

24. A. 242

This work must be consulted
in the Boston Medical Library
8 Fenway



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/essaisurlesmalad00boyv

ESSAI

SUR LES

MALADIES PHYSIQUES

ET MORALES

DES FEMMES.

ESSAI

SUR LES

MALADIES PHYSIQUES

ET MORALES

DES FEMMES.

PAR le Cit. BOYVEAU LAFFECTEUR, *Médecin, propriétaire du Rob Anti-Syphilitique, Fournisseur des Hôpitaux de la Marine, et chargé par le Gouvernement de traiter les maladies Vénériennes jugées incurables par le Mercure.*

A PARIS.

Chez L'AUTEUR, rue de Varennes, n°. 460, Fauxbourg St. Germain.

Walter Channing Jr.
Dec. 16 1856

PRÉFACE.

J'AI PROMIS, dans les observations, qui sont à la suite de la dernière édition de mes *recherches sur les maladies vénériennes*, de donner un ouvrage particulier sur les maux et les incommodités dont les femmes sont affligées ; et je remplis mes engagements.

En réfléchissant depuis, sur l'exécution de ce projet, j'ai remarqué qu'un livre qui ne traiteroit que des maladies du sexe, qui ont un rapport immédiat avec la peste vénérienne, se trouvant circonscrit dans un très-petit espace, remplirait mal mes vues d'utilité publique : alors j'ai étendu mon plan, et j'ai voulu que mon sujet renfermât, mais en un seul volume, toutes les maladies les plus ordinaires aux

femmes, et qu'a fait naître l'abus de la nature.

J'ai excepté celles qui regardent la grossesse et l'enfantement, d'abord parceque ce double état ne constitue pas une maladie dans les sujets bien organisés; ensuite, parcequ'une pareille matière, qui demande, essentiellement, par son importance, à être traitée à fond, semble épuisée par les divers ouvrages excellents auxquels elle a donné lieu, et qui se trouvent dans les bibliothèques.

Le plan de cet écrit se trouvera dans son introduction: on verra, par les objets que cet écrit embrasse, et par les avantages qui en résultent, qu'il manquoit à l'histoire de la médecine.

Cet ouvrage a pour base les faits et les observations des gens de l'art, dans

tous les âges; nous avons puisé nos principes dans la nature, nous avons interrogé ses oracles, et nous l'avons suivie dans toutes ses crises; ainsi ce livre peut être considéré comme le manuel des femmes.

Ramener à la nature un sexe que la contagion de l'exemple égare quelquefois, rendre une épouse à son époux et une mère à ses enfans, resserrer les liens qui enchaînent les êtres bien nés à l'ordre social, voilà l'unique but de mes travaux, et ma plus douce récompense.

3835

ESSAI

SUR LES MALADIES PHYSIQUES ET MORALES DES FEMMES.

INTRODUCTION.

JE vais parler de cette intéressante partie du genre humain, dont il est si doux de partager les plaisirs et les peines, et que la nature condamne à six cent maladies, qui lui sont particulières (a), pour qu'elle ait le droit d'être épouse et mère.

En parlant des femmes, c'est aux femmes que je m'adresse : je n'ambitionne que leur sufrage ; les guérir, ou, dumoins,

(a) Uterus sexcentarum œrumnarum in muliebribus causa.

Voyez Démocrit. ad Hypocrat. de naturâ humanâ.

adoucir leurs soufrances et les consoler, est mon but, et ma récompense.

Ce plan m'impose la loi de rendre universelle, ou, si l'on veut, familière, la langue de la médecine. Si, à l'exemple de quelques scavants, que d'ailleurs je révère, je mettois l'érudition à la place de l'expérience; si je parlois l'idiôme énigmatique des oracles, si je rendois pénible au sexe la lecture de cet ouvrage, je ne pourrois rappeller les femmes à la nature, et, ne captivant pas leur attention, je ne mériterois pas d'être leur interprête.

Populariser la langue de la médecine, c'est promettre à ses lecteurs un style également éloigné de la prétention et de la bassesse, un style simple, mais décent et dont le mérite soit tout entier dans la clarté et dans la précision.

Trente ans de travaux utiles, et j'ose dire couronnés de succès, dans une des branches les plus importantes, comme les plus délicates de la médecine, me donnent droit de faire hommage au sexe du résultat de ma longue expérience: j'ai guéri,

pendant ce long intervalle, une foule de femmes infortunées, qui se voyoient frapper de mort sans en connoître la cause : je serai trop heureux, vers la fin de ma carrière, si la lecture de cet ouvrage, en déchirant le bandeau qui couvre leurs yeux, les dispense de recourir en secret à mes lumières.

Soulager la moitié du genre humain, et le faire avec désintéressement, c'est pour moi le bien suprême.

Je vais rendre compte aux femmes pour qui j'écris, de la filiation de mes idées, de leur enchaînement et par conséquent de la marche raisonnée de cet ouvrage.

Forcé, par la nature de cet écrit, de lui ôter son appareil scientifique, craignant cependant qu'il ne parut moins solide, et que je ne perdisse les droits qu'une longue et pénible expérience m'a donnés à la confiance générale, j'ai dû faire connoître les sources où j'ai puisé les élémens de mes connaissances ; car il falloit, pour donner du poids à ma théorie, qu'on put y croire.

D'après ces considérations, je présen-

terai un tableau rapide des écrivains, anciens et modernes, qui ont crayonné les maladies des femmes et leurs remèdes.

Je n'oublierai pas les héroïnes du sexe qui, par leur pratique ingénieuse, ou par leur plume, ont, sur-tout chez les anciens, étendu en ce genre les progrès de l'art de guérir.

Ces bases une fois posées, et, fort de la confiance publique dont je suis honoré, j'entrerai en matière.

Le premier service à rendre à un sexe qui ne semble payer un tribut à la foiblesse humaine que par sa crédulité, c'est de le prémunir, par une théorie courte et lumineuse de la vraie médecine, contre cette foule d'Empiriques qui viennent, dès le moment de la puberté, assiéger son entendement, et le conduire d'erreur en erreur aux maladies douloureuses et à la mort.

Quand les femmes seront bien convaincues qu'étudier la nature, attendre ses opérations et l'aider dans ses crises, constitue presqu'en entier l'art de guérir, elles se trouveront bien mieux disposées à par-

courir la série des vues salutaires qu'on leur présentera, pour se délivrer de leurs maux, ou ce qui vaut infiniment mieux, pour les prévenir: car l'organisation animale s'accommode bien mieux de la sagesse qui rend la médecine inutile, que des lumières du médecin.

Après ces principes préliminaires, j'indiquerai à un sexe, qui a une horreur innée de la destruction même insensible de son être, les moyens généraux de suivre, pour ainsi dire, le temps pas à pas, pour l'empêcher d'accélérer sa pente inévitable vers la désorganisation et la mort.

Afin de graduer les principes dans une question aussi majeure que celle-ci, je me propose d'examiner d'abord la femme sous deux rapports généraux, sous celui des influences physiques, et sous celui des influences morales: ce n'est qu'en décomposant ainsi les êtres que l'ordre social a viciés, que le médecin philosophe peut les ramener dans le sentier de la nature.

Le sexe, sous ses rapports physiques,

n'est point indifférent à l'observateur : car c'est de l'usage raisonné qu'il fait de ses sens, que dépend sa santé et par conséquent son bonheur. Il trouve à son gré la douleur, ou le plaisir dans l'air qu'il respire, dans l'habit qui le couvre, dans les alimens que lui indique le besoin, dans les plaisirs des sens auxquel un instinct impérieux l'entraîne: ce sont les agens physiques qui enchaînent les femmes à la vie, ou qui les en détachent, qui les font bénir ou blasphémer la providence.

De là, l'examen rapide du climat qui convient au sexe ; pour l'empêcher de se dégrader avant le temps, du régime diététique qui l'êmpêche de souffrir des besoins de la nature, ou de se blaser par ses jouissances, de la théorie sur les plaisirs des sens qui altère ses organes ou qui développe leur énergie. Un travail sur ce sujet a un mérite particulier, c'est que la médecine ne peut opérer sur l'organisation animale de la femme, sans ranimer ses graces, c'est que, lui rendre ses forces physiques, c'est lui restituer sa beauté.

La femme ayant été douée d'une sensibilité bien plus exquise que l'homme, elle tient peut-être encore plus au bonheur par les chaînes morales que par les chaînes physiques : et voilà une nouvelle porte ouverte à la médecine, pour la rendre tributaire de ses conseils, ou de ses remèdes.

Les affections de l'ame ont un empire assez considérable sur le plus grand nombre des femmes, et elles l'ont absolu sur celles qui sont nerveuses ; c'est à la sagesse de l'observateur à voir celles de ces affections qu'il faut accroître, celles qu'il faut modifier et celles qu'il est condamné à combattre ; il faut que notre théorie se plie à toutes les hypothèses individuelles : que, sans s'écarter des regles fondamentales qu'elle s'est prescrites, elle guérisse les maux factices que le sexe se donne à lui-même, tantôt avec des remèdes physiques, tantôt avec des remèdes moraux, quelquefois avec le concours raisonné de la physique et de la morale.

Mais cette médecine d'ensemble ne rempliroit pas seule le but proposé : il est nécessaire d'y joindre encore une médecine de détail, qui authorise les femmes à ne recourir aux gens de l'art, que quand elles peuvent, pour ainsi dire, juger leurs juges.

Le meilleur mode pour classer cette médecine de détail, c'est de présenter la femme dans les diverses périodes de la vie, qui offrent des différences marquées dans le méchanisme et dans le jeu des organes.

La première époque est celle qui remplit l'intervalle depuis la naissance jusqu'à la puberté ; mais, comme alors les individus appellés par la nature à être mâles ou femelles n'ont proprement pas de sexe, cette époque n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, uniquement destiné à éclairer la femme proprement dite sur les maux qu'elle reçoit ou qu'elle se donne, à en prévenir les retours périodiques ou à les guérir.

Mon premier tableau en ce genre sera celui de la femme, depuis la puberté jusqu'au mariage : non-seulement c'est

l'instant le plus attachant pour les pinceaux du peintre, mais encore c'est celui qui mérite le plus d'attention de la part de cette intéressante moitié du genre-humain, pour qui j'écris : l'âge de la puberté décide d'ordinaire de la constitution d'une femme pendant tout le cours de sa carrière : il consolide en elle les principes de la vie, ou il prépare sa longue décrépitude.

Cette époque amène, quant aux influences morales, l'examen du problême, si la nature appelle les filles à une longue continence.

Par rapport aux influences physiques, elle conduit à s'arrêter sur ces Chloroses ou Pâles-Couleurs qui annoncent, dans une personne sans expérience, le besoin d'aimer ; à caractériser ce *febris amatoria*, ou cette fièvre des sens, qui dégénéreroit dans l'abominable Andromanie des Messalines, si la médecine, en appaisant l'incendie des organes, ne préparoit au seul spécifique de cette maladie redoutable, au spécifique du mariage.

Le second période de la vie des femmes

qui appelle toute l'attention de l'observateur, est l'espace entre le moment ou elles forment les liens du mariage, et celui ou, atteignant l'âge de quarante ans, elles se voyent condamnées par la nature à la stérilité.

Ici se présente un vaste champ pour les craintes bien ou mal fondées des femmes et pour les théories sures ou conjecturales de la médecine.

Le mariage étant fondé sur l'union des corps et sur celle des cœurs, il s'ensuit que deux causes différentes concourent à influer sur la beauté de la femme, sur sa santé et, par conséquent, sur le bonheur de sa vie entière.

De ces deux causes, l'une est dans la femme, l'autre est dans l'époux que son cœur, ou les convenances sociales lui ont donné.

Les premières recherches de la femme doivent se tourner sur elle-même : car il est de la justice primordiale de n'accuser un époux de la dégradation de ses charmes ou de sa santé, qu'après avoir épuisé

toutes les observations sur la constitution particulière de ses organes.

Cette constitution dépend originairement des évacuations menstruelles, ou des *Regles* : il est de la plus haute importance de ne point s'aveugler sur leur défaut d'écoulement, sur leur surabondance, sur l'intermittence de leur retour périodique et sur leur suppression accidentelle : car tous ces phénomênes sont le germe d'une foule de maladies, que leur complication avec des indispositions chroniques aggrave, et souvent rend rebelles aux efforts combinés de la nature et de la médecine.

Une femme bien réglée n'est pas encore à l'abri de tous les dangers qui menaçent sa constitution : et ces craintes trop bien fondées, nous entraînent à d'autres détails.

L'hymen, soit dans le rapport de la politique, soit dans celui de la morale, à été institué pour que l'épouse devienne mère : si celle-ci arrive à quarante ans, toujours stérile, autant valoit pour elle n'avoir point quitté le célibat : car, aux

yeux de l'ordre social, la stérilité du célibat est égale à la stérilité du mariage.

La stérilité dans une femme d'ailleurs bien conformée, semble résulter de deux causes qui paroissent contradictoires : d'une complexion froide et sans énergie, ou d'un tempérament embrâsé qui évapore les principes générateurs avant qu'ils se fixent dans leur réservoir.

On a cru obvier aux inconvéniens de la première conformation, par des espèces de philtres, destinés a propager dans les veines la fièvre des sens : nous verrons ce qu'on doit penser de toutes ces recettes du charlatanisme, qui d'ailleurs n'opèrent un effet momentané qu'aux dépens des principes de la vie : nous recherherons si, à cet égard, un exercice modéré, des alimens simples, mais toniques, une imagination riante, mais non embrâsée, ne remplissent pas le but de la nature bien mieux que tous les Aphrodisiaques.

La stérilité, qui résulte d'un tempérament de feu, a des inconvénients bien plus graves, parcequ'elle conduit peu-à-peu à

cette Fureur Utérine qui ravale le sexe au-dessous de la brute : nous examinerons s'il existe en effet, dans la Physique animale, des remèdes propres à dompter l'amour; si les semences froides prodiguées long-temps par la superstition religieuse aux jeunes vierges des monastères, conviendroient à l'épouse destinée à devenir mère de famille, et quels seroient en ce genre les moyens de fécondation les plus purs, pour rapprocher une femme, de la politique sociale, sans l'éloigner de la nature.

J'ai dit que deux causes concouroient au but du mariage : quand la femme, ou l'homme de l'art qui est son interprête, a épuisé toutes les recherches sur elle-même, il faut bien qu'elle porte un œil tremblant sur la constitution physique de son époux : et ici se présente un abyme qu'il faut long-temps mesurer des yeux, avant de s'exposer à le franchir.

Lorsque la stérilité de la femme ne vient que de la foiblesse des organes d'un époux, elle ne doit pas déchirer le voîle, qui fixe sur le couple infortuné l'incertitude de

l'opinion : ici les désirs effrénés doivent être comprimés par la pudeur et la politique céder à la morale.

Mais un danger bien plus grand menace la santé et le bonheur d'une épouse timide. Depuis que l'Europe a apporté à l'Amérique la petite vérole, et en a reçu un fléau non moins funeste, les organes du plaisir se sont trouvés empoisonnés dans la source qui les mulplie : tous les jours, sur-tout dans les grandes villes où le luxe et le vice amenent l'oubli de soi-même, un mari se partage entre la femme que lui donne la loi et celle que lui donne le caprice : de là, le danger toujours renaissant qu'il court de porter, avec le désordre, une maladie honteuse et souvent la mort dans le sein de sa famille; et, ce danger, une épouse vertueuse ne l'apperçoit souvent, que lorsqu'il n'est plus en son pouvoir d'y porter remède.

Si l'époux n'est pas encore usé ou par le mal, ou par le remède, il infecte, à-la-fois, et la mère et l'enfant qu'elle porte dans son sein : si l'excès du libertinage l'a

conduit à une impuissance prématurée, la mère seule est punie de son crime et l'est d'autant plus cruellement, qu'ignorant son état, ou le confondant avec une incommodité habituelle, dont se plaignent la plus part des femmes des grandes villes, elle vieillit avec l'ennemi qu'elle porte dans ses veines, n'accusant de son malheur que le ciel, ou la nullité de la médecine.

Cette position est assurément la plus affreuse qu'ait à redouter une femme dans les liens du mariage : et comme mon travail manqueroit son objet, si une question aussi importante que celle-ci étoit simplement effleurée, elle trouvera sa solution dans un chapître particulier à la fin de cet ouvrage.

Il faudroit peut-être, pour terminer le tableau de la femme, dans l'intervalle qui sépare sa puberté, de sa stérilité naturelle, la considérer dans sa grossesse, avec les innombrables maladies qui précèdent cet état difficile, qui l'accompagnent et qui le suivent ; mais j'observerai qu'un volume suffiroit à peine pour l'indication des maux

et des remèdes, qu'un pareil sujet demande à être traité à part et qu'il l'a d'ailleurs été avec tant de succès par des hommes du premier mérite, qu'il est plus simple de renvoyer à leurs traités, que d'en faire une froide analyse.

Le dernier période qui fixera notre attention dans l'âge des femmes, est celui qui s'écoule entre le commencement de leur stérilité et la fin de leur temps critique. Ce période est d'autant plus important, qu'il décide de leur existence pénible, ou fortunée, jusqu'à la fin de leur carrière. Les gens de l'art observent que cet état de crise, quand il a été mal dirigé, conduit, par la douleur, à une mort prématurée, tandis que, lorsqu'il s'est passé sans accident, la femme appellée à une viellesse heureuse, doit s'attendre à ne cesser d'être, que pour rentrer doucement dans le sein de la nature.

Ici je finis le tableau des âges de la femme : car l'époque qui se détermine par l'intervalle entre la fin de son temps critique et sa mort, n'entre pas dans l'ordre de mes travaux.

travaux. J'ai promis de ne parler du sexe que quand le sexe a vraiment une activité: mais, à parler la langue philosophique, l'individu féminin depuis le berçeau jusqu'à la puberté, n'a pas encore proprement de sexe, et, quand son temps critique est passé, il n'en a plus.

J'observerai que le tableau des âges de la femme une fois terminé, je n'ai pas encore acquis le droit de renfermer mes pinceaux.

On ne s'appercevra que trop, en lisant attentivement cet essai, que, sur environ douze-cents incommodités dont se plaignent journellement les femmes, il y en a près de la moitié qui dérivent d'une cause qu'elles ignorent, ou qu'elles feignent d'ignorer; c'est-à-dire de maux Syphilitiques, soit inconnus à elles-mêmes, soit mal guéris: trente ans d'expérience m'ont ouvert les yeux sur la facilité avec laquelle cette peste s'amalgame avec tous les maux de la vie sociale, il les dénature et trompe sur les remèdes propres à les guérir; ces considerations m'ont déter-

miné à traiter à part ce sujet si important pour la félicité conjugale, dans un dernier chapître sur les maladies vénériennes.

J'ai écrit cet essai avec facilité, parceque j'étois plein de mon sujet, avec simplicité, pour être plus utile,

---

ESSAI

SUR LES MALADIES PHYSIQUES ET MORALES DES FEMMES.

CHAPITRE PREMIER.

NOTICE

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DE TOUS LES AGES, QUI ONT ÉCRIT SUR LES FEMMES (a).

JE ne présenterai ici que des noms qui ont quelque droit à la célèbrité : rien de ce qui est obscur n'est digne d'être con-

(a) Voyez les sçavantes histoires de la médecine de Freind et de Leclerc, dont la dernière s'étend jusqu'à la fin du second siècle de l'ere vulgaire, et la pre-

sulté par les femmes : leur érudition doit être dans l'opinion publique, et quelques livres classiques de tout genre former leurs bibliothèques.

HERMÈS. Ceux qui veulent qu'Hermès ait tout inventé, (comme si nous pouvions connaître les premiers inventeurs, sur un globe, dont tous les monumens physiques attestent plus de cent mille ans d'existence !) prétendent qu'environ quatre siècles avant Moyse, Hermès fonda la médecine en Egypte. Clément d'Alexandrie cite même six traités qu'il composa sur l'art de guérir, dont le dernier roule sur les maladies des femmes. Le tems a englouti tous ces ouvrages, et n'a sauvé de l'oubli que le nom de l'auteur.

HIPPOCRATE, le plus beau génie dont la médecine s'honore, qui a ouvert la carrière et à quelques égards semble

---

mière, de Galien, jusqu'au seizième siècle, le second vol. de la médecine dans l'Encyclopédie méthodique : le dictionaire historique de la médecine d'Eloy, et sur-tout, le tome IV, du traité d'Astruc, sur les maladies des femmes.

l'avoir fermé, fleurissait dans la Thèssalie et dans la Thrace, il y a vingt-deux siècles. Il écrivit sur les vierges, sur la nature de la femme, sur ses maladies et sur sa stérilité : on lui reproche quelques erreurs d'anatomie, sur-tout, son paradoxe sur l'aberration de la matrice, mais ces inexactitudes lui appartiennent moins qu'au siècle où il a vécu.

ERASISTRATE, petit-fils d'Aristote par sa mère, est célèbre pour avoir découvert la fièvre d'amour du fils d'un Roi de Syrie : ses connoissances, en anatomie, le firent accuser par des hommes crédules ou jaloux, d'avoir disséqué des hommes vivans pour étendre les progrès de son art : il réprouvoit l'usage de la saignée et même des médicaments, sur-tout quand on mélait les substances végètales avec les minéraux : ses ouvrages se sont perdus, mais nous scavons par Galien qu'il avoit écrit sur les maladies de *l'Uterus*. On prétend qu'ennuyé, dans sa vieillesse, de n'avoir pu se guérir d'une ulcère, il s'empoisonna avec la Cigüe.

Asclèpiade. Il faut traverser trois siècles pour arriver à ce médecin qui l'étoit de Cicéron, et qui écrivit, dit-on, sur les remèdes propres à cicatriser les ulcères de la matrice. A en croire une tradition historique, il auroit été le précurseur du philosophe de Genève, car il pensoit comme lui, qu'en médecine, il falloit laisser tout faire à la nature.

Celse, contemporain de Tibère, écrivit en latin avec une élégante pureté des espèces de mélanges sur la médecine, qu'il recueillit de la doctrine des médecins Grecs, et sur-tout d'Hipocrate : il est question dans les livres IV et VII de la Passion Histérique, des ulcères secrets des femmes, et de l'extraction du Fœtus : ses observations, bien écrites, se lisent avec plaisir, mais sans fruit pour la médecine.

Galien, médecin Grec, appelé à Rome par Marc-Aurele, n'a parlé qu'indirectement des femmes, dans les ouvrages substantiels qui nous restent de lui : tout porte à croire qu'il y avoit des traités particuliers sur leurs maladies, dans les

manuscrits qu'il déposa au temple de la Paix et qui furent brûlés, de son temps, dans l'incendie de cet édifice.

SORANUS. On attribue à ce médecin, qui fleurissoit au milieu du troisème siècle, un traité *de utero et muliebri pudendo* qui n'est bon qu'à prouver combien la médecine moderne, depuis cette époque, a fait, en ce genre, de découvertes.

MOSCHION, ce médecin Grec du sixième siècle, nous a donné un traité sur les maladies des femmes, divisé en 163 paragraphes, qu'on trouve dans les recueils de Wolphius et de Spachius, imprimés à la fin du seizième siècle, mais non dans la bibliothèque des médecins et dans la mémoire des hommes (a).

ELÉPHANTIS. Il ne faut point aller de l'antiquité au moyen âge, sans parler

(a) Pour ne pas faire passer ici eu revue tous les écrivains de l'antiquité, qui ont traité de la médecine, nous ne croyons pas devoir nous arrêter sur ceux qui n'ont pas travaillé directemeut sur les maladies du sexe, tels qu'Oribase, Paul d'Egine, Nonnus et Arétée de Cappadoce.

de quelques femmes célèbres qui ont disputé aux hommes la gloire d'éclairer leur sexe sur leurs maladies : parmi ces héroïnes, l'histoire distingue avec complaisance, Eléphantis, Aspasie et Cléopâtre.

ELÉPHANTIS, que nous ne connoissons que par quelques textes de Pline et de Galien, avoit écrit sur le rouge des femmes et sur les remèdes propres à les faire avorter. Le seul titre de ces traités feroit croire, malgré les critiques, qu'elle est la même que la trop fameuse Eléphantis, si connue par ses vers de Priapées qui faisoient les délices des Tibère et des Héliogabale.

ASPASIE : on doute si c'est la maîtresse de Cyrus le jeune, ou celle de Périclès: quoiqu'il en soit, Ætius rapporte des fragmens de ses ouvrages qui ont rapport aux maladies de la matrice et à celles du Fœtus : on regrette qu'elle ait proposé dans ses traités, des recettes pour rendre les femmes stériles : de pareils écrits, faits uniquement pour des courtisannes,

annoncent le cynisme de la femme qui les fait et de celle qui les lit avec intérêt.

CLÉOPATRE. Nous avons, sous le nom de cette reine célèbre de l'Égypte, un petit ouvrage insignifiant sur les maladies des femmes: Cléopâtre, comme nous l'apprenons de Plutarque, parlait un grand nombre de langues, avoit fait servir sa chimie a tenter des essais sur les poisons et à dissoudre des perles dans une espèce de vinaigre: il est probable que, dans les intervalles de ses amours avec César et Marc-Antoine, elle avoit écrit quelques traités sur les maux qui assiégent le sexe, que ces traités se sont perdus et que des imposteurs maladroits se sont emparés de son nom, comme on l'a fait de Berose et d'Orphée.

AVICENNE, médecin Arabe, qui vivoit au onzième siécle: il nous a laissé quatre volume *in-folio* sous le nom de *canon de la médecine*: on y trouve trois traités sur les incommodités du sexe, sur la conception, la grossesse et l'accou-

chement : cet écrivain a été l'auteur classique de la médecine en Europe jusqu'au seizième siècle, et il l'est encore en Asie, ou on ne connoît Galien et Hipocrate que parcequ'il les a interprêtés.

AVENZOAR fleurit à Séville, lorsque des princes Arabes régnoient sur une partie de l'Espagne : on cite de lui un traité curieux sur les affections de la matrice : cet écrivain étoit à la fois médecin, chirurgien, et apoticaire : on lui attribue cent trente-cinq ans de vie, sans avoir jamais été malade ; il n'avoit cependant pas trouvé la pierre Philosophale, comme on le dit de Paracelse et de St. Germain.

AVERHOES, né à Cordoue et mort à Maroc, au douzième siècle, passa une partie de sa vie à commenter Aristote : devenu entousiaste de la médecine, il se mit à analyser Galien et Avicenne. Enfin, il écrivit directement sur les fièvres, sur les poisons et sur d'autres objets de ce genre : c'est dans ses mélages connus sous le nom de *Colliget*, qu'on trouve le traité

des maladies de la matrice. On accuse Averhoës a cause de la hardiesse de ses principes religieux, d'avoir été le Diagoras de la médecine.

GUINTHER ou GONTHIER, né à Andernach, en 1487, fut le contemporain et le rival de Fernel, François Premier le nomma son médecin, et il méritoit de l'être par ses découvertes en anatomie et le mérite de ses ouvrages: nous lui devons la traduction latine d'une partie d'Hipocrate, de Paul d'Egine, de Rhazès, d'Alexandre de Tralles et de Galien: il a aussi composé un *Gynœciorum commentarius*, destiné à remèdier aux malheurs auxquels l'impéritie expose les femmes en couche. Cet écrit très-méthodique est d'autant plus important qu'il suit la femme pas-à-pas, depuis l'instant où sa grossesse se déclare, jusqu'à son accouchement.

HENRY-DE-SAXE. On attribue à ce disciple d'Albert le grand, deux traités des secrets de la nature et des secrets des femmes, qu'on vantoit beaucoup dans le

treizième siècle, lorsqu'on confondoit l'astrologie avec les mathématique et les oracles des Sibylles avec la médecine.

FRACASTOR un des médecins les plus célèbres de son temps, écrivit divers traités latins sur la sympathie, sur les causes des jours critiques et sur la contagion : mais l'ouvrage qui a fait passer son nom à la postérité, est son poëme sur ce qu'il appelle *le mal François*, qui a pour titre Syphilis : il est assez singulier qu'il l'ait dédié au cardinal Bembo, et, encore plus, que des enthousiastes l'ayent comparé aux Géorgiques.

Fracastor mourut d'apoplexie, en 1553, à Vérone où on lui érigea une statue.

FERNEL, premier médecin de Henry II, a traité dans sa Patologie des maladies de la matrice et des causes de la stérilité : il amassa une grande fortune à traiter les maladies vénériennes, et cette fortune n'a pas peu contribué à sa grande renommée.

PARÉ, un des grands chirurgiens de son siècle, et connu pour avoir sauvé de

la mort Charles IX, fut, par reconnoissance, enfermé par ce Prince dans son propre cabinet, la nuit du massacre de la St. Barthelemy : il a écrit sur la médecine et en particulier sur la génération et les accouchemens. Ses ouvrages imprimés à Paris, en 1575, ont été traduits dans presque toutes les langues vivantes de l'Europe.

VAN-HEURNE, né à Utrecht, au milieu du seizième siècle, fut le premier médecin qui fit dans les écoles de cette ville des dissections anatomiques; on lui doit une foule d'ouvrages écrits en latin sur presque toutes les parties de la médecine : celui qui a pour titre : *Des plus graves maladies des Femmes* n'est pas le moins estimé de tous : on les a tous receuillis en 1658, à Lyon, en un vol. *in-folio.* Van-heurne mourut de la gravelle, la première année du dix-septième siècle.

MERCADO, premier médecin du Roi d'Espagne, Philipe II : on a de lui trois volumes *infolio*, imprimés à Francfort, en 1608, parmi lesquels on distingue le

traité des maladies des femmes: Astruc en faisoit grand cas, quoiqu'il fut fondé sur la doctrine Arabe d'Avicenne et d'Averhoës.

MERCURIALI, professeur de médecine dans la faculté de Padoue, écrivit sur le même sujet que Mercado et avec plus de succès encore: tous les princes de son temps eurent recours à ses lumières, sur-tout l'Empereur Maximilien II qui le fit comte Palatin: l'humanité reprochera toujours à sa mémoire son étrange et funeste méprise dans un voyage à Venise, où il avoit été appelé en 1578: il déclara que la maladie pestilentielle qui y régnoit, ne seroit point contagieuse, et cet oracle démenti par l'évènement, coûta la vie à cent mille hommes.

PRIMEROSE, Ecossais d'origine, relève dans un volume *in-quarto*, *de morbis mulierum et symptomatis*, les erreurs anciennes et modernes sur cette partie de la médecine: on est tenté de douter un peu de ses lumières, quand on scait qu'il a été un des plus fougueux ennemis

de la théorie de la circulation du sang, démontrée de son temps par Harvey, et qui auroit dû l'être dès l'origine de la médecine.

WILLIS. Cet Anglois célèbre ne trouve sa place ici, qu'acause de sa dissertation latine sur les affections hystériques, qui lui occasionna une querelle littéraire avec un médecin d'Oxford, nommé Nathanaël Higmore : le premier trouvoit le foyer de cette funeste maladie du sexe dans le tissu fibrillaire, et le second dans le sang : Astruc est venu ensuite, et il a blamé l'un et l'autre : le meilleur des systêmes est celui d'après lequel le malade est guéri.

QUILLET. On ne peut se dispenser de parler ici de ce poëte médecin, a cause du succès de sa *Callipèdie*, ou l'art de faire de beaux enfants ; cet ouvrage dont le plan est mauvais, a d'excellentes vues ; mais les principes y sont à côté des préjugés ; et le titre du livre n'est point justifié. On trouvoit dans la première édition des vers contre le Cardinal

Mazarin, mais dans la seconde dédiée à ce même cardinal, l'auteur en a retranché la satyre. Quillet mourut à Paris, en 1661, laissant à Ménage ses écrits et quinze cent francs pour les faire imprimer : ce que celui-ci a oublié de faire.

GRAAF (Regnier de) un des patriarches de la fameuse université de Leyde, a écrit un ouvrage latin, justement estimé, sur les organes de la génération chez les femmes : on y trouve cependant quelques erreurs d'anatomie. Notre Duverney, bien plus instruit que lui sur les mystères de la nature, l'accuse d'avoir cru à la possibilité de deux matrices, et d'avoir pensé que les sources de la liqueur de l'amnios varient suivant les époques de la grossesse : Graaf étoit très-emporté, toute critique le blessoit au vif, et il mourut en 1673, d'un accès de colère, à la suite d'une dispute contre Swamerdam.

ETTMULLER, médecin célèbre de Leipsick, auteur d'un recueil pratique sur les maladies des hommes, des enfans et des femmes : on lui reproche trop de prédilection

prédilection pour la secte chimique de son temps qui ne faisoit encore que prendre son essor; ce qui le portoit à prescrire trop souvent les absorbans, et tous ces remèdes actifs qui font plus de ravage dans le corps humain que les maux qu'ils guérissent. Ettmuller mourut en 1683, il n'avoit alors que 39 ans, et ses ouvrages, dans l'édition de Naples, forment cinq volumes *in-folio*.

SYDENHAM, un des plus beaux génies dont la médecine s'honore, fleurit en Angleterre, précisément à la même époque qu'Ettmuller; parmi ses nombreux ouvrages, on distingue une dissertation latine sur les affections hystériques et hypocondriaques, qui parut *in-octavo*, en 1682: la médecine expérimentale de nos jours, plus avancée que celle de son tems, lui reproche d'avoir confondu deux maladies séparées par une vraye ligne de démarcation, et d'avoir admis le gonflement l'hydropisie et le Stéatôme des Ovaires comme l'effet de la maladie Hystérique, tandis que cette

espèce de désorganisation en est véritablement le principe.

Sydenham est un des premiers médecins des derniers âges qui ait abandonné toutes les théories brillantes pour rassembler des faits : il observe sans cesse et avec une attention soutenue ; il met ses observations réunies, dans tout leur jour. Voilà toute sa médecine ; si Willis et quelques autres praticiens de son temps ne l'avoient pas quelquefois égaré, on pourroit l'appeler le médecin de la nature.

Boërhaave, son rival, ne prononçoit jamais son nom qu'avec ce respect religieux que la médecine éclairée a voué à la mémoire d'Hippocrate.

On observe que Sydenham fut toute sa vie tourmenté de la goutte, et que ce n'est qu'au milieu de ses accès les plus douloureux qu'il écrivit le traité destiné à paillier cette maladie cruelle, plutôt qu'à la guérir.

DRELINCOURT, médecin du Maréchal de Turenne et des armées de Louis XIV,

mort à Leyde, en 1697, a écrit en latin, et avec trop d'élégance peut-être, divers ouvrages sur les maladies des femmes, qui, s'ils ne renferment rien de neuf, présentent, dumoins avec méthode, la série des découvertes en médecine: telle est sa diatribe sur un enfantement arrivé à huit mois, sa dissertation sur les Ovaires des femmes et une foule de petits écrits sur le Fœtus, où il part toujours de l'idée de l'œuf pour expliquer le mystère impénétrable de la génération.

MAURICEAU prévót du corps des chirurgiens à St. Côme, a passé avec raison pour le premier accoucheur de son siècle: aussi sa renommée en donna beaucoup à ses écrits qui roulent tous sur son art: les principaux sont le traité des maladies des femmes grosses, les aphorismes sur les accouchements et les observations sur la grossesse. Mauriceau écrit sans méthode, raisonne sans dialectique, mais c'est le plus excellent des guides, quand il marche avec l'expérience. Il mourut le fameux hyver de 1709.

CONNOR, ce médecin Irlandois qui mourut à la fin du siècle dernier, a écrit sur une ossification continue, sur un sarcome de la matrice et sur d'autres monstruosités de corps des femmes : il est bien plus connu par son évangile du médecin, où il a tenté d'expliquer les miracles de Jésus-Christ par les aphorismes de la médecine.

DIONIS, un des hommes les plus célèbres de son siècle pour les dissections anatomiques et les opérations chirurgicales, a publié l'histoire d'une matrice extraordinaire qui avoit deux fonds, celle d'une fille Cataleptique et un traité général des accouchements, où il a beaucoup profité de l'ouvrage si connu de Mauriceau : l'écrit auquel il doit son immortalité, est l'anatomie de l'homme, que le Jésuite Parennin, par l'ordre de l'Empereur Cang-Hi, traduisit en Tartare, à l'usage des médecins de la Chine. Dionis dont le nom seul fait l'éloge, mourut en 1718.

HELVÉTIUS, aïeul de l'immortel auteur du livre de l'Esprit, étoit origi-

naire de Hollande : c'est à lui que l'on doit la découverte du spécifique de l'Ipécacuanha contre la dissenterie : son secret fut acheté, vingt-quatre mille francs, par Louis XIV, et lui valut ensuite d'être médecin du Régent. Il a écrit pour les femmes, son traité des Pertes et du Cancer : il est moins estimé pour son ouvrage sur les maladies vénériennes, qu'il ne guérit qu'avec les frictions et les sueurs : ce qui attaque d'ordinaire la santé et toujours la beauté. Helvétius mourut à Paris, en 1727, âgé de 65 ans.

FREIND, l'un des écrivains universels de la grande Bretagne, fut sur-tout un des oracles de la médecine Angloise : on a de lui une Emmènologie, ou traité de l'évacuation périodique des femmes, où il tente de démontrer par la statique, par l'hydraulique et même par la Géomètrie, que c'est la pléthore locale et la grandeur des artères qui vont à la matrice, qui produisent ce phénomêne d'organisation animale. Freind mourut en 1728, quelques

mois après avoir été nommé premier médecin de la reine d'Angleterre.

STALH, méd cin du Duc de Saxe-Weimar, et ensuite du Roi de Prusse, Frédéric Guillaume, fonda une école en Allemagne, destinée à combattre ceux qui expliqueroient l'homme sain, ou malade, par le méchanisme de ses organes : sa métaphysique gâta un peu sa médecine, mais comme elle n'influa pas sur sa chymie, celle-ci lui donna les droits les plus légitimes à la célèbrité.

Stalh a publié, en Allemand, un traité des accidents et des maladies des femmes ; on a aussi de lui un grand nombre de dissertations académiques en latin, sur l'évacuation périodique du sexe ; il mourut en 1734.

BOERHAAVE, l'iHppocrate de la Hollande, se créa lui-même et sa gloire fut au niveau de son génie. Il a laissé des ouvrages sur toutes les parties de la médecine ; ce qui regarde les maladies des femmes est sur-tout renfermé dans ses leçons académiques sur les affections

nerveuses, dans ses institutions de médecine et dans ses aphorismes; les deux derniers ouvrages eurent un tel succès, qu'ils furent traduits en Arabe: Ce fut le Muphti qui entreprit la version des institutions et qui la fit imprimer à Constantinople: on remarque dans tous les écrits de ce grand homme, une prédilection marquée pour la marche simple de la nature; il y joint une érudition bien digérée, une critique lumineuse des travaux de ses prédécesseurs, et un choix judicieux de leurs découvertes.

Boërhaave qui, dans sa jeunesse, avoit été obligé de donner des leçons de Mathématiques, pour vivre, laissa à sa fille plus de quatre millions: il mourut en 1738, âgé de soixante-dix ans. La ville de Leyde lui fit ériger un superbe monument en marbre, qui ne durera pas aussi long-tems que ses ouvrages.

HOFFMAN, professeur de médecine dans l'Université de Halb, en Saxe, fut, jusqu'en 1742 qu'il mourut, un des oracles de l'Allemagne: ses œuvres ont été

receuillies en sept volumes *infolio*, écrits d'un style lâche, et où une bonne observation est achetée par vingt pages de trivialités : c'est dans les centuries de ses consultations, qu'on trouve ses idées sur le mal hystérique, sur les pâles-couleurs et sur l'avortement : celle qui regarde l'origine du mal hystérique, lui est particulière : il prétend qu'il s'élève de la matrice des vapeurs malignes qui se disseminent dans le corps et le désorganisent.

MEAD, mort à Londres, en 1754, fut médecin du Roi Georges II, et s'acquit une telle réputation dans son art, que son talent lui valut long-temps cent mille livres de rente : c'est dans celui de ses ouvrages qui a pour titre *monita et præcepta medica*, qu'on trouve sa théorie sur les Menstrues, sur les Fleurs-Blanches, sur la maladie hystérique et sur les accouchements difficiles : tous ces écrits sont excellents à lire, parceque ses oracles sont fondés sur un demi siècle d'expériences. C'est à lui qu'on doit un des meilleurs spécifiques pour rappeller les Règles,

c'est-à-dire la teinture de la racine de l'Hellébore noir, préparée suivant les pharmacopées.

FITZ-GÉRALD, Irlandois d'origine, mort à Mont-pellier, en 1748: On a de ce médecin un ouvrage posthume sur les maladies des femmes, où il est traité de leurs maladies chroniques et de leurs maladies aiguës: on n'y trouve aucunes vues neuves, aucun pas fait vers l'amélioration de la science: ce livre, malgré les succès pratiques de son auteur, n'est bon qu'a être cité par les bibliographes.

SCHURIGIUS, Physicien de la ville de Dresde se fit connoître au commencement de ce siècle par un grand nombre d'ouvrages de médecine, dont l'érudition indigeste est semée de textes Hollandais, Italiens et Allemands, qui font, à chaque instant, perdre le fil des principes: ses écrits sur les femmes sont tous, du moins quant au titre, jettés dans le même moule; ici, c'est la Parthénologie, ou ses considérations sur la virginité: là, sa Gynécologie, ou ses vues physiques sur les combats

amoureux : ailleurs sa Syllepsilogie, ou sa théorie de la conception : il n'y à gueres de bon dans ces livres scavants, que ce qui n'est pas de lui, c'est-à-dire les textes étrangers qu'il y a insérés.

ASTRUC, le beaupère du ministre Silhouette, et un des médecins les plus célèbres de la France, tient à cet ouvrage par son art d'accoucher réduit à ses principes, par son beau traité des maladies des femmes, et par son livre original sur les maladies vénériennes, qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe : en général, il procède, dans presque toutes productions, avec un esprit d'analyse, qui annonce sa grande sagacité : il rassemble les faits, il oppose les autorités, et se décide toujours par la nature : Cet homme célèbre mourut à Paris, en 1766, âgé de 82 ans : on pourroit croire, au nombre et sur-tout au mérite de ses ouvrages, qu'il a vécu l'âge des Patriarches.

LECAMUS, le medecin des femmes, plein d'imagination et foible comme elles,

a écrit la Médecine de l'Esprit et le roman d'Abdéker, ou l'art de conserver sa beauté: il effleure son sujet, mais il est utile: plus de profondeur n'auroit peut-être pas remplie son but: il vouloit faire passer ses conseils sévères au sexe en, les plaçant dans des livres de boudoir.

Lecamus, né à Paris, y mourut en 1772, ayant, à peine, poussé à un demi-siècle, sa carrière.

LECAT, de toutes les académies sçavantes de l'Europe, naquit avec le siècle, composa un grand nombre d'ouvrages estimés en médecine, et jouit, de son vivant, de toute sa renommée: il avoit composé un traité sur les maladies de l'Utérus, qui fut consumé en 1762, dans l'incendie de ses manuscrits; il nous reste de lui, sur la matière qui fait l'objet de notre ouvrage, sa belle dissertation couronnée à l'académie de Berlin, sur l'existence et la nature du fluide des nerfs, et sur-tout son traité des Sens, dont la partie morale est digne de Platon, et la partie anatomique du célèbre Winslow.

Lecat n'a survêcu que six ans, à l'incendie de ses derniers ouvrages.

HALLER, l'écrivain universel, naquit à Berne, en 1708, et sortit de l'école de Boërhaave: ses ouvrages formeroient, seuls, une Encyclopédie: il a, en particulier, beaucoup écrit sur la grossesse et sur le Fœtus; il a attaqué, d'une manière victorieuse, le roman de Buffon sur la génération, si connu sous le nom de Molécules Organiques; mais son chef-d'œuvre sur la matière qui nous occupe, est sa Phisiologie, qui renferme l'extrait des travaux en médecine, des écrivains de tous les âges; c'est un chef-d'œuvre de critique et d'instruction pour les individus des deux sexes, qui veulent, sans s'écarter de la nature se dérober à la douleur, et retarder les approches de la mort.

LA METTRIE, ce fol plein d'esprit, dont le Roi de Prusse a eu la bonté de faire l'éloge en pleine académie, naquit à Saint-Malo, en 1709: fit une *Pénélope* contre les médecins, et un *homme machine* contre la Divinité; Voltaire disoit qu'il

n'avoit jamais écrit que dans l'yvresse : cependant il y a de la méthode, de la logique et des connoissances dans ses ouvrages sur le Vertige, sur une catalepsie hystérique, et sur les maladies vénériennes : les femmes peuvent aussi lire avec fruit, sa lettre sur l'art de conserver sa santé et de prolonger sa vie. La Mettrie mourut en 1751, quittant la vie, dit un de ses amis, comme un acteur quitte le théâtre, ne regrettant que le plaisir d'y briller.

SAUVAGES, né à Calais, en 1706, se fit connoître dès l'âge de vingt ans, par sa thêse de Licence, oû il agita cette question : si l'amour se guérit par les remèdes tirés des végétaux : elle lui valut quelque temps le nom de médecin de l'amour : il y a des connoissances et des traits de lumière dans sa dissertation latine sur le Fœtus, qui a pour titre Embryologie, et dans sa théorie de la douleur et des convulsions ; mais c'est sur-tout dans sa Nosologie que les femmes peuvent trouver à s'instruire : on regrette

seulement que l'auteur ait eu la bizarerie de classer ses maladies dans un ordre analogue à celui des botanistes; ce qui rend très-pénible la lecture de son ouvrage. Sauvages mort en 1766, a pu jouir quarante ans de sa gloire.

WAN-SWIETEN, premier médecin et bibliothécaire de l'Impératrice—Reine, naquit à Leyde, en 1700, et apprit les éléments de l'art de guérir, de Boërhaave; aussi, c'est par reconnoissance qu'il a enrichi des plus scavans commentaires, les aphorismes de ce grand homme. Le texte original et le commentaire sont l'un et l'autre un foyer de connoissances médicinales pour les femmes; malheureusement ils forment cinq volumes *in-quarto*, dont la partie chirurgicale a seule été traduite en notre langue: il seroit à souhaiter qu'une plume habile osât réduire ce grand ouvrage et, en le mettant en Français, en faire le manuel de l'Europe.

Tout le monde connoit l'usage fréquent, et toujours dangereux, que Van-Swieten, (par le conseil du célèbre Sanchez), a

fait du Sublimé corrosif pour l'extinction radicale de la maladie vénérienne : il mourut en 1772, et l'Impératrice-Reine, lui fit ériger une statue.

TISSOT, né en 1728, et que la mort vient de nous enlever, a partagé, à quelques égards, la renommée de Haller, son concitoyen et son ami, et cette renommée est bien justifiée par le mérite de ses ouvrages : on ne sauroit trop recommander aux femmes la lecture de son traité sur les maladies des nerfs, de son avis au peuple et de son essai sur les maladies des gens du monde ; partout on voit une théorie lumineuse, appuiée sur des faits incontestables ; partout, même dans les erreurs qui lui échappent, on apperçoit le desir ardent d'être utile : partout on reconnait l'écrivain modéste et qui doute de tout, excepté de la toute puissance de la nature.

CHAPITRE II.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE MÉDECINE POUR LES FEMMES (a).

LE premier principe reconnu par tous les gens de l'art, c'est qu'aucun être sensible ne sort malade des mains de la nature.

Hors de la société, tous les individus naissent sains, bien organisés, ou ils meurent avant leur développement. Dans la société, il se rencontre de temps-en-temps, sur-tout dans les grandes villes, des infortunés des deux sexes, qui, venus au monde cacochymes, se développent

(a) Ce chapitre peut être considéré comme l'analyse d'une partie du tome cinq de la philosophie de la nature, édition de 1789.

avec

avec peine, vivent tourmentés par le mal et, plus encore, par les remèdes, et meurent avant le temps: mais il ne faut l'attribuer qu'à l'inconduite des pères, à l'éducation dépravée des enfans et, surtout, à l'ignorance des vrais principes de la médecine.

Ne seroit-ce pas rendre un service important aux femmes, que de leur prouver, que si le libertinage des pères a fait sortir leurs enfans du systême de la nature, il est possible de les y ramener, jusqu'à un certain point, par la combinaison raisonnée d'une éducation physique et d'une éducation morale, et par une théorie de médecine qui facilite le développement et le jeu des organes.

Ou le vice de l'organisation porte sur des parties du corps déjà altérées dans les pères, et, dans cette supposition, il est évident que notre théorie est inutile: car un enfant né avec un bras, ou un œil de moins, ne peut jamais les recouvrer; la médecine conserve, mais elle ne peut rien créer. Au reste, observons qu'alors, même,

l'individu mal organisé ne soufre pas, ce qui le soustrait à l'empire de la médecine.

Ou, ce qui est infiniment plus commun, le vice de l'organisation vient d'un principe de maladies invétérées dans les pères, et qui altère peu-à-peu, dans les enfans, toute l'économie animale; et, alors, il m'est démontré qu'on peut, avec des soins, un régime soutenu, des remèdes appropriés à la constitution, et sur-tout un frein donné aux passions naissantes, rendre un corps cacochyme à la vigueur de la nature.

Il n'y a personne qui n'ait connu, dans sa famille, ou dans celle de ses amis, des êtres nés avec le germe de mille maladies mortelles, sans vigueur, abandonnés même des médecins, qui, après avoir lutté plusieurs années contre une nature qui semblait marâtre, ont repris peu-à-peu des principes de vie et sont devenus, jusqu'à une extrême vieillesse, les mieux organisés des hommes.

On désespéra, à la naissance de Fontenelle et de Cornaro, de les voir sur-

vivre à leur baptême, et leur carrière fut d'un siecle.

Ninon de l'Enclos, qui avoit hérité de sa mère un sang vicié, suivit son exemple, et donna, dit-on, à quatre-vingt ans, un rendez-vous d'amour à l'abbé de Château-neuf.

Voltaire, non moins malheureusement né, se plaignit toute sa vie, des maladies qu'il n'avoit pas; il se fit un tempérament par un régime sévère et en se refusant à toute autre passion que l'amour de la gloire. S'il ne se fut pas tué, à quatre-vingt-quatre ans, avec l'Opium, il auroit vu la fin de la Révolution Française:

Le grand art pour rendre à la nature les enfans que la vie déréglée, ou le malheur des pères en a écartés, c'est de ne point contrarier sa marche dans le développement des organes.

Apeine l'enfant est-il né, qu'on le purge, pour le délivrer du méconium et des glaires qui séjournent dans son estomach et dans ses intestins, mais la

nature indique alors un puissant spécifique dans le lait de la mère ; c'est le secours du sein qu'il lui faut, et non celui d'une pharmacie.

L'enfant ne commence pas plutôt à jouir du bienfait de la lumière, que, malgré la réclamation des philosophes, on captive encore son corps délicat dans des langes: si c'est une fille, elle n'échappe pas, à mesure qu'elle grandit, à cette tyrannie d'éducation ; sous prétexte de former sa taille, on la comprime dans des corps à baleine : par ce moyen, ses membres se développent mal, les glandes lymphatiques du sein s'obstruent, et souvent, devenue épouse, elle est condamnée à la stérilité.

Boërhaave a compté dix-huit cent maladies dont la vie humaine est attaquée, et, le docteur Sauvages, en les classant dans sa Nosologie, y joint quatre cent variétées : mais parmi ces dix-huit cent maladies originelles, il n'en est peut-être point dont on ne détruisit peu-à-peu le germe, si une mère vouloit étudier la

marche de la nature et se faire le médecin de ses enfans

Par exemple, elle s'abstiendra de les tenir sans mouvement, dans des appartements toujours échauffés au même degré de thermomètre; ce qui relâche leurs fibres et tend à faire contracter à leur entendement la faiblesse de leurs organes.

Elle les vêtira toujours à la légère: ce qui est sans inconvénient, puisque l'anatomie démontre que la chaleur vitale est infiniment plus grande dans les enfans que dans les adultes; elle ne condamnera point, sur-tout les filles, à une vie sédentaire, qui, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares, ces belles formes de l'antiquité Grecque, que nous ne rencontrons plus d'ordinaire que dans les statues.

Elle observera que les substances animales, étant trop fortes pour des estomachs tendres, les fruits, les végétaux doivent entrer de préférence dans leur régime.

Lorsqu'une fille a atteint l'âge de la puberté, si des soins tutélaires continuent

à la protéger, on peut assurer que, quelques soyent les maladies qu'elle a reçues en héritage, elle peut espérer d'atteindre, sans douleur, la plus longue carrière.

A cette époque, la nature fait un dernier effort pour épurer le sang humain; si elle n'est pas contrariée par des remèdes indiscrets, par une éducation immorale, l'organisation s'achève et le vice héréditaire est détruit.

En général, puisque la maladie est un état contre nature, les femmes doivent bien se convaincre qu'il y a, dans tout individu bien organisé, un principe vital, qui tend, aux premieres atteintes du mal, à en délivrer le corps qu'il menace.

Cette tendance du principe vital se détermine par une crise: si elle est salutaire, comme il arrive toujours dans les sujets bien constitués, l'organisation se rétablit; si le mal l'emporte, comme on le voit quelquefois dans les sujets viciés, la machine se décompose.

Que peut ici la médecine? prévoir et

prévenir les crises, si le sujet est mal sain; ou les suivre, les aider, les conduire, suivant l'indication de la nature, si le sujet et bien constitué.

C'est une maxime sans cesse confirmée par l'expérience des gens de l'art, que la nature n'a besoin d'ordinaire, que de sa propre énergie, pour combattre le mal qui lui est étranger : c'est donc aux mères à épier, à cet égard, dans une fille malade, la marche de la nature, à ne point lui donner des aliments que le dégoût repousse, à ne point prescrire l'exercice, quand l'affaissement appele le repos, à préparer, en un mot, doucement la crise, aulieu de la combattre.

Je ne connois que deux cas où la nature peut paroître impuissante pour combattre le mal par la crise : c'est celui de la contagion, et celui des maladies vénériennes.

Le docteur Méad qui à, le premier, approfondi la théorie des contagions, nous a appris à les prévenir par des modes simples, qui dérivent du choix de la demeure, de l'épurement de l'air et des

aliments, et, quand on a le malheur d'en être atteint, il nous a consolés, en nous prouvant qu'il y avoit, sur ce globe, encore moins de poisons que d'antidotes.

Le fléau des maladies vénériennes, est plus terrible, peut-être, parcequ'il se modifie, sur-tout chez les femmes, avec une foule d'incommodités qui, en dénaturant son principe originel, empêchent souvent d'y apporter le véritable remède: et, comme il n'y a presque point d'exemple que l'individu le mieux organisé s'en délivre par la simple crise de la nature, il est de la plus haute importance à une mère tendre, d'interroger la conscience de sa fille, et, à son défaut, la sienne propre, pour voir s'il existe dans ses veines, quelques traces de cette cruelle contagion; afin de la combattre avec le seul spécifique qui puisse en prévenir les ravages.

Le combat entre le mal et la nature, s'annonce presque toujours par la fièvre: je ne vois pas pourquoi la tendresse maternelle s'allarmeroit d'un pareil combat: il ne sagit que de donner à la

nature, tous les moyens de déployer ses armes et, alors, le mal est vaincu.

Quant aux remèdes qui peuvent accélérer la sortie de l'humeur morbifique, d'ordinaire, c'est la nature qui les indique; j'ai observé, que quand l'abondance du sang engorgeoit les veines dans la jeunesse, un instinct heureux portoit à chatouiller les narines, ce qui conduisoit à l'hémorragie: j'ai connu des malades qui, attaqués de fièvres putrides, n'avoient de goût que pour les boissons acides et les oranges.

Et qu'on ne dise pas que l'homme malade ne peut se procurer, qu'à grands frais, les Simples qui peuvent préparer et accélérer les crises de la nature: c'est dans les contrées du nouveau monde où la dissenterie et les fièvres intermittentes font le plus grand ravage, que la nature a placé l'Hypécacuanha et le Quinquina. Le Cresson, le Lapathum, le Cochléaria abondent dans les pays marécageux, où est le foyer du scorbut: on trouve, à chaque pas, le Gaïac, la Salsepareille et tous les

Sudorifiques, chez les peuples qui nous ont infectés du virus vénérien : il n'y a pas jusqu'à la terrible peste de l'Elephantiase attachée au sol brûlant de l'Égypte, qui ne se guérisse avec la chair d'une Vipère, abondante sur les bords du Nil, s'il en faut croire Paul d'Egine et le célèbre Galien (a).

Un des moyens les plus efficaces pour accélérer la crise salutaire qui doit purger les fluides de toute matière hétérogène, c'est la transpiration : la vie sédentaire des femmes s'opposant trop souvent à cette mesure, il est sage d'y suppléer par l'usage momentané des Frictions et des Sudorifiques ; je dis momentané, parceque la continuité de ces moyens tendroit à la dissolution de la masse du sang, et, par conséquent, au scorbut et à l'hydropisie.

Les bains semblent le moyen le plus simple et le moins dangereux pour faci-

(a) Paul. Egin. lib. IV. Galen. de Simpl. Facult. lib. XI. cap. I.

liter une transpiration qui détermine la crise de la nature.

Les bains d'air seroient peut-être les plus favorables pour les femmes, si elles avoient le courage de les prendre; on scait que, sur-tout dans les villes, la plupart de leurs maladies naissent dans l'atmosphère empoisonné des lits, des voitures et des salles de spectacle: elles les préviendroient peut-être, ou, dumoins, elles diminueroient leurs ravages, si, de temps-en-temps, elles faisoient la partie de se rendre à pied, et, à la fraicheur matinale, au sommet de quelqu'éminence, et, que là, vêtues aussi légèrement que le luxe et la mode les authorisent à le faire dans nos promenades, elles jouissent, en liberté, pendant quelques heures, de l'air libre et de la nature.

Les bains d'eau ont aussi leurs avantages, quand on n'en fait pas une habitude journalière: mais il faut avoir le courage de les prendre plus froids que chauds: les bains chauds amolissent les

chairs, ôtent le ton des fibres, et, pour peu que les femmes soyent sujettes aux affections nerveuses, leur procurent des syncopes, des vertiges et des cardialgies, et leur donnent trop d'embonpoint.

Quand aux bains froids, on scait que les Romains guérissent, par leurs secours, presque toutes leurs maladies: encore aujourd'hui, les femmes Russes, en passant, sans intermédiaire, d'une douche d'eau glacée à un bains de vapeurs, se procurent une santé robuste et le but de la sage médecine: je ne conseille point à des Françaises nées sous un ciel plus heureux, d'imiter les habitans de Pétersbourg et d'Archangel; mais de les suivres aumoins de loin dans leur courage.

Je n'ajouterai qu'une seule observation à cet égard: c'est que l'usage des bains pour les femmes, doit cesser pour peu qu'une épidémie exerce ses ravages: car, alors, les pores étant plus ouverts, les corps sont plus disposés à s'imprégner de miasmes pestilentiels: cette observation n'a pas échappé aux gens de l'art, à l'époque

des deux pestes, si fameuses, de Londres et de Marseille.

Il résulte de toutes cés considérations, qu'il ne faut au sexe que le simple bon-sens pour rester dans les mains de la nature, ou, pour y rentrer, s'il a eu le malheur d'en sortir ; un exercice modéré, des aliments sains, la tempérance dans les passions, voilà les moyens les plus sûrs pour une femme d'être toujours bien portante ; de l'eau, de l'air et quelques Simples, voilà, quand elle cesse de l'être, les recettes pour se guérir de toutes les maladies qui ne tiennent pas à la contagion et à la peste vénérienne.

Une des méthodes les plus sûres pour donner à la médecine de la nature toute son énergie, c'est de la concilier avec l'étude approfondie de son tempérament.

On remarque dans la société peu de femmes bilieuses : celles qui ont cette constitution, doivent céder à l'instinct de la nature qui rend agréables à leur goût, les boissons légèrement acides, certaines eaux Minérales, et, en général, tout ce

qui peut diviser leurs humeurs et en tempérer l'acrimonie.

Le sexe, acause de l'humide radical qui semble dominer chez lui, admet, plus ordinairement, le tempérament pituiteux : c'est dans ces circonstances qu'une médecine éclairée admet les amers, les cordiaux, les boissons astringentes et tout ce qui peut fortifier le tissu fibrillaire et en augmenter les oscillations.

C'est le tempérament sanguin qu'on rencontre, le plus souvent chez les femmes, ce qu'il faut attribuer, en grande partie, à ce flux périodique qui les caractérise, depuis l'âge de puberté jusqu'au temps critique : les principes généraux pour ce tempérament, se réduisent, comme nous le verrons dans la suite, à maîtriser les périodes naturelles de ce flux, de manière à être à égale distance des suppressions et des pertes : le régime ordinaire, dans l'état de santé, se réduit à des mets doux et presque sans assaisonnement ; et, dans l'état de maladie, aux bains de pieds et

aux remèdes simples, propres à rafraichir le sang et à en calmer l'effervescence.

Le tempérament mélancolique est assez rare chez les femmes, amoins qu'il ne soit l'effet de quelques causes accidentelles; alors, en détruisant le principe, le résultat cesse de lui-même : les filles que l'âge de puberté porte à ces rêveries machinales, qui tiennent de la mélancolie, passent à un autre tempérament par le travail et par le mariage: celles qui alimentent des idées vagues de bonheur, par la lecture des romans, ou par les illusions religieuses de Cénobisme, perdent ce tempérament factice en quittant les couvents et, en se livrant à des lectures plus substantielles : quant aux femmes essentiellement mélancoliques, on ne peut trop leur recommander l'eau pour boisson, une vie active, un exercice soutenu et quelquesfois même immodéré, et, sur-tout, un mélange heureux de travaux et de doux loisirs.

C'est particulièrement de l'équilibre entre les forces physiques et les forces

morales, que dépend la vigueur du tempérament. Lorsque la femme sans passions est condamnée à l'apathie, son existence est purement animale : ses traits perdent leur finesse, elle acquiért un embonpoint incommode, elle est sujette à la Pléthore : si, au contraire, les passions prédominent, le suc nerveux, qui est la quintessence de tous nos fluides, n'est plus filtré également par le cerveau, le sang s'appauvrit, les organes se dégradent et on périt au temps critique, pour n'avoir pas, dès l'âge de vingt-cinq ans, raisonné ses jouissances.

Borné, en ce moment, à des considérations générales, j'observe aux femmes, que le vrai moyen de jouir de la nature, et d'en jouir dans toute sa plénitude, est de circonscrire, le plus qu'il est en elles, le cercle de leurs besoins : dans les grandes sociétés sur-tout, où le luxe domine, il y a une foule de besoins factices, qui émoussent la sensibilité pour les vrayes jouissances ; telle est l'habitude de veiller la nuit et de dormir le jour, celle de ne respirer

respirer que l'air étouffé des appartements et des voitures, l'idée de surcharger le matin son estomach de fluides aussi dangereux que le thé et le café : toutes ces pratiques que commande la mode, sont mortelles dans les affections nerveuses : et, encore plus, dans les maladies vénériennes.

Il suit, de la lecture raisonné de ce chapitre, qu'en général, il n'y a point de maladies innées dans le sexe, et que celles qu'on hérite de ses pères se guérissent, sans peine, du berçeau à l'âge de puberté : qu'une fois arrivée à cette époque, une femme, hors les cas de la contagion et des maux vénériens, n'est malade que quand elle s'écarte de la nature, et qu'il ne tient qu'à elle d'y revenir par l'étude paisible des crises, des remèdes simples et par l'équilibre entre les forces morales et physiques qui assure la vigueur du tempérament.

CHAPITRE III.

DE LA FEMME

CONSIDÉRÉE SOUS SES RAPPORTS PHYSIQUES.

TELLE est là marche de la nature: le corps se développe avant l'intelligence, et la femme est nécessairement femme, avant d'éprouver les affections d'une mère et d'en connoître les devoirs; il faut donc suivre cette marche, en s'occupant des influences physiques, avant de songer aux influences morales.

Il n'y a point proprement de sexe jusqu'à l'approche de la puberté: ainsi, ce n'est guère qu'à dix ans, dans les climats les plus méridionaux, qu'une mère tendre doit songer à rendre le corps de sa fille tel qu'il doit être, pour qu'unie par les loix à l'homme qu'à choisi son cœur,

celui-ci trouve à-la-fois en elle, la santé, la beauté et l'espérance de la maternité.

Jusqu'à l'avenement de la vraye philosophie en Europe, on n'a guères eu, sur-tout dans les grandes villes, que des idées fausses, sur l'éducation physique du sexe : à peine le cœur d'une fille s'ouvrait-il à la coquetterie, que sa mère, sous prétexte de lui donner une éducation soignée, l'enchaînoit auprès d'elle, ne lui permettant que ses inclinations et ses goûts, ne lui faisant entrevoir d'autres plaisirs que ceux qu'elle pouvoit partager avec elle : ce qui conduisoit celle-ci à feindre des affections qu'elle n'avoit pas, à faire, à l'être qu'elle devoit le plus chérir, de fausses confidences, à desirer, au fond du cœur, de rompre ce joug maternel que sa bouche appeloit la plus douce des jouissances.

De là, le combat entre une nature bienfaisante et des habitudes dépravées, qui se terminoit, d'ordinaire, par la désorganisation de la machine animale, par le germe de longues douleurs et par la stérilité.

Une mère entraînée par une mode barbare, à comprimer sa taille, pour rehausser un sein qui tombe, et pour applatir un ventre qui grossit, ne pouvoit faire prendre à sa fille le même costume, sans tarir la source naissante de son lait, sans rendre inutile, en elle, les réservoirs de la génération.

En lui prescrivant les alimens de l'âge mûr, elle franchissoit, sans intervalle, l'espace qui sépare l'enfance de la maturité, sans la faire passer par cette adolescence, le plus bel âge de la vie, qui a sa manière d'être particulière, ses goûts simples, ses aliments légers : de là, un estomac foible, ou vicié par la surabondance des levains, qui obligeoit de vivre de privation, ou de se familiariser avec la douleur.

Le plus grand mal que faisoit naître cette éducation perverse, venait de la vie sédentaire qui en étoit le résultat; comme c'est sur-tout depuis dix ans jusqu'à l'âge de la puberté, que la nature fait de plus grands efforts pour développer tous les principes de la vie, il est évident

que, si on condamne à l'inertie, un corps qui tend, par une force puissante, au mouvement, c'est un moyen sûr de dégrader son ressort et de lui communiquer toutes les maladies qui accompagnent la faiblesse.

Une mère imprévoyante appelle mouvement, ce travail futile, qui consiste à broder de la toile, ou à faire passer l'aiguille avec adresse dans le tissu d'un canevas : mais le mouvement qui ne s'opère que par l'agitation des doigts, n'a point d'influence sur l'économie animale: le corps fixé sur un siège, arrêté sur le même objet, devient chétif et cacochyme, la circulation des fluides s'arrête, surtout dans les vaisseaux capillaires, les belles couleurs du visage se flétrissent, et on sent s'éteindre ce feu vital, sans lequel on n'atteint jamais au vrai but de la génération.

On court le risque de ne pas se faire entendre, quand on cite aux héroïnes des temps modernes, celles des beaux siècles de la Grece et de Rome : cependant

la nature du sujet que je traite, m'entraîne à dire un mot des filles de Sparte: Lycurgue les exposoit souvent en public, non pas mêlées avec la jeunesse d'un autre sexe, mais rassemblées entr'elles ; on n'offroit pas un sacrifice national, on ne célèbroit pas une fête, sans le concours des jeunes filles, qui, couronnées de fleurs, chantant des hymnes civiques, formoient des danses animées, où toutes leurs graces se développoient : à ces exercices religieux se réunissoit une gymnastique touchante, qui les empêchoit de s'énerver dans les langeurs d'une vie sédentaire : on les voyoit lutter contre un époux aimé, même après le mariage, et, devenues hommes, elles donnoient naissance à des hommes.

Lycurgue, dans ses institutions, à été trop loin peut-être, mais quand il sagit d'éducation physique, il est plus sage d'outrepasser le but, que de ne point l'atteindre ; car enfin, il vaut mieux devenir homme, que de tomber au-dessous d'une femme, et de rester un être nul.

L'auteur d'Emile l'a dit, et sa maxime n'a point trouvé de réclamateur : » c'est » par l'extrême mollesse des femmes que » commence celle des hommes : les femmes » ne doivent pas être robustes comme » eux, mais pour eux, afin que les hommes » qui naîtront d'elles le soyent aussi ».

Pour rendre ce chapitre intéressant par les détails, seuls capables de fixer l'attention des lecteurs, je vais examiner successivement, l'air que les femmes doivent respirer, l'espèce de vêtement dont elles doivent se couvrir, les aliments qui conviennent à leur constitution et les plaisirs des sens qu'elles peuvent se permettre, hors le premier de tous qui doit avoir une place particulière dans cet ouvrage.

DE L'AIR, DU CLIMAT, DE LEUR INFLUENCE SUR LE CORPS HUMAIN.

L'AIR, ce fluide pénétrant et actif, dont le ressort est si nécessaire à la cir-

culation de nos humeurs, et au jeu de nos poumons, est un des agents qui influe le plus sur la santé du sexe et sur son bonheur.

La femme condamnée par les mœurs de son pays, par la tyrannie de la mode, à vivre presque toujours à l'abri des influences de l'air, doit, du moment qu'elle sort de l'enceinte de sa prison, en sentir, d'une manière plus pénétrante, toutes les modifications : la finesse de sa peau, la molesse de ses muscles, la délicatesse de ses organes, tout contribue à la rendre sensible aux moindres variations de l'atmosphère : aussi souffre-t-elle de ce qui fait la santé de la femme robuste : on diroit qu'elle trouve un principe de mort dans le germe le plus pur de nos jouissances.

Si nous vivions dans ces contrées délicieuses de l'Orient, où l'air, toujours pur, conserve, sans altération, les monumens de la plus haute antiquité, je dirois aux femmes, voulez-vous mettre votre santé à l'abri de presque toutes les attein-

tes? montez, de temps-en-temps, sur ces éminences ombragées de Cédres et de Mélèzes, ne fermez vos appartements qu'avec des persiennes qui entretiennent la circulation de l'air, allez dormir sans crainte sur les terrasses de vos pavillons: mais nous sommes dans un climat bien moins favorisé de la nature, et, puisque l'air est notre élément, il faut le respirer librement quand il est pur, et, quand il ne l'est pas, il faut en corriger les influences.

Quand l'air est trop chaud, il dissipe les parties lymphatiques du sang et devient, par là, le germe des maladies inflammatoires.

Est-il trop froid, il arrête la transpiration, il contracte d'une manière douloureuse les fibres organiques: de là, les rhumes, les maux de poitrine et tout le cortège des incommodités qui les accompagnent.

Enfin, est-il trop humide, il détruit l'élasticité des solides et rend les corps sujets aux spasmes et à la fièvre.

Pour que les femmes, condamnées à vivre avec cet air, que leur constitution leur fait regarder comme leur ennemi, puissent se guider elles-mêmes dans les passages d'une modification de l'atmosphère, à une autre, il faut mettre sous leurs yeux quelques faits ensevelis dans les receuils de physique et d'histoire naturelle.

La nature a assigné pour l'homme ainsi que pour la femme, une espèce d'échelle d'air respirable, dont ils peuvent parcourir successivement tous les dégrés, pourvu qu'ils ne franchissent pas trop vite ni l'une, ni l'autre de ces extrémités.

On peut vivre dans l'intérieur d'une mine jusqu'à seize cent pieds au-dessous du niveau de la mer, pourvu qu'on y établisse des courans d'air et de ventilateurs

D'un autre côté, le physicien de Saussurs, dans un de ses voyages au Mont-Blanc, a prouvé qu'on pouvoit s'élever, sans douleur, jusqu'à dix-neuf cent toises, ou onze mille quatre cent pieds au-dessus

du même niveau de l'Océan ; ainsi voilà un espace perpendiculaire de treize mille pieds que tout homme bien organisé peut parcourir, sans déranger d'une manière sensible, l'organisation animale : on est monté impunément bien plus haut, surtout avec le secours des Aërostats, on est descendu bien plus bas dans les entrailles de la terre, mais il ne faut point citer ici des prodiges.

Les expériences sur la chaleur et sur le froid démontrent, d'une manière bien plus victorieuse, la supériorité de notre nature : les Lapones et les Groëulandoises, car je ne veux citer ici que des femmes, vivent neuf mois de l'année à un dégré de froid qui descend, certaines nuits, au thermometre de Réaumur, jusqu'à soixante degrés au-dessous de Zero : dans nos Zônes tempérées, il est rare que le froid le plus rigoureux le fasse descendre jusqu'à quinze.

D'un autre côté, ce que nous pouvons souffrir par l'excès de chaleur est encore plus étonnant. L'histoire des bains Russes

nous apprend qu'une femme délicate, à Pétersbourg, peut rester une demie heure exposée à une chaleur qui fait monter à quarante dégrés le même thermometre. L'ingénieux Tillet à consigné dans les mémoires de l'académie des sciences de 1764, un fait bien plus extraordinaire: il a vu des filles du peuple qui restoient cinq minutes dans un four, où le thermometre marquoit cent treize degrés: c'est-à-dire trente-trois au-dessus de l'eau bouillante et quatre-vingt-cinq au-dessus de notre chaleur naturelle.

Je n'ai rassemblé ces contrastes que pour rassurer les femmes contre la crainte de la mort, qui vient les effrayer dans les grandes variations de l'atmosphère; en général, la nature a singulièrement circonscrit ces changements de température dans nos climats: la chaleur, dans les étés les plus ardens, ne fait pas, à Paris, monter le thermometre au-dessus de vingt-huit degrés, ce qui est le terme de la température ordinaire du sang: le froid le plus aigu, tel que nous l'avons

vû en 1709 et en 1776, ne le fait pas descendre au-dessous de seize: ainsi l'intervalle, entre les deux extrémes de chaleur et de froid, se réduit à quarante-quatre degrés, et, dans les années courantes, il n'est que de trente.

Une échelle de trente degrés entre deux extrêmités de chaleur et de froid, n'est rien assurément pour une femme qui scait que son sexe en a bravé les rigueurs, dans un espace de cent treize: cependant si elle veut former à sa fille un tempérament robuste et à l'abri de l'intempérie des saisons, je lui conseille de l'essayer, mais par degré, à atteindre, dans les deux mois de Janvier et de Juillet, les deux extrêmes de l'échelle; si l'expérience est faite avec prudence et répétée avec succès à différentes époques, le tempérament est formé et la Française est une Spartiate.

Un mode d'air atmosphérique, bien plus contraire encore à la constitution de nos femmes, que lorsqu'il est condensé par un grand froid, ou rarefié par une grande chaleur, c'est celui qu'on voit impregné

de brouillards, sur-tout à la fin de l'automne: je conseille à cèlles qui se sont condamnées à l'inertie de la vie sédentaire, de ne pas la quitter à cette époque: ou, si des affaires impérieuses les obligent à sortir, de boire, avant, du thé, ou un peu de vin légèrement trempé, de se vêtir chaudement, et, au retour, de changer de robes, ou même de subir quelques légères frictions avec de la flanelle.

C'est par les mêmes motifs qu'il faut éviter, pour sa demeure habituelle, une maison entourée de bois de haute futaye qui retiennent les exhalaisons aqueuses et malsaines (a), ou placée près de lacs et de canaux staguants, d'où s'échappe un air chargé de miasmes pestilentiels: la fièvre habite là; et quand on est d'un

---

(a) Plusieurs physitiens assurent que les végétaux purifient l'air, sur-tout, les plantes qui croissent dans les mares, où eaux stagnantes, qui deviennent infectes, et causent des fièvres épidémiques, dès qu'on a coupé ces plantes aquatiques.

âge avancé, tantôt le mal, tantôt le remède amenent l'hydropisie.

C'est, sur-tout, quand une femme ne peut, par son état, ou par sa fortune, abandonner ces demeures fatales, que la nature l'invite à gravir, le plus souvent qu'il lui sera possible, sur ces hauteurs champêtres, où l'on respire plus librement, où le corps se trouve plus léger, l'entendement plus sain, et où l'exemption des passions, en rendant les jouissances plus douces, les multiplie.

On remèdie aussi au danger de ces expositions auprès des bois ou des eaux dormantes, par une clôture exacte des appartements du côté du couchant, par des fumigations, et, sur-tout, par une très-grande propreté: c'est par ces soins, qu'en Hollande, pays conquis sur la mer et, presque submergé, on voit quelquefois des centenaires, sur-tout parmi les femmes qui n'ont jamais eu à gémir du fléau des maladies vénériennes.

Le plus redoutable ennemi du sexe, est assurément l'air renfermé et méphitique

qu'il respire dans ses voitures bien fermées de glaces, dans ses boudoirs, et aux salles de spectacles: on doit bien se persuader que l'air atmosphérique, se trouvant le plus léger des corps qui nous environnent, est, par celà même, le plus aisé à se réfroidir, à s'échauffer et à s'impregner des miasmes putrides qui s'exhalent surtout dans les grandes villes, des substances végétales et animales: or, cet air, quand on n'a pas soin de le renouveller, porte atteinte à la santé la plus robuste, en y introduisant le germe des éruptions cutanèes, et des fièvres putrides.

J'ai parlé du danger d'habiter les grandes villes, acause des émanations d'un air corrompu: c'est sur-tout aux femmes déjà cacochymes, que la médecine prescrit impérieusement de s'en éloigner: les capitales sont le tombeau des femmes asthmatiques, hystériques, vaporeuses et hypocondriaques.

Lorsqu'il est moralement impossible à une femme de rompre les chaînes qui l'attachent au séjour des grandes villes, elle

elle doit, du moins, choisir un quartier bien aéré, percé de grandes rues et sur quelque hauteur; il n'y a rien de plus mortel que d'habiter, au centre d'une capitale, de petites ruelles, inaccessibles à la lumière acause de la hauteur des maisons et qui n'admettent qu'un courant d'air épais mèphitique et putride, chargé des émanations des Cloaques, des boucheries et des cimetières.

Puisqu'il est démontré par la saine physique, que l'air, ainsi que l'eau, se charge des molécules de la plupart des corps avec lesquels il est en contact, il est d'une haute sagesse à une femme, sur-tout quand elle est valétudinaire, d'éloigner d'elle toute communication avec des êtres vivans réputés malsains, et surtout avec des débris de substances animales et végétales.

Elle doit peu fréquenter les temples et autres édifices sacrés, lorsque la religion y amène un trop grand nombre de spectateurs, parceque, d'ordinaire, la hauteur des fenêtres empèche qu'on ne renouvelle,

en les ouvrant, l'air infect qui s'y amasse, parcequ'on ne songe pas à le purifier avec le secours du feu, et, qu'il est très-rare que, comme dans Londres, et quelques villes d'Allemagne, on y supplée par le secours des ventilateurs.

Elle doit, aulieu de ces petits cabinets, de ces alcoves étroites, où la mollesse se renferme, choisir, pour passer la nuit, une grande pièce bien aérée, qu'un air souvent renouvellé traverse en tout sens, et lorqu'elle se lève, aulieu de refaire son lit, en découvrir les draps et les tenir ainsi exposés pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que l'air, circulant librement, d'une fenêtre à une porte, ou rarefié par le feu, les purifie.

L'hiver est la saison où les femmes sédentaires sont le plus exposées aux incommodités qui naissent du défaut de ressort : le feu des cheminées ne se répandant pas d'une manière uniforme dans les appartements, n'exerçant son action immédiate que sur les parties antérieures du corps qui y sont exposées, produit,

par le passage subit d'un air échauffé à un air glacial, des fluxions, des affections catharales, et des douleurs inflammatoires.

On a cru remédier à cet inconvénient par l'usage des poëles, dont la chaleur douce se dissémine, également dans toutes les parties d'une chambre, effet bien plus sûr dans les poëles perfectionnés, tels que ceux de Franklin et de Desarnod : les cheminés de Desarnod sur-tout procurant à peu de frais une chaleur douce, et renouvellant l'air à volonté, sont très-saines et bien économiques. Mais il nait, de cette uniformité même de chaleur, un autre danger ; c'est, qu'alors, l'air reste dans une certaine stagnation, et qu'il se surcharge de plus en plus d'émanations mal saines, qui le rendent peu favorable à la respiration : on remarque en Russie que, dans les chambres à poële qu'habite une famille nombreuse, la surface des corps exposés sans cesse à une chaleur humide et à une espèce de transpiration forcée, se couvre

de particules fétides, qui rendent nécessaire leur usage de se masser et leurs bains vapeurs (a).

Le meilleur moyen de se dérober aux impressions d'un air froid, est de les affronter : c'est par un exercice soutenu et souvent répété, que les femmes entretiennent cette chaleur douce, le principe de la vigueur que les frimats tendent à leur faire perdre : on a observé que, dans l'hiver célèbre que les Hollandais, dans un voyage désastreux, furent contraints de passer au Spirtzberg, tous ceux qui se tinrent renfermés dans des espèces d'Yourtes, périrent de froid, tandis que les matelots courageux qui allèrent constamment à la chasse des Ours blancs, résistèrent à un froid qui congeloit

---

(a) Le docteur Sanchez semble avoir approprié à la cure de plusieurs de nos maladies, un bains Russe modifié : c'est un bain de vapeurs très-modéré qu'on prend pendant cinq ou six jours, en faisant usage, dans les intervalles, de boissons de Salsepareille. Voy. Observations sur les maladies vénériennes, page 192.

l'haleine sur les lèvres, et l'esprit de vin dans les thermomètres.

Les femmes à qui leur santé est chere, doivent aussi se faire une sorte de théorie médicinale des vents : celui d'Est, dans nos climats, étant par sa nature, trop dessicatif, blesse les mélancoliques et les attrabilaires: celui d'Ouest bien plus contraire encore à un sexe valétudinaire par ses émanations humides, produit les fièvres: le vent du Nord par ses pointes aiguës, affecte douloureusement les poitrinaires; et celui du Sud gêne la respiration, rend la tête pesante et redouble les affections nerveuses.

Il ne faut pas finir ce travail sur l'air, sans détruire un préjugé qui s'accrédite sans cesse, sur ce qu'on appele l'atmosphêre de la contagion : on croit, qu'en temps de peste, l'air lui-même est infecté ; ce qui est une erreur reconnue aujourd'hui par les docteurs Méad, Mackensie et d'autres oracles de la médecine : il est vraisemblable que l'air environnant contribue d'une manière indirecte à la conta-

gion, parceque c'est un véhicule qui transmet d'un corps à un autre, les miasmes vénéneux (a); mais il est faux que, hors de cet air qui environne le lit d'un pestiféré, l'atmosphère soit un foyer de contagion, car, si celà étoit, si on recevoit la peste avec l'air qu'on respire, il suffiroit qu'elle se déclarât à Constantinople, pour qu'elle se propageât, en quelques jours, sur toute la surface de l'Europe.

La peste de Marseille fit en ce siècle, de grands ravages, parceque, par le moyen des cordons établis pour empêcher les communications, on en resserra trop le foyer; mais l'expérience a appris, lors de la peste de Londres, qu'en établissant un plus grand théâtre, en aggrandissant la circonférence des émanations, en

---

(a) Les résultats sur la petite vérole, par le docteur Paulet, nous indiquent à cet égard, un vray préservatif, c'est l'usage des vêtemeuts de soye, ou de toile gommée; car il est prouvé que les miasmes pestilentiels s'accrochent à la laine et au coton.

authorisant les malades de la ville à respirer l'air pur des campagnes, on ôtoit aux miasmes contagieux, la plus grande partie de leur activité: cette méthode inconnue, lors de la peste de Marseille, a, dans celle de Londres, sauvé la vie à quarante mille hommes.

De toute cette série d'observations, que j'ai rassemblées sur l'espèce d'atmosphère qui convient le plus à l'espèce animale, et sur-tout aux femmes, résultent les idées que celles-ci doivent se former du climat qui convient le plus à leur santé, au développement de leurs graces et à leur fécondité.

L'opinion presque générale, est que les climats chauds sont ceux où le sexe semble le plus favorisé de la nature: on ne manque pas, à cet égard, de citer les formes heureuses des beautés de la Georgie, de la Perse et de l'Orient; mais il ne s'agit pas ici de beauté, je n'envisage que cette vigueur, sans laquelle la santé est aussi éphémère que les graces; or, il est bien avéré, qu'à cet égard, nos femmes du

Nord, ont de grands avantages sur celles de l'Asie: les premières se conservent par le mouvement même qui énerve leurs rivales: ces dernières quoiqu'elles dissipent davantage d'esprits animaux, éprouvant, par l'affaissement que donne la chaleur, beaucoup moins de besoin de les réparer, perdroient peu-à-peu jusqu'à cet appetit, principe de la vie dans tout le regne animal, si elles ne l'irritoient sans cesse, par l'usage d'un chocolat aromatique comme en Espagne, ou des épiceries, comme en Orient et dans l'Archipel des Antilles.

Il faut observer aussi que dans les climats chauds, les femmes, pour réparer leurs forces affaissées, ont plus besoin de sommeil, ce qui rend plus courte la partie active de leur vie, et par conséquent abrège leur carrière.

On remarque aussi que, dans les contrées brûlées par le soleil, la beauté se flétrit, et passe comme la fleur sa brillante image; que les sens se portent trop impétueusement vers l'amour et que, cepen-

dant, c'est la, que les excès dans ce genre, sont les plus dangereux.

Ce qui démontreroit, en dernière analyse, que le chef-d'œuvre de la nature, n'a pas été placé par elle, vers les Tropiques, c'est que les femmes y sont infiniment moins fécondes. Il n'en est pas demême du Nord de l'Europe, d'on sont sortis ces Cimbres, ces Teutons, ces Goths et tous ces essains de conquérants qui sont venus abattre l'Empire de Rome: c'est là vraiment que la nature semble avoir, par rapport à la génération, déployé toute son énergie; c'est là que Jornaudès a eu raison d'appeller la contrée, où il y avoit tant de femmes fécondes, l'attelier où se fabriquoit le genre humain (a). cependant, tout me porte à croire que la beauté réunie à la santé ne doit se trouver, ni tout-à-fait au nord, ni tout-à-fait au midi, les extrémes leurs sont contraires: je crois donc que le climat

(a) Officina generis humani.

le plus convenable à la femme, est la Zône tempérée septentrionale de notre hémisphère, parceque là, on jouit de la belle nature, pendant trois saisons, et que l'hiver même, on n'éprouve d'ordinaire que ce froid léger et sec qui donne du ton, soutient la foiblesse et préserve de toute contagion.

D'ailleurs, une exposition heureuse, une habitation adôssée à des montagnes qui brisent des vents trop actifs, et qui garantissent des émanations pestilentielles, suffit, dans la partie de l'Europe que nous habitons, ou qui nous avoisine, pour nous faire trouver les bienfaits les plus précieux de la nature. On cite, à cet égard, les Shrespshire, le canton de la Grande-Bretagne, le plus salubre des trois royaumes, où tous les hommes sont de haute taille, et toutes les femmes vigoureuses; c'est là que vécut le célèbre Thomas Parr, qui poussa sa carrière jusqu'à cent cinquate-deux ans: le grand médecin Harvey qui disséqua son cadavre, en trouva toutes les parties saines, mais le cerveau presque ossifié.

On peut mettre dans le même rang nos Isles d'Hyères, la partie du canton de Berne qui, adôssée au Jura, domine le lac de Genève et sur-tout ce Bannat de Temeswar, où l'on comptoit, au milieu de ce siècle, trente vieillards, dont quinze étoient presque centenaires et dont les autres avoient plus de cent ans.

Du vêtement des Femmes.

Les femmes, à l'Équateur et sous les Tropiques, ont un besoin de moins que celles qui habitent les autres climats; la nature ne leur prescrit pas impérieusement de se vêtir: mais la pudeur, la coquetterie leur indiquent ce qu'elles doivent couvrir, afin d'irriter les desirs sans lesquels il n'y a point d'amour, et peu de bons mariages.

A mesure qu'on s'éloigne de ces climats imprégnés des feux générateurs du soleil, la nécessité de se couvrir se fait sentir davantage. Les Grecques adoptent des robes de soye et des voiles de gaze; nos

Européennes du centre du continent, des vêtements de diverses saisons, les femmes Russes, des fourrures, et les Groeulandaises, des dépouilles d'animaux sauvages, aussitôt que ceux-ci sont tués.

Le premier principe, des femmes de nos climats, pour se vêtir d'une manière qui dérobe leurs corps délicats à l'intempérie des saisons, est de considérer l'âge, plutôt que la tyrannie de la mode.

Dans l'enfance et dans l'adolescence, les sang étant plus chaud, la transpiration plus aisée, il est évident qu'il y a moins de danger à ne donner que des vêtements légers. Dans la maturité de l'âge, et, encore plus dans sa décadence, le tissu de la peau devenant plus compact, le feu vital s'affaiblissant par degrés, il est bien nécessaire de suppléer à l'absence de la chaleur naturelle, par la chaleur factice des vêtements.

Après les considérations de l'âge et du climat, viennent celles des saisons.

Il s'est trouvé en Angleterre, et dans une partie de la Suisse, des femmes courageuses

qui, ayant élevé leurs enfans comme l'Emile de Rousseau, sont parvenues à les habituer au même vêtement pour l'année entière; les filles, à une robe de la même toile; les garçons, à un habit de drap, en été comme en hiver: les individus qui ont été soumis à cette expérience, toujours vigoureux, toujours bien portants, présentent les formes heureuses des modèles de l'antiquité, de la venus de Médicis et de l'Antinoüs.

Les femmes de nos villes de luxe, avoient adopté, sous les deux derniers règnes, un usage bien étrange au sujet des vêtements de saison: elles avoient divisé symétriquement l'année en quatre parties, et assigné à chacune, l'espèce de robe qui désignoit sa température: le ciel ne respectoit presque jamais leur calendrier; mais la mode n'en exerçoit pas moins sa tyrannie: une femme qui, dans un jour froid du printems, auroit osé mettre une fourrure, ou qui, dans une belle soirée d'automne, se seroit vêtue d'une simple mousseline, aurait été traitée de provin-

ciale; et l'on sait que, dans ce qu'on appelait la bonne compagnie, la douleur, le vice même n'étoient comptés pour rien, pourvu qu'on échappât au ridicule.

A cette manie, a succèdé, de nos jours, une espèce de parure Grecque qui réunit l'indécence à la folie; on voit, dans les promenades, et, sur-tout, dans les salles de bal, des femmes qui, pour faire soupçonner de belles formes, exposent leur corps presqu'entier aux dangers de la nudité; car ces tissus légers ne sont rien moins qu'inaccessibles au contact de l'air: aussi la plupart deviennent-elles malades, par l'interception de la sueur, dans les intervalles de repos; elles semblent appeler les rhumatismes, les dartres et les érésipelles; et, c'est ainsi qu'elles sont punies par la douleur, de leurs infractions à la morale.

Les femmes frivoles, averties du danger auquel leur santé s'expose, par le passage subit de la chaleur au froid, lorsqu'avec un vêtement léger, elles se livrent à un exercice violent, répondent qu'elles en

seront quittes pour un rhume: elles ne savent pas qu'un rhume guéri laisse dans leur poitrine délicate des germes toujours renaissants de nouvelles attaques, et qu'un rhume négligé tue plus de monde que la peste, s'il en faut croire tous les oracles de la médecine.

Il n'est point indifférent de mettre sous les yeux du sexe, quelques calculs de saine physique qui le mettent à portée de juger, jusqu'à quel point il peut tenter des expériences de ce genre; et, ces calculs, je les prendrai, comme je l'ai fait au commencement de ce chapitre, dans l'échelle graduée du thermomètre.

L'intervalle le plus ordinaire de la grande chaleur au grand froid, étant fixé à trente dégrés, on sent qu'il arrive très-souvent qu'une femme, dans le fort de l'hiver, passe, sans milieu d'une chaleur de dix-huit dégrés, qui forme la température de son appartement, à un froid de douze qui se trouve celui de l'air extérieur; mais ce saut si brusque, qui lui fait franchir, en un instant, une

échelle de trente dégrés, ne se fait pas, sans intercepter sa transpiration, sans ébranler son tissu fibrillaire, amoins qu'elle ne prenne des mesures de prudence, soit dans la nature de ses vêtements, soit dans le soin qu'elle a de précipiter sa course, à mesure qu'elle s'approche des frimats : ne seroit-il pas plus simple de partir d'un autre point pour résoudre ce problême.

Des expériences délicates faites en Angleterre par la Société Royale, démontrent, qu'avec une constitution ordinaire, on peut franchir dix dégrés sans déranger l'organisation animale, c'est-à-dire que si le thermomètre est, dans une chambre, à cinq dégrés au-dessus de Zero, on peut, sans précaution, s'exposer à l'air extérieur, lorsque cet instrument transporté hors de la fenêtre marque cinq dégrés de froid au-dessous : cette règle appliquée à la médecine des femmes, leur indique tout ce qu'elles peuvent tenter, pour que leur délicatesse ne souffre pas des modifications de l'atmosphère.

Puisqu'il

Puisqu'il n'y a aucun péril pour elles à franchir dix dégrés, il leur suffit de placer deux thermomètres correspondant, l'un au dehors, et l'autre au dedans d'une fenêtre: si l'extérieur marque sept dégrés, elles maintiendront quelque temps l'intérieur à trois; si le premier descend à dix, elles affibliront la chaleur interne, jusqu'à ce que le second soit à la température de zéro: par un moyen si simple, jamais elles ne franchiront de trop grands intervalles dans le passage du chaud au froid, et elles n'éprouveront aucune secousse violente.

Au reste, toutes les précautions de ce genre, comme je l'ai déjà fait entendre, ne deviennent indispensables que pour les femmes, dont l'éducation physique a été contre nature; car, si un enfant a été élevé loin des villes, dans toute la simplicité de la vie agreste, avec une seule robe, et toute la liberté qui lui permet le développement de ses organes, le danger des passages d'une température à une autre, n'est presque rien pour lui dans

un âge mûr ; il peut braver les intempéries des éléments, et ne faire aucun usage des thermomètres.

C'est sur-tout de l'enfance à la puberté, qu'on doit faire à une fille une espèce de systême de vêtemens, qui la dérobe dans la suite à l'esclavage et à la douleur ; point de chaînes au col et encore moins de cravattes, point de jaretières qui la comprime ni au-dessus, ni au-dessous du genou, point de chapeaux, de toques, d'épingles qui altèrent les ondes naturelles de sa chevelure. Il faut adopter, à cet égard, la méthode Anglaise et la théorie de l'auteur immortel d'Émile.

C'est sur-tout dans la chaussure que l'éducation Européenne se montre dans toute son absurdité.

Les femmes de petite taille, (et dans nos grandes villes elles le sont presque toutes), ont imaginé des talons hauts pour paroître plus grandes : cette mode ridicule les oblige à marcher sur la pointe du pied, retient leurs membres dans une position forcée, et les expose, dès

qu'elles veulent accélérer leurs pas, à des entorses.

La mule même, à talon peu élevé, n'est guères plus favorable à la marche des femmes, parceque le pied n'y étant retenu que par son extrémité, le poids du corps porte tout entier sur un plan incliné, qui ne touche la terre que dans une petite superficie.

Le plus grand délire des femmes dans leur chaussure, est le choix de souliers très-étroits, où le pied, comprimé en tout sens, se déforme, où les doigts, quand ils ne s'écrasent pas, se couvrent de cors et de durillons, où la marche ne peut être libre sans exposer, à chaque instant, à la perte de l'équilibre. Les femmes ont voulu copier, par là, le pied Chinois, qui, dans les vrais principes de la construction du corps humain, est un pied contre nature.

Si le goût présidoit jamais aux modes, je conseillerois aux femmes d'adopter la chaussure Grecque, et non celle des Chinoises; c'est une espèce de brodequin à

talons plats, retenu autour du bas de la jambe par des rubans: le pied n'y est comprimé en aucun sens, on marche, on danse, on court sans perdre l'équilibre et sans craindre les entorses ; c'est la vraye chaussure d'un être libre.

Voyez encore, par un passage de Catulle sur Ariane, abandonnée dans l'Isle de Naxos, combien le reste de l'habillement Grec étoit favorable au développement des formes qui constituent la beauté » » l'infortunée, dit le poëte, n'avoit plus, » ni la robe légère qui flottait autour » d'elle, ni l'écharpe qui retenoit son » sein, ni le tissu transparent qui entou- » roit sa tête ». On voit que, de la tête aux pieds, Ariane n'avoit rien qui gènât ses mouvemens, qui circonscrivit l'essor de ses graces, qui l'empêchât d'être pour tout le monde, excepté pour Thésée, le chef-d'œuvre de la nature.

Ariane, ni aucune des Grecques anciennes, ou modernes, n'a connu l'usage meurtrier de ces corps à baleine, qui, sous prétexte de former la taille naissante,

comprimment la cavité de l'abdomen et empêchent ainsi la matrice de se dilater pour donner au fœtus tout son développement : il a fallu un siècle de réclamations de la part de la philosophie, pour ramener, à cet égard, les femmes aux vrais principes : Il a fallu que l'auteur d'Émile leur prouvât que ces absurdes cuirasses détruisaient dans son germe, le charme le plus doux dont la beauté s'honore : il à fallu qu'Astrue leur dit sans ménagement, que, sur vingt cancers qui conduisent à la mort la plus douloureuse, il y en a dix-neuf qui sont dûs à l'usage des corps à baleine; enfin, aujourd'hui cette mode barbare est anéantie ; ce qui prouve, quoi qu'on en dise, que la philosophie et la médecine éclairée sont toujours utiles.

Parmi les vêtements de l'antiquité Grecque, que le goût et la santé devroient faire prendre au sexe en Europe, il en est un dont j'ai toujours regretté qu'on ne soupçonnât pas le besoin, c'est le double caleçon, l'intérieur de toile et l'extérieur d'une soye légère qui, en interceptant le

passage de l'air, soit dans la marche ordinaire des femmes, soit dans leurs danses animées, préviendroient les rhumatismes et d'autres incommodités qui, quelquefois, les rendent stériles avant l'âge. Cette nouvelle parure, si elle étoit adoptée, auroit encore l'avantage de les délivrer des entraves de leur triple jupon.

Le dernier larcin à faire aux héroïnes de la Grece, seroit l'usage de leur voile: je ne parle pas ici de ces schalls, ou de ces écharpes qu'on laisse flotter négligemment sur les épaules, pour faire semblant de voiler le sein; mais de ce Macrâme de Féloponèse, dont l'ampleur étoit assez grande pour couvrir au gré de la beauté qui le portoit, la tête toute entière et une grande partie du corps: ce voile utile fut toujours regardé comme l'emblême de l'innocence et de la pudeur.

Il faut observer qu'à Lacédemone, les femmes portoient ce long voile, et que les jeunes vierges en étoient exemptes: On en demanda la raison à Charilaüs, un de ses Rois, qui répondit: » les vierges se

» montrent pour chercher un mari : les
» mères de famille se voilent pour con-
» server celui qu'elles ont trouvé (a).

Cette différence pourroit aussi être adoptée parmi nous ; il ne seroit point indifférent qu'on distinguât à un signe, la fille de sa mère, celle à qui son cœur et la loi permettent d'avoir des desirs, de celle à qui il est libre de les satisfaire et, à cet égard dumoins, nos femmes auroient quelque chose de commun avec celles de Lacédemone.

DE LA NOURRITURE, SUR-TOUT, POUR LES PERSONNES DU SEXE.

Des dix-huit cents maladies qui affligent l'espèce humaine, il y en a, sans exagération, quinze cents qui ont leur origine dans la nature des aliments, ou dans l'intempérance.

(a) Voyages de Pausanias, Tom. II. page 374.

Cependant, comme le dit l'auteur de la philosophie de la natnre, que j'analyserai quelquefois dans ce chapître, l'homme n'a pas plus de besoins naturels que les animaux: le principe de sa dégradation vient moins de ses sens que de son imagination qui en pervertit l'usage; les sièges et les crises révolutionaire exceptés, on ne meurt presque jamais de faim, tandis que les êtres blasés, dont les tables mettent à contribution les deux mondes, ne peuvent faire de grands repas, sans s'exposer à mourir avant l'âge.

De la nécessité de prévenir les maux qui résultent de la peste de l'intempérance, est né le régime diététique; il varie suivant les climats qu'on habite, la différence des sexes, l'état de maladie ou de santé, l'âge ou le tempérament.

Il y a une diète conservatrice qui ne tend qu'à maintenir le corps humain dans ses fonctions naturelles, une diète préservatrice faite pour éloigner les maux qui l'assiègent, et une diète curative destinée à rendre moins sensibles les ravages de l'intempérance.

Avant d'entrer dans les détails sur l'influence des aliments par rapport à l'économie animale, il n'est point indifférent de prévenir les personnes du sexe dont l'imagination s'exalte aisément; contre les systêmes exclusifs qu'a produit la théorie de la diète, systêmes qui tendent à égarer à la fois, le malade et le médecin.

On a dit qu'il étoit donné à l'homme de s'astreindre sans danger, au régime le plus rigoureux: on a cité, en exemples, les Cénobites religieux de la Thébaïde, le fameux jeûne du Ramadan, chez les Orientaux, qui semble un défi fait à la nature humaine et l'anecdote du Hollandais qui, par fanatisme, passa quarante jours et quarante nuits sans manger; prodige auquel il faut bien croire, puisque Bayle, qui a tant douté, l'a cru et annoncé à toute l'Europe (a).

Mais le jeûne, quand il n'est pas commandé par la nécessité de remèdier aux

(a) Nouvelles de la Républ. des lettres, année 1685.

ravages de l'intempérance, est une infraction des loix de la nature, dont l'être le plus vigoureux est le plutôt puni, parce-que, dissipant davantage, il a plus à réparer. La sagesse consiste à user sobrement, et à garder le juste milieu entre l'abus et l'abstinence.

Les prodiges n'ont point d'application immédiate dans la médecine: cependant il en est qu'on expliqueroit peut-être, sans trop s'écarter du systême moyen que nous adoptons: les transactions philosophiques font mention d'un individu humain qui vécut dix-huit ans uniquement avec de l'eau (a): il est probable que son sang étoit extrêmement froid, et que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ses sécrétions, et l'empêchoit de s'affaiblir en transpirant: mais alors, un tel être appartient plus, par son organisation physi-

---

(a) Trans. Philos. de la sociét. Royale de Londres, année 1742, trad. Franc. pag. 251.

que, à la classe des Loirs, qu'à celles des hommes.

Il est un autre systême exclusif, moins dangereux sans doute que celui de l'abstinence presque totale; mais qui a aussi de grands inconvénients, parcequ'il s'annonce d'une manière séduisante et qu'il parle à la sensibilité des femmes, c'est le régime de Pythagore.

De ce qu'on a observé que l'usage constant des nourritures tirées du règne animal minait lentement les vaisseaux qu'elle parcourent, en y laissant un résidu d'acrimonie, de ce que la philosophie a affirmé qu'on ne pouvoit être carnivore, sans tendre insensiblement à la férocité, on en a conclu que les aliments extraits du regne végétal étoient les seuls qui convinssent à l'homme dans toute l'étendue du globe, et on lui a dit qu'il étoit hors de la nature, du moment qu'il cessoit d'être frugivore.

Cette assertion, quoique très-ingénieuse, au premier coup-d'œil, ne soutient pas le sang-froid de l'examen.

D'abord, nous avons les dents de l'animal carnivore et de l'animal frugivore; ainsi la nature semble nous inviter au mélange des deux régimes : dailleurs, il est des climats, comme ceux du Nord, des habitudes de vivre comme celles du manœuvre et du laboureur, des tempéraments, comme celui où l'estomach est sujet à des aigreurs, où il faut des nourritures substantielles : on tueroit alors l'homme par le régime de Pythagore destiné à le conserver.

Le régime du poisson, ou des Ichtyophages, entraîne avec soi des inconvénients bien plus graves encore, quand il est exclusif. La physique a observé qu'un pareil aliment, sur-tout lorsqu'il n'est point mélangé, épaississoit le sang, diminuoit la transpiration et engendroit les maladies de la peau : envain nous citeroit-on la longue carrière de quelques ordres de moines et de religieuses qui ne vivent que de poissons : Il ne faut point attribuer cette prolongation d'existence au genre d'aliments auquel ils se sont

consacrés ; mais à la vie simple et uniforme qu'ils mènent : si, avec leur frugalité et leur apathie, ils étoient alternativement frugivores et carnivores, ils s'étonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

En général, je vois que les hommes qui ont raisonné leur régime diététique, se sont plus attachés à la modération dans leurs repas, qu'au choix exclusif de leurs aliments : Auguste, qui, pour règner longtemps, s'étoit prescrit de ne faire aucun excès de table, mangeoit peu, dit Suètone (a) mais n'avoit point appris de Musa, son médecin, à n'avoir qu'un plat à sa table. Newton qui n'étoit pythagoricien qu'à moitié, méloit quelquefois à ses végétaux, du poulet ou du piosson : l'eau, sa boisson ordinaire, faisoit place de temps-en-temps au vin d'Espagne.

L'exemple le plus étonnant, en ce genre, de nos âges modernes, est celui de Cornaro

---

(a) Minimi erat cibi. Voy. César. in-vita August.

qui, né valétudinaire, resté cacochyme jusqu'à quarante ans, se fit, à cette époque, un système diététique destiné à éloigner pour toujours, la maladie et le médecin, et réussit; mais c'est en réduisant sa nourriture, plutôt qu'en en faisant au choix arbitraire, qu'il se fit un nom parmi les philosophes pratiques: on ne voit pas qu'il adoptât exclusivement le régime de l'Asie ou celui du Nord de l'Europe, mais seulement qu'il borna sa nourriture de chaque jour à douze onces d'aliments solides, et à quatorze de boisson: c'est le quart de ce qu'il faut à un homme pour vivre dans nos climats. C'est par cette modération constante que, toujours sain, toujours libre d'entendement, il écrivit, à quatre-vingt quinze ans, un livre sur la vie et sur la mort, et mourut centenaire.

De ces vues générales, descendons à des considérations particulières qui constituent vraiment le régime diététique des femmes.

Des aliments légers tirés ordinairement du règne végétal et presque sans assaison-

nement, du lait et des fruits, de l'eau avec un faible mélange de vin, doivent être la nourriture habituelle du sexe depuis l'enfance jusqu'à l'âge de la puberté.

Ajoutez à ce régime de l'enfance et de l'adolescence, quelques aliments d'une nature plus substantielle, tels que de la viande bouillie ou rôtie, du gibier sans goût de vénaison, du poisson hors de l'alcalescence: aulieu de rougir seulement l'eau de la boisson, détrempez-là avec un quart de vin généreux et vous aurez le régime de la femme, depuis la puberté, jusqu'à la fin de son tems critique.

J'observerai, à l'égard de la viande, qui doit entrer dans son régime, 1°. qu'elle doit mettre la plus grande attention à ne point manger celle des animaux malades, ou qui meurent d'eux-mêmes, acause des germes de putridité qu'elle recèle; 2°. qu'elle doit éviter, autant qu'il lui est possible, de faire fermenter à la fois dans son estomac, un mélange de végétaux, de viandes de diverses espèces et de gibier; 3°. que, pour peu qu'elle soit valétudi-

naire, il lui est essentiel de ne se nourrir de substances animales, qu'une fois en vingt-quatre heures.

A mesure que la femme abandonne l'âge critique pour arriver à la vieillesse, elle doit mettre un peu moins d'entraves dans le régime diététique que sa philosophie lui a fait adopter.

Si le régime pour l'époque des heures du repas devoit être réglé dans l'âge mûr, on peut s'en écarter un peu à un âge plus avancé, où il est plus difficile de maîtriser l'estomac, ou le besoin qui s'annonce, veut être satisfait sur-le-champ, si on ne veut pas dissoudre la machine.

La nécessité d'irriter un peu les fibres de l'estomac pour leur donner de l'énergie, permet alors les assaisonnements, pourvu qu'on n'y admette pas des substances trop âcres, des épiceries trop abondantes, des coulis dangereux; car alors l'estomac ne digererait plus que des poisons.

Je regarde, avec les oracles de le médecine, le vin comme le lait des vieillards, et

et le sucre, comme leur panacée : ainsi cette dernière substance peut entrer, sans danger, dans tous les aliments qui en supportent le mélange; quant au vin, les femmes qui ont passé l'âge critique, peuvent en admettre le tiers dans l'eau de leur boisson habituelle et en boire, de temps-en-temps quelques verres de pur, pourvu qu'il soit généreux comme celui de Bourgogne, ou légèrement acide comme ceux d'Espagne; je ne sais à quel âge on pourroit permettre au sexe, les vins froids du Rhin, ou les vins à sève pétillante, comme ceux de Champagne et d'Arbois.

C'est sur-tout dans l'âge qui s'étend de la maturité à la décrépitude, qu'une femme ne sauroit être trop attentive à surveiller les vaisseaux où l'on apprête ses aliments : Il est d'un usage universellement adopté en Europe, de ne faire cuire la viande ou le poisson, que dans des vaisseaux de Cuivre, d'Argent ou d'Étain : c'est, sur-tout pour la vieillesse, affronter la mort à chaque repas; car,

pour peu que des liqueurs acides et corrosives y séjournent, l'étamage se dissout, et le poison se transmet dans l'estomac, avec les mets qui le renferment : la platine obvieroit sans doute à l'inconvénient de l'usage de ces trois métaux, parceque les agens chymiques simples ne sauroient l'attaquer ; mais on ne peut en proposer l'employ acause de sa rareté, et, par conséquent, de sa cherté ; je conseille donc à tout le monde, et sur-tout à la vieillesse, de n'admettre pour batterie de cuisine, que de la faïence vernie, ou du fer doux et poli, dont la rouille ne sauroit nuire en rien à l'économie animale.

Parmi ces règles générales de régime diététique, je n'ai fait qu'effleurer l'article des boissons, et, acause de l'importance de cet objet pour éviter les maladies du sexe, ou pour les faire disparoître, je me hâte d'y revenir.

L'eau est la boisson naturelle des femmes; c'est le fluide qui s'accomode le mieux avec leur constitution ; c'est aussi celui qui est le plus en usage sur les deux tiers du globe

et particulièrement dans les contrées de l'Orient, où les formes heureuses et les graces semblent indigènes : dans nos climats que le ciel a moins favorisés ; on ne sauroit encore trop recommander aux mères qui veulent avoir une postérité saine et vigoureuse, de ne permettre à leurs enfans ni vin, ni liqueurs spiritueuses, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de puberté.

L'eau doit être légère, limpide et inodore : Il seroit à souhaiter qu'elle eût coulé long-temps sur le sable, pour être sûr qu'elle a déposé tout ce qui en altéroit la pureté : on reconnoît qu'elle a la plupart de ces qualités, quand elle mousse facilement avec le savon et qu'elle se prête sans peine à la coction des légumes.

De toutes les eaux, la meilleure est celle des rivières, et sur-tout celle de la Seine, dont l'excellence est reconnue depuis long-temps par l'analyse.

L'eau, la boisson de la nature, pour les femmes, est encore un remède utile hors

des repas : prise avec modération, elle devient un dissolvant efficace, quandon a des aigreurs, une surabondance de bile et de l'acrimonie dans les humeurs : c'est, d'après ce principe que j'ai vu des personnes du sexe prendre tous les matins, en se levant, un verre d'eau froide, et attribuer à une précaution aussi simple, la souplesse de leurs órganes, leur gaité et la vigueur de leur tempérament.

La médecine appele abstême, celui qui, par principe, ou par habitude, ne boit ni vin, ni liqueur fermentée : tout ce qui existe dans le règne animal nait abstême : en effet, il est démontré, par une foule d'expériences, que toute boisson spiritueuse donnée pendant le période de la croissance, raccornit les viscères et ossifie avant le temps : abreuvés de bonneheure d'eau de vie un cheval, ou un chien, employez le même fluide spiritueux en friction, et vous êtes sur, en affaiblissant leurs principes générateurs, d'empêcher leur corps de prendre tout leur développement.

Cependant, comme tout régime exclusif est le fléau de la médecine, j'ai indiqué, par rapport au vin, quelles sont les exceptions qu'indique le climat qu'on habite, l'âge et le tempérament: ces exceptions vont encore en diminuant, quand il s'agit de fluides spiritueux; car si l'on peut, avec un vin généreux, revivifier la machine animale et ajouter aux forces de la nature, je ne vois pas pourquoi on auroit recours à ces liqueurs fatales que les distillateurs, d'ordinaire, ne rendent fortes que par des nacortiques, du poivre ou du piment et qui, par ce mélange seul, deviennent à la longue de vrais poisons.

Si cependant la contagion de l'exemple, le peu d'habitude qu'on a de se vaincre, conduisent à vivre comme Mithridate, de poisons, j'engage fortement les femmes à ne faire usage de liqueurs que dans les pays humides: là, elles sont moins malsaines, parcequ'il semble qu'on a besoin de quelque breuvage actif pour pousser les fluides du centre à la circonférence et

fermer ainsi l'entrée du corps à des exhalaisons malignes que les pores toujours ouverts ne sont que trop disposés à absorber : mais dans les contrées à-la-fois seches et chaudes, les corps qui transpirent sans cesse, se dessécheroient par les boissons spiritueuses, et l'incendie qui en résulteroit, après avoir flétri la beauté avant le temps, amèneroit la vieillesse avant d'avoir atteint l'âge de la maturité.

Qu'on ne cite point la soif ardente, pour autoriser les breuvages spiritueux : elle ne s'étanche pas plus par ce moyen dangereux, que par les fluides glacés que l'imprudente jeunesse quelquefois y substitue : ou si elle disparoit, pour le moment, c'est pour occasionner, par la répercussion subite de la sueur, des ravages terribles dans l'économie animale. Le meilleur spécifique contre l'ardeur de la soif, est un peu de vinaigre dans de l'eau tempérée : le chevalier Bruce, dans son voyage aux sources du Nil, atteste qu'une gorgée d'eau de vie tenue quelque temps dans la bouche et ensuite rejettée, l'avoit

empêché de périr de cette soif ardente au milieu des sables embrasés du grand désert.

Il est encore quelques observations à ajouter au régime diététique des femmes par rapport aux boissons. Boire trop froid, expose un estomac délicat à des secousses convulsives: boire trop chaud, attaque l'émail des dents, affoiblit la sensibilité des houppes nerveuses, qui constituent l'organe du goût et excorie à-la-fois l'estomac et l'esophage.

Si l'on boit trop, les organes digestifs perdent leur force, le chyle se délaye, les humeurs deviennent trop fluides, de là, l'amaigrissement qui conduit au marasme et à la paralysie.

Si l'on boit trop peu, les aliments n'étant pas assez divisés, la digestion devient pénible, le chyle circule difficilement; de là, la constipation, l'acrimonie des humeurs et les obstructions.

La vraie philosophie en ce genre, consiste à suivre l'instinct du besoin, à ne boire ni trop, ni trop peu et sur-tout à ne

prendre aucun breuvage dans les intervalles des repas.

Je terminerai mes recherches et mes conseils sur la nourriture des femmes par l'examen de leurs repas.

Les anciens n'en connaissoient guères que deux : les Anglois, (des premières classes dumoins de la société), semblent avoir adopté le même usage ; pour nos femmes, elles en admettent trois et quelquefois quatre, quand elles se raprochent des temps heureux de l'enfance qu'elles ont à regretter jusqu'à l'âge critique : il me semble qu'Athènes, Rome et Londres ici ont raison, car dix-sept heures ne suffisent pas à la nature, sur-tout quand l'âge de l'adolescence est passé, pour consommer quatre digestions.

Les heures des repas n'influent pas moins que leur nombre, sur la santé des femmes. Nos Françaises, dans les grandes villes, déjeûnent à onze heures, dînent à quatre et soupent à dix : ces intervalles ne sont point dans la nature : il y a une trop grande distance entre le souper de la

veille et le déjeûner du lendemain : il n'y en a pas assez entre les autres repas. La méthode Anglaise, de ne faire qu'un fort déjeûner à neuf heures du matin et un dîner à cinq heures du soir, me semble beaucoup plus dans les principes diététiques : d'ailleurs comme les Anglais ne se mettent point à table pour le déjeûner, qu'ils ne regardent que comme un simple rafraichissement, il en résulte que le partage de leur journée est distribué d'une manière admirable : ils employent douze heures à leurs travaux, et cinq à leurs plaisirs.

Le déjeûner chez les Grecs, consistait d'ordinaire dans un morçeau de pain trempé dans du vin pur : ce régime adopté par l'ancienne Gymnastique, suffisoit aux héros et aux athlètes.

Nos mœurs ont introduit, sur-tout chez les femmes, des breuvages d'infusion tirés de la Chine, et de l'Arabie : la Hollande et l'Angleterre ne déjûenent qu'avec du thé et du beurre ; la France entière, depuis la première jusqu'à la dernière classe,

admet le café au lait exclusivement pour le premier de ses repas : cette double mode est également contraire à la frêle constitution du sexe ; et, une fois dégénérée en habitude, il y a presque autant de danger à la combattre qu'à la continuer.

Le thé, pris à grande dôse, détruit la velocité de l'estomac, affaiblit le ressort du genre nerveux et produit la maigreur, ou un embonpoint factice encore plus dangereux : quand à l'exemption de la sciatique, de la goutte et de la pierre qu'il procure, au gré des médecins Chinois, si c'est un spécifique dans le climat où il est indigène, il est démontré que sa vertu se perd totalement dans le transport des Indes en Europe.

Le café a des propriétés plus avérées : telles que celles de favoriser la circulation des fluides, de diminuer les symptomes de l'yvresse, d'exciter les évacuations périodiques des femmes ; et, en général, il peut-être utile dans les circonstances indiquées par la médecine, aux tempéraments phlegmatiques et pituiteux, qui

ont besoin de la vertu tonique de cette plante, pour remonter leur ressort ; mais c'est précisement parceque le café offre des avantages comme remède, qu'il n'en faut pas faire un usage journalier : si les femmes en usent constamment, il est démontré qu'il ne les guérira jamais de rien.

Observons que les tempéraments les plus communs parmi le sexe, sont les constitutions ardentes, les bilieuses, les mélancoliques et les hypocondriaques : dans toutes ces circonstances, le café semble tenir à la nature du poison ; si les femmes n'ont pas le courage de lutter contre une habitude perverse, je les engage dumoins fortement à ne pas la laisser contracter à leurs filles, à s'en priver elles-mêmes, tout le temps que leurs fibres irritables cèdent aux impressions variées de l'atmosphère et, sur-tout, à ne jamais le prendre qu'en infusion.

Le régime du dîner résulte des principes posés dans tout le cours de cet ouvrage.

Le lait, les fruits et les végétaux semblent

la base naturelle du dîner des femmes : ces aliments sont d'autant plus essentiels pour leur constitution que, par leur usage assidu, on prévient le scorbut, les fièvres putrides et les maladies inflammatoires.

Quant à la viande, elle doit, comme je l'ai dit, ne paroître sur leur table que bouillie ou rôtie, et une fois en vingt-quatre heures : l'assaisonnement n'est bon que pour servir de stimulant, quand on a la fibre lâche et, quand il sagit de suppléer à la foiblesse de la nature.

Un reproche bien mérité que la médecine fait aux Anglais, c'est de tirer presque tous leurs aliments, des substances animales : il est bien prouvé que la viande, en général, est une nourriture trop forte pour l'estomac des femmes, que les sucs dont elle abonde, corrodent peu-à-peu le tissu de ce viscère, minent tous les réservoirs où ils séjournent par leur acrimonie, et préparent l'épaississement des fluides, l'inertie des organes et l'apoplèxie.

Le danger est bien plus grand encore ;

quand une femme s'habitue au mélange des viandes et à toutes les recherches de leur assaisonnement : l'estomac alors devint un voleau, où les aliments fermentent, et, tôt ou tard, l'explosion se fait en donnant la mort.

Ce qui confirme notre théorie, c'est la remarque faite depuis long-temps, que les Anglaises, qui ne consomment guères que de la viande à leurs repas, sont aussi les femmes de l'Europe les plus sujettes au scorbut et aux affections hypocondriaques.

Les femmes, en général, doivent consulter leur tempérament pour le choix des aliments de leur dîner; celles qui ont la fibre lâche, font très-bien de fuir les aliments visqueux ; la nourriture succulente ne convient point aux constitutions sanguines déjà, à demi incendiées : quand les mets donnent des rapports qui tendent à l'alcalescence, il est utile de se borner aux acides et aux végétaux : toute substance venteuse doit être interdite aux femmes hystériques : on ne se trompe jamais, à

cet égard, quand on fait des expériences sur soi-même : il est vrai qu'il faut un peu d'art pour faire, sans danger, de pareilles expériences.

Outre le tempérament, la saison doit être consultée. Il est évident qu'en été, la nourriture des femmes doit être plus légêre, parcequ'alors elle pèse d'avantage sur l'estomac, et que la bile, par son séjour, contracte de l'acrimonie ; il n'est pas moins évident qu'en hyver, on peut se permettre des aliments plus substantiels, parceque les organes de la digestion sont plus actifs et qu'on goûte un sommeil plus long et plus réparateur.

Le souper des femmes, si elles se le permettent, doit être léger et sain comme le sommeil qui doit le suivre : point de substance animale : une salade, des légumes et des fruits, voilà ce qui doit le constituer : » il faut, disoit Platon, il y a » plus de deux mille ans, qu'un tel repas » soit agréable pour le jour et pour le » lendemain ».

J'ai commencé cet article par l'absti-

nence et je finis par elle : quelque soit le repas des femmes, elles doivent s'abstenir, autant que jouir : l'effet physique de l'abstinence est de rendre la tête libre, de diminuer la charge de l'estomac et, par conséquent, le travail de la digestion : cependant il faut conserver en tout un juste équilibre : le corps s'affaiblit, quand il dissipe plus qu'il ne répare : on juge de ce terme moyen quand son effet est de faire naître, aux heures du repas, le sentiment du besoin, et on est toujours sûr de réussir, quand on s'habitue à quitter la table avec un reste d'appétit qui est un gage de sa future jouissance.

CHAPITRE IV.

DE LA FEMME

SOUS LE RAPPORT DES INFLUENCES MORALES.

IL est impossible, quand on a étudié le méchanisme humain, qu'on ne soit convaincu d'une vérité mère: c'est que si les organes agissent sur l'ame, l'ame réagit sur les organes.

L'influence de l'ame est telle sur la constitution animale, qu'il suffit d'une forte tension de l'entendement vers le même objet, pour altérer les organes: on a vu l'action des nerfs rester suspendue dans des hommes de lettres arrêtés trop longtemps au même genre de travail: des femmes, par l'effet d'une passion malheureuse, devenir hypocondres, l'antiquité nous

nous à transmis l'anecdote du rhèteur Vibius-Gallus, qui, à force de tendre tous les ressorts de son entendement pour comprendre les causes de la folie, devint fou lui-même.

Les causes morales influent sur-tout sur l'existence heureuse ou malheureuse de la femme; et il faut l'attribuer à plusieurs causes qui tiennent médiatement, ou immédiatement, à son organisation primordiale.

La femme est née faible, et, ce qui ajoute à sa dépendance de toute la nature, c'est le sentiment intime de sa foiblesse; elle doit donc, pour connoître le bonheur, aider cette foiblesse et suppléer, par une espèce de force morale, à ce que son sexe lui ôte de vigueur physique.

Elle acquiert cette force morale, soit par son imagination, soit par sa sensibilité. La sensibilité, ainsi que le démontre l'anatomie, est presque toute entière dans le tact: un nombre prodigieux de fibres qui se ramifient à l'infini, composent cet organe; leur siège est sur-tout dans les

trois membranes qu'on nomme l'épiderme, le réticule et la peau: et leur ébranlement transmis au sensorium, détermine l'action de ces deux grands mobiles de la vie qu'on nomme le plaisir et la douleur.

Or la nature, l'éducation, la coquetterie, tout concourt à donner, chez la femme, la plus grande finesse à l'organe du toucher: ses fibres se contractent et se dilatent aux plus légères impressions des corps: c'est le plus sensible des êtres, et, à ce titre, personne n'a une organisation plus marquée pour le bonheur ou pour l'infortune.

De cette finesse du tact, de cette sensibilité exquise résulte une imagination vive, dont s'honorent toutes les femmes qui ont du caractère: on observe que cette imagination n'est vraiment dans toute sa force que depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de quarante, c'est-à-dire depuis l'époque de la puberté, jusqu'à celle où le sexe est sur le point de se perdre; c'est alors que les fibres du cervau out acquis toute leur consistance:

c'est alors qu'une femme peut devenir maîtresse d'elle-même, où elle ne le sera jamais.

Malheureusement tout ce que la nature a accordé au sexe pour contrebalencer sa foiblesse, ne sert d'ordinaire qu'à augmenter sa dépendance des hommes et des choses, à lui rendre l'existence importune, a ajouter aux entraves physiques, des chaînes morales bien plus difficiles à briser.

Suivons la femme tour-à-tour dans les écarts de sa sensibilité et dans le désordre de son imagination; et, que la nature du mal, nous indique quelquefois celle du remède.

Celse a dit une grande vérité, quand il a écrit que les malades sont des espèces d'Empyriques qui cherchent et qui aiment à se tromper eux-mêms: voilà le vrai portrait du sexe, quand il ajoute à la foiblesse de ses organes, par les vices de son organisation et de sa sensibilité.

Tout contribue à dégrader la sensibilité d'une femme qui n'a point appris de

bonnheure à se vaincre ; le tourment de la faim et l'abus des aliments, la vie sédentaire et la vie trop dissipée, les besoins factices que donnent des mödes perverses, l'empire de l'habitude, celui du préjugé, sur-tout ces passions qui sont l'élément des êtres sensibles, sans lesquelles ils ne peuvent vivre et qui, d'ordinaire, les fait périr avant le temps.

La jalousie est une des passions qui fermente avec le plus de violence dans le cœur des femmes sensibles, sur-tout dans les contrées du midi ; cette passion a des effets terribles en Italie et en Espagne. Le médecin Tissot connoissoit une mère de famille, à Lausane, qui éprouvoit des convulsions, toutes les fois qu'on prononçait devant-elle, le nom de sa rivale ; la France cite dans ses annales, une princesse de Condé, qui mourut de jalousie, en voyant son mari s'attacher à une demoiselle de la cour de Catherine de Médicis.

Les effets physiques de la jalousie, sur-tout quand elle se trouve concentrée,

sont que le sang s'appauvrit, ou que la bile s'arrête et reflue dans les veines : delà le marasme et la jaunisse : cet état est d'autant plus dangereux, que les remèdes physiques ne sont que de vains palliatifs: c'est aux causes morales qu'une médecine éclairée doit s'attacher : elle ne sauroit trop répéter aux femmes que, si la jalousie est quelquefois une sollicitude de l'amour, elle est encore plus un signe de mésestime : que l'épouse qui s'y abandonne offense son mari, s'il est fidele, et s'il ne l'est pas, l'éloigne encore davantage ; et que si l'ingrat à qui sa destinée est liée lui est cher, elle doit redoubler d'amitié à mesure que celui-ci redouble d'indifférence.

La colère qui, dans les femmes, n'est presque jamais que le transport du moment, a quelquefois, en produisant le remords, servi de contrepoison à la jalousie : cependant, quand, parvenue à son dernier période, elle tarde à s'exhaler, elle entraîne des suites funestes, telles que le spasme, les convulsions accidentelles et l'hémorragie : Valère Maxime parle d'une

Athénienne qui, en se fachant, (sans doute contre son mari) perdit la parole: le médecin d'Edimbourg, Buchan, a vu une épouse a qui un violent accès de couroux valut une apoplèxie. Comme la colère, ainsi que je l'ai observé, ne laisse d'ordinaire dans la femme, que des traces fugitives, il est plus aisé à la médecine d'en affoiblir les accès, soit par des boissons calmantes, soit en rafraichissant par l'air extérieur, celui des poulmons, sur-tout en éloignant avec adresse l'objet dont la présence entretient la fureur.

La tristesse, dont les effets sont moins sensibles que ceux de la colère, en offre de bien plus dangereux: quand, par une série continuelle d'atteintes, elle se trouve portée à un certain dégré, les fibres se relachent, l'action du cœur se rallentit, le sein palpite, le poumon s'engorge et toutes les incommoditées habituelles d'une femme redoublent de violence.

La nature a placé le remède acôté du mal, en ne donnant que peu de consistance aux organes des femmes: de là,

cette étonnante facilité de pleurer, qui, en exhalant la tristesse, l'évapore.

L'état le plus dangereux est lorsque la douleur trop concentrée ne permet pas le passage aux larmes : c'est ainsi que Marguerite d'Écosse, une de nos anciennes Dauphines, mourut de chagrin, de ce qu'on avoit soupçonné sa vertu.

Il n'y a que des héroïnes qu'une pareille mort puisse atteindre : en général, quand on connait les femmes de la société, quand on sait que leurs affections spasmodiques ne viennent que de la mobilité de leur organisation, il n'est pas difficile de faire diversion à la tristesse qui les mineroit lentement, en arrêtant leur ame sur d'autres objets : une secousse plus forte, donnée en sens contraire, par des sensations faites pour intéresser l'être sensible qu'on veut guérir, suffit à cet égard : une femme ainsi qu'un enfant, passe, avec la rapidité de l'éclair, d'un sentiment à un sentiment, d'une image à une image: faites vibrer, sur un ton opposé, les cordes de la sensibilité, et, quand vous

le voudrez, vous rétablirez l'harmonie dans son organisation, sans recourir à la médecine.

Il n'y a qu'un pas, chez les femmes, de la tristesse profonde à la joye exagérée: tout le monde sait quels ravages peut faire, dans l'organisation animale, ce sentiment destiné à être l'expression de notre bonheur, lorsque, s'emparant trop subitement des facultés de notre ame, il fait dégénérer le sourire de la nature en convulsions.

Sagit-il de la tendresse paternelle ? on connoît l'anecdote de ce Chilon de Sparte qui, voyant son fils le plus chéri couronné aux jeux Olympiques, s'élança dans ses bras et mourut en l'embrassant (a).

Les mémoires de médecine font mention de plusieurs amantes, qui, rendues à l'objet de leur tendresse qu'elles croyoient séparé d'elles, pour jamais, sont devenues folles avant la jouissance.

Un sordide intérêt avança les jours de

(a) Pliu. histor. Natur. lib. VII. chap. 32.

la nièce de Leibnits; ce scavant célèbre étoit à peine mort, que son héritière avare se fit ouvrir ses coffres, et, à la vue des monceaux d'or qu'il lui laissoit, sa joye se porta à un tel délire, qu'elle expira avant de les compter (a).

L'expérience médicinale et la philosophie ont trouvé un moyen bien simple de prévenir les accès d'une joye immodérée qui mènent au délire, ou à la mort, c'est de ne conduire que par dégrés l'être sensible, à l'objet qui doit affecter délicieusement toutes les facultés de son ame: prévenez les secousses dans les organisations délicates, et tout est sauvé.

Il n'en seroit pas demême des tempéraments froids et purement passifs qu'il conviendroit d'ébranler tout-à-coup par de grands mouvements, pour les tirer de leur inertie : une femme sensible n'a besoin que d'être efleurée pour agir : il faut un coup de tonnère à la femme apathique pour la ramener à la nature.

(a) Fontenelle, éloge de Leibnit.

Quelquefois les secousses dans l'ordre moral sont bonnes pour rétablir l'organisation physiqne : une des femmes du fameux Calife Aaron Raschild, venoit d'être frappée d'une paralysie au bras droit : c'étoit une héroïne aussi belle qu'elle étoit vertueuse : le médecin Bachtisua est appellé, à l'instant, au serrail de son souverain : instruit des causes de l'accident, et voulant en prévenir subitement les effets, il se courbe vers l'oreille du prince et lui demande la permission d'user d'un stratagême : en méme-temps, il s'approche de la malade et, devant toute la cour, il porte une main audacieuse sur la frange de son vêtement, comme pour l'exposer nue à tous les regards ; ce geste éveille la pudeur dans l'ame de la sultane ; par un mouvement aussi machinal qu'irrésistible, elle porte sa main (a) malade au bas de sa robe, et sa paralysie disparoit.

(a) Biblioth. Orient. de d'Herbelot.

En général, c'est la crainte qui semble l'affection de l'ame la plus habituelle des femmes. Et elle dérive, comme je l'ai déjà fait entendre, soit de leur foiblesse naturelle, soit du sentiment trop prolongé de cette foiblesse.

J'en ai connu qui passoient leur vie à craindre le moindre bruit non prévu ; le danger le plus imaginaire glaçoit leurs esprits animaux et en suspendoit le cours : le docteur Sauvages parle, dans sa Nosologie, d'une de ces infortunées dont, à la moindre frayeur, le poulx s'accéléroit par minutes des vingt-cinq battements : de là, les spasmes, les frissons, les hémorragies : une femme à qui de pareils accidents arrivent à l'époque de ses évacuations menstruelles, est souvent frappée de mort : c'est sur-tout aux femmes craintives par habitude et par tempérament, qu'il faut éviter les grandes secousses : quand le danger n'existe plus, montrez-en avec calme, le néant ; quand il approche, écartez-en la femme d'une manière indirecte, mais ne raisonnés pas. Si la crainte,

parmi les foiblesses des femmes, a quelque droit à notre indulgence, c'est, lorsqu'elle est produite par des causes physiques, qu'il n'est pas en notre pouvoir de prévenir : telles que des objets monstrueux qui s'offrent inopinément aux regards, une tempête, un tremblement de terre, l'éruption d'un volcan : il ne reste à l'homme sensible qui en craint les effets pour la femme qui lui est chère, que de raisonner paisiblement avec elle sur ces phènomènes de la nature, d'en affoiblir le péril, et, sur-tout, de le partager.

La crainte d'objets imaginaires, comme le diable de la théologie, conduit quelquefois une femme tendre, mais exaltée, a une mélancolie religieuse qui lui fait trouver sa jouissance dans la privation absolue des plaisirs les plus innocents, qui l'isole au milieu de sa famille, et la conduit par le dérèglement gradué de ses fibres sensitives, a une sorte d'aliénation dans l'entendement ; cette espèce de terreur ne se guérit que par des remèdes

moraux : il faut enlever adroitement à cette infortunée, tous ses livres Ascétiques, l'entourer sans cesse de ses enfants pour l'arracher aux chimères pieuses du Quiètisme, et contrebalancer ses visions par des lectures sévères, un exercice violent et des spectacles.

Le dernier dégré de la désorganisation morale du sexe, est, lorsqu'obsédé sans cesse par l'image d'un malheur auquel il n'est plus de remède, il prend la vie en horreur. Cromwel avoit une fille qu'il combloit de ses caresses les plus tendres: après le supplice de Charles Ier cette fille indignée d'avoir pour père l'assassin de son Roi. et n'espérant pas de pouvoir jamais effacer cet opprobre, mourut de désespoir.

Il est rare de trouver dans nos capitales, des femmes à grand caractère comme la fille de Cromwel: d'ordinaire, nos femmes, quand elles ont passé leur adolescence dans un luxe qui les pervertit, et une oisiveté dont elles s'honorent, sont blasées dans l'âge mûr: cet état, qui suppose

l'extinction de la sensibilité, est le pire de tous : l'abus des plaisirs purs et simples de la nature, fait alors rechercher les jouissances dépravées des Messalines : on perd à-la-fois l'usage de ses forces physiques et morales, et, devenu inutile à la société et à soi-même, on meurt sans être regretté.

Terminons ce tableau de la femme, sous le rapport des ses influences morales, par l'analyse rapide des maux qu'elle se fait par cette imagination même qui lui avoit été donnée par la nature pour les guérir.

Nous avons vu que la femme étoit le plus sensible des êtres qui forment l'échelle de la nature ; et c'est de cette sensibilité exquise que dérive la vivacité de son imagination : lorsque son sensorium est calme, que les mouvemens qu'il reçoit du cœur et des poumons sont réglés, les images qui s'y dessinent, ne s'écartent pas de la vérité : lorsque mille agitations convulsives causées par la maladie, ou par des passions désordonnées, altèrent

les vibrations des fibres, l'imagination devient une espèce de Volcan en éruption : de là l'origine des tableaux contre nature, des antipathies, des fantômes et des visions.

Il est rare que l'imagination des femmes s'exalte tout d'un coup de manière à influer sensiblement sur l'économie animale : elle commence d'ordinaire par des illusions douces, qui, lorsque l'ame vient à être détrompée, dégénèrent en vapeurs; les antipathies viennent ensuite, suivies des spasmes, des convulsions nerveuses; le cerveau s'accoutume à lier ensemble des idées incohérentes et, si la philosophie ne vient pas avec la médecine, au secours de l'infortunée, elle tombe dans une démence qui la dégrade du rang qu'elle occupoit dans l'espèce humaine.

On ne sauroit de trop bonnheure prévenir cet état allarmant de vapeurs qui, en affectant l'imagination des femmes, les conduit à voir un jour dégrader leur intelligence ; mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette matière délicate des-

tinée à former un chapitre important de cet ouvrage.

Les antipathies viennent originairement des sens et c'est l'imagination qui les perpétue.

Je conçois, comment une femme qui a une sensibilité exquise, peut se prévenir contre des hommes mal organisés, qui n'ont aucun point de contact, ni avec son ame, ni avec ses sens : il est tout simple que cette antipathie s'accroisse, à mesure que les liens de la société deviennent plus intimes, et qu'elle s'élève jusqu'au dégré de la démence, si un objet aussi odieux, a le nom et les droits d'un époux.

Une philosophie douce, la morale de Socrate et la religion de Fénélon sont ici les seuls moyens d'empêcher l'antipathie de se porter au dernier période de la démence, et j'y renvoye, vu l'insuffisance de la médecine.

L'antipathie contre les animaux, qui ne sont pas, par leur nature, malfaisans, tels que les chats, les souris, se guérit

plus

plus facilement ; quand on ne l'irrite pas mal-à-propos, quand on choisit le calme des sens pour la combattre avec la raison, quand une personne chere a l'objet qu'on veut éclairer, joue, en sa présence avec les animaux antipathiques, pour démontrer l'erreur de l'antipathie.

On guérit plus difficilement les antipathies contre-certains aliments, sur-tout lorsque les molécules odorantes qui s'en élévent, peuvent agiter le tissu fibrillaire de la femmes qui les repousse : il est évident que forcer alors l'estomac à les recevoir, c'est l'exposer à les vomir : alors on redouble l'antipathie par les moyens mêmes imaginés par le despotisme pour la faire disparoître.

J'ai dit que l'imagination malade des femmes, à force de lier ensemble des idées incohérentes, en venoit jusqu'à tracer dans leur cerveau, des objets qui n'existoient pas : cet état très-voisin de la démence, demande des remèdes dans l'ordre moral, plutôt que dans celui de la médecine.

Le fameux évêque de Genève, François de Sales nous conte, dans un de ses ouvrages ascétiques, qu'il avoit une parente intiment persuadée de sa grossesse, quoique veuve depuis quatorze mois: sur la fin de cet intervalle, elle disoit sentir remuer sont fruit, elle se plaignit pendant quarante-huit heures de tranchées imaginaires ; ensuite elle demanda une sage-femme et, *à en croire ses serments*, dit le bon prélat, *elle seroit devenuè mère sans avoir jamais eu d'enfant.* Le médecin laissa passer la crise, il ne traita la malade qu'avec la raison et la gaïté, et il sauva ainsi la parente du saint, des petites-maisons.

Le sort d'une autre victime de son imagination, dont il est parlé dans les papiers publics de nos jours, est plus déplorable : Il s'agit d'une jeune fille familiarisée, par un père indiscret, à l'idée terrible du suicide ; elle rencontre, sous sa main, un pistolet qu'elle croit chargé, l'apuie sur son front, tire, et s'écrie, en tombant : *enfin, je ne suis plus.* En-même-temps, des convulsions affreuses

s'emparent de ses sens et elle meurt phrénétique le lendemain (a).

En général, les femmes vaporeuses n'exercent leur crédulité que sur des objets peu importans et qui ne peuvent faire craindre le suicide; leur folie ordinaire (et elles me pardonneront ce terme, qui exprime la chose) est de croire aux recettes ridicules des Empyriques et à la vertu magique des amulettes.

Cette crédulité remonte jusqu'aux temps antérieurs à l'histoire; Homère y fait allusion sans doute, quand il imagine son *Moly*, pour servir de spécifique contre les enchantements: On a vu un Serenus Ammonicus, médecin au second siècle, célèbrer les vertus du mot *Abracadabra* contre les fièvres. De nos jours, des femmes, même très-instruites, s'imaginent encore qu'il est bon de porter sur soi, du corail contre le flux de sang, une bague d'acier contre le vertige, de l'alun contre les hémorroïdes, l'ongle d'un Élan

(a) Année littéraire 1777. Tom. IV page 45.

contre le mal caduc et les sachets d'Arnoux, contre l'apoplèxie : toutes ces erreurs contractées dans l'âge tendre des préjugés, doivent céder, peu-à-peu, aux conseils de la philosophie, dans l'âge de la raison.

Je ne vois dèmême que les causes morales, qui puissent détruire, dans un sexe foible et porté, sans cesse, à abuser de sa sensibilité, les idées chimériques qu'il se fait des sorciers, des démonomanes et des phantômes : la médecine n'a point de spécifique contre cette espèce de crédulité, et, comme tout moyen qu'elle employeroit, ne feroit qu'irriter le tissu fibrillaire, le mal redoubleroit par l'usage du remède.

Il y a une grande raison qui conduit à croire qu'il y aura toujours des visionnaires chez le sexe ; c'est que nous ignorerons toujours l'état fûtur de tout ce qui nous environne : l'imagination, à cause de son activité, tentera sans cesse de percer le voile de l'avenir et la femme deviendra crédule, ne pouvant s'élever au rang des prophètes.

CHAPITRE V.

CONSIDÉRATION SUR LE SEXE, DEPUIS LA PUBERTÉ JUSQU'A L'ÉPOQUE DU MARIAGE.

LA puberté, le premier âge de la femme, (car, jusqu'à cette époque, il n'y a point de sexe) s'annonce par une espèce de besoin de multiplier, en soi, les principes de la vie : alors une fermentation générale se fait sentir dans les fluides, la nature fait effort pour établir le flux périodique, le son de la voix change, la gorge se forme et, un voile répandu sur l'organe de la pudeur, annonce qu'il se dispose aux plaisirs de l'amour.

Il y a deux pubertés : une factice et une naturelle : j'appelle puberté factice ; celle qu'on accélére chez les filles, par

les lectures obscènes, par le tableau des mœurs dépravées des mères, par les efforts du libertinage des jeunes gens des capitales, blasés sur les vrais plaisirs de la nature. Ces pubertés précoces se manifestent quelquefois à dix ans sur ces foyers de corruption publique, qu'on appelle les petits théâtres; mais je dois peu m'y arrêter, parceque ce n'est pas pour une génération de prostituées, qu'est faite la lecture de cet ouvrage.

La vraie puberté de la nature, a ses époques variées, suivant la nature des climats qu'on habite: il est telle contrée de l'Asie, échauffée, en tout temps, par les feux générateurs du Soleil, où une fille est pubère à huit ans: elle ne l'est guères avant douze dans nos pays méridionaux et les calculs de la médecine retardent cette époque jusqu'à quatorze, parmi les filles sédentaires de nos capitales: au reste une sage philosophie a observé que moins l'âge de la puberté est prématuré, plus le corps prend de belles proportions, plus la vigueur se réunit aux graces et à la santé.

Pour mettre de l'ordre dans cette espèce d'histoire médicinale de la puberté, je dois classer, autant qu'il est en moi, les phénomènes et leurs résultats, les effets et les causes : je dois sur-tout être précis, car si je m'abandonnois à toute la richesse de mon sujet, chaque article, que j'ai à discuter, formeroit un volume.

Le premier objet à envisager ici, est le flux menstruel, dont le défaut, l'irrégularité, ou la surabondance accidentelle, occasionnent presque toutes les maladies de la puberté.

De l'absence, ou du peu de régularité de ce flux menstruel, dérive souvant, dans les filles pubères, la Chlorose, connue, dans la langue philosophique, sous le nom de fièvre d'amour et, parmi le peuple, sous celui de pâles-couleurs : l'importance de cette maladie, que les causes morales aggravent, et qui influent souvent sur la vie entière d'une femme, m'obligent à consacrer un article particulier à son examen.

On ne peut parcourir l'époque intéres-

sante de la puberté, sans examiner la question du célibat, sans voir à quels dangers on s'expose, quand l'égoïsme d'une vie solitaire, ou, ce qui est infiniment plus dangereux, quand le fanatisme de la religion, met en contradiction avec la nature, qui appellé tout individu bien organisé aux plaisirs et au bonheur du mariage.

L'incontinence, dans les plaisirs goûtés hors de l'hymen, est encore un des fléaux de la puberté; car elle conduit à la fureur utérine; une des maladies les plus déshonorantes de l'espèce humaine, et une de celles que la médecine, seule, semble le plus dans l'impuissance de guérir.

L'excès de la continence, ainsi que celui de l'incontinence, mènent à discuter le problême, s'il y a des remèdes propres à dompter l'amour; quel est le danger de leur usage et leur efficacité.

On voit, par cette exposition, la chaîne d'idées qui a conduit à partager ce chapître en cinq articles, dont le premier est consacré au flux menstruel, le second à la maladie de la Chlorose, le troisième au

célibat, le suivant à l'incontinence hors du mariage et le dernier aux remèdes propres à dompter l'amour.

ARTICLE PREMIER.

DU FLUX MENSTRUEL DU SEXE.

LORSQUE l'âge de la puberté commence, et que l'organe de la conception se couvre d'un rideau, le sang qui renferme un grand nombre de principes générateurs, à force de s'accumuler dans les vaissaux où le fœtus doit se développer un jour, s'ouvre, dans sa surabondance, une sortie par une route jusqu'alors inusitée: cet écoulement se renouvelle périodiquement tous les mois; dès lors, une fille est réglée et peut espérer d'être mère.

Un instinct de pudeur, dont le sexe s'honore, sur-tout à l'âge de la puberté, intimide quelquefois une fille bien née à la première éruption de ses Regles; elle dissimule son état à tout ce qui l'en-

vironne et, si une mère sage ne vient éclairer son ignorance, elle tente quelquefois par des injections dangereuses, ou même par des breuvages, de contrarier la nature, ce qui l'expose à des maladies graves, dont elle sentira les influences jusqu'à la fin de sa carrière.

Une mère tendre ne doit point, à cet égard, employer de subterfuge: dès les premiers symptômes de la révolution, qui se fait dans une fille pubère, elle doit lui annoncer la Pléthore qui devient un des signes distinctifs de son sexe et lui en expliquer le méchanisme sans tromper sa pudeur, comme sans l'effaroucher.

Il paroît avéré que le sang surabondant du flux menstruel, vient de la matrice, et qu'il est destiné, par la nature, à nourrir le fœtus dans le temps de la grossesse : on ne peut contester non plus que ce sang, en s'échappant tous les mois, par la route qu'il s'est frayée d'abord aux approches de la puberté, ne serve de purgation aux femmes : et, d'après ces considérations, l'incommodité dont une

fille ingénue s'intimide, est un double bienfait de la nature (a).

Des hommes d'esprit, qui font cette nature dans leur cabinet, ont prétendu que le flux menstruel n'étoit qu'un besoin factice contracté dans l'ordre social, et ils l'ont fait dériver de l'habitude de se nourrir de mets succulents, habitude qui, par la voye des générations, est devenue une seconde nature; mais cette théorie, contredisant le méchanisme humain, sur toute la surface du globe, ne semble qu'un

---

(a) Il y a, outre celà, dans le phènomène des Regles, une partie systématique, qui n'a guères d'autres autorité que celle du nom des hommes célèbres qui l'ont imaginée : telle est l'idée d'Astruc, que le sang du flux menstruel est versé, par ce qu'il appelle les appendices cœcales, tandis que Vanswieten a prouvé la non existence de ces appendices : aureste, Astruc n'en est pas moins l'Hyppocrate de la médecine moderne, par rapport aux maladies des femmes : il a consacré deux volumes de son ouvrage immortel à la question à laquelle je consacre un simple article, et il est difficile de rencontrer une source plus pure pour mes analyses.

jeu de l'imagination, ce qui dispense l'homme de l'art de la discuter.

On à cité à l'appui de cette rêverie, les Groënlandaises et les Brasiliennes qu'on prétend exemptes de l'évacuation périodique des Regles, mais ce fait, avancé par des voyageurs qui ont payé d'autres tributs à la crédulité, a été contredit par les philosophes.

Partout où la raison a pénétré, soit dans les deux mondes, soit aux terres australes, il a été reconnu qu'une femme non Réglée est stérile : c'est même l'origine du nom de fleurs donné quelquefois au flux menstruel : on a prétendu que le sexe ressembloit, à cet égard, aux arbres, qui ne portent des fruits, que quand ceux-ci ont été précédés par des fleurs : je scais que l'histoire des monstres atteste quelques exceptions à ce principe primordial ; mais la théorie des monstres ne doit entrer presque pour rien dans la médecine de la nature.

Un préjugé sur les Régles qu'il est bien plus important encore de détruire, c'est

celui qui regarde le sang de cette évacuation comme un sang vicié et plein d'acrimonie: de là, l'opinion, de quelques esprits faux de l'antiquité, qu'une femme, à cette époque, rendoit un arbre stérile, faisoit mourir la vigne, aigrir le vin, rouiller le fer et l'acier; Hyppocrate, qui mettoit tout son génie dans son expérience, a démontré que ce sang étoit aussi pur dans les femmes saines, que celui qui circule dans leurs veines: il le compare, en propres termes, au sang vermeil d'une victime qu'on égorge sur les autels (a).

Il faut donc mettre tous les contes de l'antiquité, au sujet des Regles malfaisantes du sexe, avec la fable de Pline l'ancien, qui place, en Scythie, des femmes si dangereuses dans leurs colères, qu'elles tuent les hommes d'un simple regard (b).

C'est encore une erreur des siécles

(a) De morbis mulierum. Lib. pri. cap. decimo quinto.

(b) Histor. Natural. lib. VII. cap. II.

d'ignorance, de supposer qu'acause du retour périodique, du flux menstruel chaque mois, il dépend des phases de la lune, ou de ses influences.

Il est assez difficile d'évaluer la quantité de sang qui doit s'écouler à chaque retour périodique, pour constater la santé d'une femme: on sent qu'il y a d'autant plus d'incertitude dans un calcul de ce genre, qu'il faut faire entrer dans les conditions du problême, l'âge de la personne, la nature de son tempérament, celle du climat qu'elle habite: on voit par un texte d'Hyppocrate (a), que, de son temps, cette quantité s'évaluoit par approximation, à deux Cotyles Attiques, qui répondent à seize onces et demie (b). Des médecins des temps modernes, ne la

(a) De morbis mulierum, lib. I. cap. V.

(b) La continence du Cotyle d'Athènes étoit, en eau pure, du poids de huit onces et un quart; et, en huile, de sept onces et demie, d'après le sistême Romain des mesures. Voyez la Métrologie de Paucton. Chap. IV. pag. 261.

portent qu'à six onces pour les femmes de Hollande, et même à trois pour celles d'Angleterre : la solution du problême ne serviroit d'aliment qu'à la curiosité; mais ce qui importe infiniment à la santé du sexe, c'est de l'instruire du danger d'augmenter cette Pléthore naturelle par l'oisiveté, par la vie sédentaire et par l'habitude des mets succulents dont on couvre sa table : c'est à cette mollesse Sybarite des Capitales, qu'on peut attribuer les coliques convulsives qui précèdent l'éruption des Regles et la destruction d'une grande quantité de germes déjà développés, qui auroient conduit une mère à l'enfantement.

Lorsque la nature est trop lente pour la première éruption du flux menstruel, il est des moyens, dans la médecine et dans la morale, de l'accélerer ; mais je réserve cette théorie à l'article suivant, où il sera traité de la Chlorose.

La plus terrible peut-être des maladies qui émanent de l'évacuation périodique du sexe, vient de sa suppression subite

au moment de son cours : ces accidents arrivent assez rarement à la campagne où l'air est plus pur, l'exercice plus favorable à la circulation des fluides, et les aliments d'une digestion moins difficile, sont élaborés par des organes plus vigoureux ; mais, dans les villes, où, à la contagion de l'air, se joint celle des vices, où le sang se décompose sans cesse par la nature des aliments putrides dont on surcharge son estomac, il n'est pas étonnant que les suppressions subites de la Pléthore dérangent, en peu de temps, toute l'économie animale.

Mille causes suppriment le flux menstruel au milieu de son cours ; un bain indiscret dans l'eau froide, l'usage de l'eau à la glace pour sa boisson, des acides en trop grande quantité dans ses repas, quelquefois une simple promenade pendant la pluie, ou quelques instans de repos sur une pelouse humide, produisent ces effets, sur-tout quand une femme a les fibres sensibles et le tempérament valétudinaire.

A ces causes physiques, se joignent des causes morales, telles qu'une terreur panique, la crise d'un emportement désordonné, une passion violente non satisfaite, un spectacle déchirant; si l'art de la médecine ne vient pas, promptement, rétablir l'équilibre dans l'organisation animale, on marche rapidement vers la folie ou vers la mort.

Après les remèdes moraux que l'état de l'infortunée exige impérieusement, comme de raisonner avec calme sur l'objet d'une fausse terreur, ou d'un emportement sans motif, d'éloigner le souvenir d'une passion malheureuse, ou un tableau trop affligeant, il est important de recourir aux spécifiques de la médecine, dont une expérience de plusieurs siècles indique l'usage dans les Pharmacopées.

On rappelle souvent des Regles supprimées, par des frictions avec de la flanelle, ou du linge chaud, le long des cuisses, ou en faisant respirer des essences, comme l'eau de Mélisse, les sels d'Angleterre et l'esprit volatil de sel Ammoniac.

Si les accidents redoublent de violence et que la malade éprouve des palpitations de cœur, des mouvements convulsifs, de l'hystérisme et des étouffements, on joindra, à ce traitement, quelques cuillerées, par intervalles, d'une potion antihystérique, et une légère infusion, d'heure en heure, soit de Vulnéraire de Suisse, soit de feuilles d'Armoise, ou même de simple Thé.

Astruc, dans le dernier dégré de la maladie, lorsqu'il y a convulsions violentes, où léthargie, conseille d'abord la saignée du pied, ensuite quatre ou cinq grains de tartre émétique soluble, dans une prise d'infusion antihystérique : c'est là, dit-il, l'unique moyen de dégager le cerveau, et, en rouvrant les veines de la matrice, de détruire le principe de la suppression.

En général, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'un médecin sage doit conseiller, dans la suppression des Regles, des remèdes violents : l'expérience journalière apprend que, dans les corps bien

constitués, les accidents cèdent avec des pillules de Mercuriale, des bols de Myrhe et cette poudre de Safran Oriental qui fait la base des pillules pestilentielles de Rufus et de l'élixir de Garus.

Le traitement des Regles laborieuses, diffère peu de celui des Règles supprimées : seulement on observe, que le danger étant moins éminent, l'homme de l'art a plus de temps pour préparer la malade, pour essayer les remèdes qui conviennent à son tempérament, et pour en proportionner l'activité au dégré de résistance que le mal, ou la tension des organes lui opposent.

Dans tous les cas, il faut une diète sévère pour diminuer la Pléthore des vaisseaux de la matrice, des bouillons, ou des apozèmes diurètiques, pour évacuer une partie de la lymphe qui les obstrue et, quelquefois, des Narcotiques, dans l'accès de la colique, pour en calmer les douleurs : l'exercice, même violent, quand la malade peut le supporter, est un des meilleurs spécifiques pour rap-

peller le flux menstruel et rétablir l'équilibre que sa suppression a interverti dans l'économie animale (a).

L'évacuation périodique cède d'ordinaire à l'âge de la stérilité ; c'est-à-dire, entre quarante et cinquante ans dans la Zône tempérée de notre Europe : on cite des exemples d'une prolongation bien plus reculée : par exemple, cette femme de qualité du Velay, qui retrouva ses Regles à cent ans, après une suppression d'un demi siècle (b) ; mais encore une fois, la médecine usuelle ne se regle pas par les prodiges ; et des livres, faits pour quelques individus, ne seroient d'aucune utilité pour le genre humain.

(a) Le célèbre Pomme conseille, en ce cas, les lavements d'eau froide et les compresses du même fluide mélangé avec un peu de vinaigre, qu'on place sur l'abdomen : les expériences qu'il a faites, en ce genre, ont toujours surpassé son attente.

(b) Mémoires de Trévoux, Novembre 1708.

ARTICLE II.

DE LA CHLOROSE.

La chlorose ne mérite véritablement le nom philosophique de fièvre d'amour, que dans les filles pubères, chez qui le flux menstruel à peine à se déterminer : des Regles laborieuses, retardées dans les femmes, ou supprimées accidentellement dans les quatre premiers mois d'une grossesse, produisent une partie des mêmes effets; mais, comme le moral influe moins, soit sur la maladie, soit sur le traitement, il eut été à souhaiter qu'on eut établi une espèce de ligne de démarcation entre les deux Chloroses.

La Chlorose amoureuse des filles, s'annonce, aux approches de la puberté, par une sorte d'inquiétude vague qui, dans les villes, où tout parle aux sens, est vraiment le pressentiment du plaisir : en-même-temps, la nature fait effort pour se débarasser du sang surabondant qui

obstrue les vaisseaux ou doit s'accomplir la génération ; mais si le corps est foiblement organisé, si la réaction est plus forte que l'action, le flux est arrêté dans sa source et la chlorose prend les caractères les plus allarmants.

Le principe physique immédiat de cette Chlorose de la puberté, est presque toujours l'état d'inertie de la matrice.

Pour la couleur pâle qui accompagne la Chlorose, on ne peut l'attribuer qu'à la surabondance d'une lymphe grossière et visqueuse qui, ne pouvant être atténuée par les forces de la vie, engorge le tissu cellulaire et le décolore.

Quelquefois, sur-tout quand on a le malheur de naître de parents valétudinaire, la Chlorose se complique avec d'autres maladies telles que la détérioration du sang par les schropules, les dartres et les érésipelles: alors cet état dangereux demande un traitement combiné où échouent quelquefois toutes les lumières de la médecine : Si la nature ne détermine pas le flux menstruel par une crise extraor-

dinaire, la pthysie pulmonaire, ou l'hydropisie de poitrine se déclare et la mort vient avant la fin de l'adolescence.

Quand la chlorose est parvenue à un certain période, par suite de l'inexpérience de la fille, ou de l'insouciance de la mère, la digestion se fait mal, est accompagnée de pésanteur d'estomac et de cardialgie, le goût des aliments les plus sains se perd et fait place à un appétit dépravé pour les mets les plus absurdes, tels que le charbon, le sel, le plâtre ou la cendre; la respiration devient courte, laborieuse, le mouvement du cœur s'accélére jusqu'à la palpitation, au moindre exercice que se permet la malade; la couleur du teint se flétrit, devient livide et plombé, quelquefois verd, ou d'un jaune feuille-morte et une mélancolie profonde annonce qu'on est à charge à la société et à soi-même.

Tous ces dangers cessent bien-tôt d'être allarmants, quand le mal est récent, parcequ'alors le sang n'a pas eu le temps de se détériorer, que les obstructions ne

sont pas multipliées dans les viscères et qu'il y a encore de l'énergie dans la nature.

Il existe deux méthodes de traiter la Chlorose des filles pubères : l'une destinée à empêcher les accidents de s'aggraver, c'est la méthode palliative : l'autre faite pour guérir radicalement, c'est la méthode curative. Cette seconde est quelquefois indiquée par l'expérience, quand la malade est trop foible, ou qu'on ne peut attendre pour l'établissement du flux menstruel qu'une crise extraordinaire de la nature.

Astruc, un de nos oracles pour les maladies des femmes, a tracé le plan de la méthode palliative ; il exige, en général, un régime d'alimens faciles à digérer, l'interdiction de tous les mets absurdes qu'appelle un appétit dépravée et l'éloignement de la vie molle et sédentaire.

Il faut ajouter à ce traitement un exercice dabord très-modéré et ensuite augmenté graduellement, pour rétablir l'équilibre du systême général des fluides:

les Toniques extérieurs, tels que les bains froids et les frictions seches, ne sont point à négliger, encore moins les Toniques intérieurs, comme les amers et les aromatiques, les eaux Thermales, la limaille de fer et l'usage du Safran (a).

La méthode curative est la seule qui anéantisse jusqu'au germe de la Chlorose: celle-là n'a ordinairement de l'efficacité, que quand on y procède au printemps, ou au commencement de l'été, époques où un tempérament, neuf encore, déploye, sans danger, toute son énergie.

Quand les médecins vulgaires apperçoivent, dans une malade, les premiers symptômes de la Chlorose, ils la saignent et à plusieurs reprises, sous prétexte qu'il y a Pléthore; cette méthode est meurtrière, puisqu'on ôte, par là, les forces à une fille pubère qui ne peut se guérir,

(a) Je me sers aussi, avec succès, d'une eau martiale avec la limaille de fer, la fleur de soufre et la crême de Tartre en poudre: les dôses de cette composition se trouvent dans les pharmacopées.

si elle n'en acquiert de nouvelles : l'homme de l'art éclairé, ne traite, dans cette circonstance, que par des Toniques qui tirent la matrice de son état d'inertie et par des spécifiques contre la dégénération des fluides.

L'action de la matrice se détermine dans des sujets dailleurs bien constitués, par des frictions locales, par ces remèdes puissants qui agissent principalement sur les solides et que la pharmacie appelle Emménagogues, et dans l'hypothèse où ces moyens seroient encore trop peu actifs, par les commotions tirées de l'électricité.

Des médecins sages, ont éprouvé quelquefois que des bains de fauteuil, qui n'auroient d'action que sur les organes, qui environnent l'uterus, pourroient, s'ils étoient souvent répétés, disposer les vaisseaux de ce viscère à s'ouvrir avec assez d'efficacité pour hâter l'apparition des menstrues et détruire, par là, le principe des Chloroses.

Il ne faut point terminer cet article sans

parler de la fameuse expérience d'Hamilton, si connue en Angleterre : ce médecin avoit à traiter une fille dans l'état le plus déplorable, et sur laquelle les remèdes les plus actifs n'auroient fait que glisser; il eut recours à la méchanique; il appliqua un tourniquet, comme on le fait dans l'amputation de la cuisse, et comprima, par là, modérément l'artère crurale; l'opération finie, il exposa la malade à l'action de l'eau réduite en vapeurs et dirigée vers les organes de la génération: au bout d'une demie heur e, elle sentit un poids et une gène dans la région de l'utérus, le poulx s'accéléra; mais l'état de langeur restoit toujours le même; Hamilton lui fit boire une cuillerée de potion cordiale et, à l'instant, les Regles se montrèrent, le tourniquet fut desserré, le flux continua trois jours et la Chlorose disparut.

Le traitement de la Chlorose se prolonge encore après l'apparition des Regles; mais en l'affoiblissant graduellement, jusqu'à ce que tous les accidents disparoissent: celui de ces traitemens, le plus efficace,

sur-tout quand l'inclination y porte, est assurément le mariage, quand les convenances sociales le permettent. Malheureusement les besoins factices de l'homme en société, les mauvaises institutions politiques, le fanatisme de la religion sont trop souvent, à cet égard, en opposition avec la nature.

J'ai fait entendre, en parlant de la Chlorose, que cette maladie, par suite de l'intempérance des pères, se compliquoit quelquefois avec les affections scrophuleuses, avec les dartres et tous les vices d'un sang dégénéré, dont la première cause est la contagion vénérienne : à cet égard, il ne faut recourir à aucune méthode palliative : la guérision radicale du mal, exige qu'on remonte à sa source, et qu'on employe le seul traitement efficace qui existe ajourd'hui dans les deux mondes : nous en parlerons plus au long à la fin de ce livre et, en attendant, nous renvoyons au volume *d'observations* auquel cet ouvrage est destiné à servir de supplément.

ARTICLE III.

DU CÉLIBAT,

OU

DES ABUS DE LA CONTINENCE.

Une mère tendre a beau surveiller sa fille à l'approche de la puberté, la distraire d'une sourde mélancolie qui accompagne l'éruption des Regles, donner à ses principes vivifians une autre diréction que celle des organes générateurs, prévenir la Chlorose, ou la guérir, elle ne remplit encore, qu'a demi, les devoirs sacrés que son cœur lui impose: il faut, si les sens d'une fille pubère éveillent les désirs, la mettre à portée de les légitimer par les nœuds du mariage.

Il est bien étrange qu'on ait imaginé que des institutions sociales, des formules religieuses pouvoient comprimer les sens et faire faire divorse avec son cœur: qu'on concilierait la nature qui commande

avec la politique qui défend : au reste, il n'est pas question ici d'examiner ce sujet du côté de la morale, mais seulement du côté de la médecine, et, à cet égard, l'histoire du célibat, par les maux affreux qu'il entraîne, n'est que celle des inconséquences de l'esprit humain.

Une fille, à l'époque primordiale de sa puberté, peut bien promettre de réprimer des sens dont elle ne connoît pas l'effervescense, de maîtriser un cœur qui n'a pas encore parlé; mais, à mesure que le corps se développe, que le sein s'élève, que les regards se prononcent, elle sent l'impossibilité morale de tenir ses engagemens: alors si une philosophie sage ne vient point à son aide, si elle ne contracte point, à l'autel, des nœuds légitimes, sa virginité lui pese, et elle est tentée de maudire ses parens, le ciel et la nature.

Il est un âge, sur-tout celui de vingt à vingt-cinq ans, dans nos climats, où le célibat est, souvent, pour une fille bien organisée, un poids au-dessus de ses forces physiques: si ses facultés intellectuelles

se portent sans cesse sur un objet que son cœur appelle, et qu'un devoir prétendu lui de repousser, l'action de ses viscères languit, les vaisseaux qui donnoient au sang un passage facile, éprouvent, par l'effet du spasme, une contraction continue dans les extrémités et l'inaction du viscère du l'utérus se communique à tous ceux qui l'environnent : de là, les palpitations, la mobilité excessive des nerfs, l'acrimonie dės esprits animaux, les mouvements violents des intestins, de l'estomac et de l'Ésophage.

Les effets de cette maladie de la continence, (si j'ose m'exprimer ainsi) sont bien plus terribles, quand la malade est contrariée dans ses irrésistibles désirs, par des causes morales, telles que le défaut de fortune, le despotisme d'un père ou des vœux indiscrets; peu-à-peu, toute l'économie animale se désorganise, le sang se dissout, le marasme s'établit et les accès de l'état convulsif conduisent à la démence, ou à l'épilepsie.

Tous les secours de la médecine n'offrent

que de vains palliatifs, quand le poison ne se guérit pas par son antidote, quand on ne va pas au devant des désastres du célibat, par le spécifique du mariage.

On ne se persuade pas assez combien il est dangereux de tromper les vues de la nature : s'il n'y a que de facheux effets à attendre d'un lait qui séjourne, d'une mucosité qui s'amasse, d'une bile qui cesse de couler, combien doit-on craindre les suites de la stagnation des principes de la vie dans les vaisseaux spermatiques ! mille expériences ont prouvé qu'ils y acquéroient de l'acrimonie et même un caractère vénéneux, lorsque, par une résorption souvent répétée, ils étoient contraints de circuler dans la masse des humeurs : quelquefois la nature se dédommage de la tyrannie des loix par des songes voluptueux ; mais c'est encore un inconvénient d'un ordre majeur, soit parceque le but primitif de notre organisation n'est pas rempli, soit parceque de pareils songes, où l'imagination se complait, dégénérant en habitude, il en résulte

résulte les mêmes maladies qui sont le triste produit de l'incontinence.

Le célibat volontaire est l'effet d'un libertinage que l'ordre social doit proscrire; le célibat d'indigence est un des vices de nos institutions contre lequel la philosophie réclame: le célibat religieux est un attentat contre la religion même dont il semble émaner.

Il n'y a de célibat légitime, que celui qui vient d'un défaut d'organisation, qui empêcheroit de remplir les vues de la nature: tels seroient, pour une femme, un cancer visible, ou caché, une conformation d'hermaphrodite, sur-tout la petitesse du bassin, qui, ne pouvant permettre la sortie de l'enfant, forceroit la mère à subir l'opération césarienne.

Cependant, puisque, d'après notre culte et nos mœurs, il existe chez le sexe, des victimes respectables de la continence, il ne faut pas les abandonner à leur cruelle destinée: si on ne peut parvenir à une cure radicale, on peut, dumoins, arrêter les promts effets de la désorganisation,

par le régime salutaire qu'on s'impose : telle est une application soutenue de l'esprit sur des objets qui n'ont point de contact avec des sens en effervescence, un exercice de corps poussé jusqu'à la fatigue, l'éloignement pour un sommeil prolongé et pour des aliments trop substantiels : il faut y joindre, comme on s'en doute bien, la privation absolue des lectures romanesques, des tableaux lascifs et des spectacles.

Quant au traitement par les Narcotiques et les réfrigérants, qu'employe quelquefois une médecine indiscrete, nous examinerons bientôt son efficacité, quand nous parviendrons à l'article des remèdes destinés à dompter l'amour.

ARTICLE IV.

DES ABUS ET DES MALHEURS DE L'INCONTINENCE HORS DU MARIAGE.

DANS les grandes villes, où il y a une population immense, et, par conséquent,

une contagion d'exemple amenée par l'absence de la morale et par un luxe corrupteur, les maladies de l'amour physique naissent bien moins fréquemment du célibat, que de l'incontinence : de plus ces dernières sont infiniment plus dangereuses, comme si la nature avoit droit de nous punir davantage pour avoir abusé de ses dons, que pour en avoir refusé l'usage.

En général, les maîtres de l'art ont observé que l'abus des plaisirs pris hors du mariage, desséchoit les membranes du cerveau et, en corrompant le genre nerveux, détruisoit en nous l'organe du sentiment : de là, l'affoiblissement gradué de la vue, la consomption dorsale et les paroxismes si effrayans de l'épilepsie (a).

L'incontinence, sur-tout dans les filles pubères, dont l'éducation est abandonnée par l'insouciance maternelle, commence

(a) Voyez sur-tout Hoffman, CONSULT. CENTUR. II et III, Boërhaave, Instit. paragr. 776 de la traduct. de la Mettrie et Klockpf, de morb. anim. pag. 37.

d'ordinaire par ces plaisirs solitaires dont le nom seul fait rougir, mais que la médecine est obligée d'indiquer.

Il est impossible, quand on a un peu d'expérience, de ne pas s'appercevoir du ravage successif que cette incontinence solitaire fait dans l'organisation d'une fille qui a le malheur de s'y abandonner; d'abord le coloris du visage se flétrit, l'embonpoint, presage de la santé, se perd, l'épine, en se courbant, détruit les graces de la taille : ensuite les symptomes du mal augmentent, le sang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcère et la fureur utérine se déclare : à cette époque dit l'auteur de la philosophie de la nature, Messaline tourmentée par ses désirs et par ses remords cherche, en s'affoiblissant, le plaisir qui la fuit, jusqu'à ce qu'elle achève de mourir.

Il est essentiel de ne pas attendre la fureur utérine, ni même l'Andromanie qui la précède, pour prévenir les dérangements que les jouissances solitaires produisent dans l'économie animale : dès les premiers symptomes de la dégradation,

une mère doit ne jamais perdre de vue sa fille un seul instant, l'assujettir à un travail qui occupe toute l'activité de son entendement, la priver de toute lecture qui n'auroit rien de sévère et, autant qu'il est possible, la dérober à la vue des hommes.

C'est sur-tout la nuit, que le danger qu'on veut fuir se manifeste davantage : il seroit peut-être à propos qu'une mère tendre, jusqu'à ce qu'une habitude perverse fut rompue, admit sa fille dans son propre lit et surveillât ses mouvements, jusques dans le sein du sommeil.

Il est de ces mères respectables qui ont poussé cette austère surveillance jusqu'à lier les mains d'un enfant qui leur étoit cher, pendant leur repos, et qui l'ont sauvé ainsi, malgré lui, de la douleur, de l'opprobre et de la mort.

L'incontinence, quand elle n'est pas arrêtée dans son principe, conduit les filles à tempérament à cet amour insensé des hommes, que la médecine caractérise sous le nom d'Andromanie : les symptomes de cette maladie, vraiment physique, se

manifestent à tous les regards ; un œil fixe et hagard, une peau seche et livide, beaucoup de mobilité dans le systême nerveux, sur-tout une pente invincible à des mouvements qui annoncent l'oubli de la pudeur, caractérisent l'incendie des sens dans la fille malade : ce n'est point quand le mal est parvenu à ce période, qu'il faut se flatter de le guérir par des châtiments : la seule méthode, dumoins pour le pallier, est d'éloigner des regards de l'infortunée, tout ce qui peut augmenter l'embrâsement de ses organes, de lui faire observer le régime le plus doux et le plus rafraichissant, et d'attendre la fin des crises, pour lui donner avec calme les conseils de la tendresse et de la raison.

Le dernier dégré de l'incontinence dans le sexe, est ce qu'on appelle la fureur utérine, maladie assez peu connue de l'antiquité, puisqu'on n'en voit pas même le nom, avant le médecin Soranus qui vivoit sous l'empire de Trajan (a).

(a) Voyez Aëtius DE CONTRACTA EX VETERIBUS MEDICINA lib. XVI. Cap. 74.

Nous avons, à cet égard, deux morceaux curieux qui, embrassant, à-la-fois, les faits sur le mal, et les leçons d'une longue expérience sur le remède, nous dispensent de pénibles recherches : c'est un opuscule latin du célèbre Astruc, et un article, très-bien fait, du docteur Chambon, inséré dans l'encyclopédie (a).

On s'apperçoit de la fureur utérine, quand, à la vue d'un homme quelconque, la respiration de l'infortunée devient plus fréquente, que son regard défie ceux d'un autre sexe en audace, que sa raison se trouble au point de provoquer, même en présence de ses parents, l'être qui peut satisfaire son délire. Envain tente-t-on de la contenir par la force, si l'homme dont la vue irrite ses désirs ne se retire, elle porte ses mains sur elle-même et se déchire sans paroître ressentir de douleur : cette crise

(b) Voyez DE FURORE UTERINO traité des maladies des femmes d'Astruc, tome II. page 337 et l'encyclopédie méthod. Médecine, tome VI. pag. 536 : c'est le dernier morceau qui est le plus susceptible d'analyse.

terrible se termine d'ordinaire, par une espèce d'anéantissement de la machine, qui tient à la léthargie.

La fureur utérine a divers périodes: quand une fille, qui d'ailleurs n'a pas fait divorce avec la pudeur, conserve quelqu'espoir de se guérir par les remèdes qu'indique la nature, elle dérobe, avec soins, ses accès à tous les regards, elle se mine lentement; mais ne se donne point en spectacle: dans la suite, le mal augmente de violence et, lorsque l'infortunée s'apperçoit qu'elle ne peut plus résister au double incendie de son imagination et de ses sens, tantôt elle se jette dans un puits, tantôt elle se précipite dans un fleuve; quelquefois elle a recours au poison: c'est par le suicide qu'elle tente de se dérober à l'ignominie.

Il faut attribuer à l'état de phlogose où se trouve la matrice, état qui, se communiquant aux viscères qui l'avoisinent, établit un foyer de chaleur dans toute la capacité de l'abdomen, le délire des filles, attaquées de la fureur utérine qui

les entraîne dans des puits ou dans des fleuves : un instinct irrésistible leur fait désirer une onde qui rafraichisse leurs sens, et elles y trouvent la mort.

Il est d'autant plus vraisemblable d'attribuer à l'état d'inflammation de la matrice, les progrès de la fureur utérine, qu'on a remarqué bien plus souvent cette maladie dans les tempérament bilieux-sanguins, dont le sang étant naturellement plus chaud et plus acre, a une action plus vive sur le systême nerveux.

Les premiers remèdes de ce mal terrible sont donc indiqués par sa nature échauffante : de là, comme nous l'avons déjà dit, dans l'andromanie, la privation absolue de toute liqueur spiritueuse, (Astruc y ajoute en particulier le café et le chocolat) la proscription de la vie molle et sédentaire et, sur-tout, l'éloignement de la société des hommes, de la lecture des romans et des spectacles.

Les bains chauds qui, en raréfiant le sang, portent, dans l'habitude du corps, une sensation de volupté, sont un des

véhicules de la fureur utérine. On peut y joindre l'habitude dangereuse de dormir sur le dos: le docteur Chambon a prouvé que, dans cette position, la compression des viscères de l'abdomen sur les grands vaisseaux, s'oppose au retour du sang par la veine cave et son trajet par l'aorte, dont il résulte un engorgement plus considérable dans la matrice et par conséquent une pléthore qui en augmente l'embrâsement.

Lorsque l'accès du mal est modéré, il faut tenter les remèdes qui facilitent la résorption du liquide seminal, tels que les bains à une température qui fasse éprouver du frisson, la saignée réunie à un régime de boissons gaseuses et acidules.

Quand l'accès est violent, la physique de la médecine offre des secours bien peu actifs, amoins qu'on n'évacue promptement la semence qui engorge les réservoirs: les anciens conseilloient, dans les grandes inflammations de ce genre, de tirer du sang jusqu'à perte de connoissance; des bains froids et réfroidis encore

après l'immersion, par l'addition de la glace, les cataplasmes composés de substances narcotiques sur la région hypogastrique, l'opium donné à forte dôse, servent encore, en diminuant le paroxisme, a empêcher que la désorganisation ne se porte jusques dans l'entendement.

Quelque soit l'accès, violent ou modéré, il est bon de faire un grand usage pour boisson d'eau de laitue, de recourir aux injections froides où on fera entrer de l'Agnus Castus, de la Lentille d'eau et même de la Jusquiame, de la Cigüe et de la Mandragore.

On a long-temps traité la fureur utérine avec le Saffran; comme cette substance rend la circulation des fluides plus active et accélére le cours des esprits animaux, c'étoit tenter de guérir le mal avec ce qui doit augmenter sa violence: le Camphre qui a une vertu calmante, vaudroit mieux, sur-tout mélangé avec des substances qui rafraichissent.

Quoique la fureur utérine commençante, se guérisse d'ordinaire par les

plaisirs du mariage, on observe, de temps-en-temps, que ces plaisirs mêmes peuvent en aggraver les paroxismes : l'expérience le prouve, par rapport aux femmes dont la fibre est seche et le sang privé de sérosité : le mariage, alors, les rend plus malades que le célibat : l'homme de l'art, en ce cas, n'a recours qu'à un régime anti-phlogistique, tel que la saignée, les bains de siège, les cataplasmes rafraichissants et les injections du même genre. Il y a des circonstances terribles où, lorsque le mal se porte à l'entendement et peut faire craindre la démence, on est obligé de raser la tête de la malade et de la couvrir de linges imbibés d'eaux acidules, à la température la plus voisine de la glace.

Heureusement pour la nature humaine, la fureur utérine est une maladie très-rare, et presqu'inconnue à la campagne, à cause de l'exercice violent qui amène l'équilibre des fluides animaux : sa cure, dans les grandes villes, n'est point au-dessus des efforts de l'art, quand on prend cette maladie à sa naissance ; sur-tout, il ne faut

jamais oublier que les plaisirs solitaires, conseillés par le libertinage, sont un remède plus dangereux que le mal même et qu'on l'attaque toujours avec succès par l'union adroite du régime et de la raison, de la médecine et de la morale.

ARTICLE V.

DES REMÈDES QU'ON CROIT PROPRES A DOMPTER L'AMOUR.

Nous n'avons plus de cloîtres et, c'est un des grands bienfaits de la révolution, dont la raison s'honorera à jamais; mais il s'en faut bien que l'Europe ait suivi ce grand exemple; il s'écoulera peut-être encore cent ans, avant qu'on fasse disparoître de dessus la surface du globe, ces espèces de tombeaux animés où, sous prétexte de soutenir un culte, on ensevelit les graces timides, l'espérance de la population, le bonheur et la nature.

Cet ouvrage n'étant pas borné exclusivement à la France, je dois donc l'adresser

encore à ces tendres victimes de la religion qui, renfermées avant l'âge des désirs, dans les couvents innombrables du Portugal, de l'Épagne, de l'Italie, ou de l'Allemagne, gémissent, à trente ans, d'avoir fait, à vingt, des vœux que la nature devoit repousser, passent leur vie infortunée à se combattre, et n'anéantissent un tempérament de feu, que par des breuvages empoisonnés qui rendent douloureuse toute leur existence.

Il existe encore dans le sein des familles les plus vertueuses de notre pays régénéré, des filles ingénues qui, privées d'une mère; ou, rougissant de recourir à sa tendre sollicitude, s'indignent des désirs qu'elles ne sauroient satisfaire sans crime avant les nœuds de l'himen, et qui, pour tromper la nature, éteignent leurs sens par un régime qui les désorganisa; c'est pour éclairer la crédulité de ces victimes de la pudeur, que je les invite, ainsi que les martyrs des cloîtres, à lire ce chapitre.

Quand la nature a créé la femme pour

donner et sentir des desirs, et l'homme pour les satisfaire, il est difficile de trouver, dans la médecine, des moyens d'intervertir cet ordre primordial, sans blesser l'économie du corps humain : la liqueur séminale qui annonce la vigueur et la santé, se filtre dans les canaux qui doivent la recevoir, malgré les fluides hétérogènes qui tendent à l'anéantir, et si on parvient, à force de boissons, à la dénaturer, c'est aux dépens de cette vigueur même et de cette santé qui donnent du prix à toutes les jouissances.

Si, dumoins, on n'employoit, à cet effet, que les hochets ridicules de la crédulité, tels que les plantes sacrées d'Hermès dont on faisoit usage dans l'ancienne Egypte, les amulettes et les anneaux enchantés des siècles d'ignorance, ou les froides reliques de nos monastères; il n'y auroit qu'a sourire sur ces insultes involontaires faites à la raison; mais, on se permet des breuvages composés qui tuent, avant l'âge, et voilà le délit contre lequel la médecine des philosophes doit réclamer.

Pline, et ensuite Bâcon avoient vanté le nitre comme propre à augmenter la fécondité : les Anglois du siècle dernier, qui n'avoient pas encore tout à fait secoué, dans les sciences, le joug de l'autorité, s'empressèrent, d'après le suffrage de ces grands hommes ; à faire entrer ce sel dans leur régime diététique: peu-à-peu, dit l'histoire de la médecine, les Anglaises s'apperçurent que, depuis l'introduction de cette mode, leurs époux perdoient une partie de leur tempérament et elles se hatèrent de la proscrire ; mais il en résulte que le nitre annoncé comme un des grands agents de la nature, n'étoit qu'une substance réfrigérante, destinée à rendre inutile son ouvrage et, dès lors, la religion s'en empara pour tromper les desirs de ses victimes.

Le nitre cependant, s'il étoit employé seul, et dans son état naturel, ne deviendroit un poison lent, que par un très-long usage ; alors il relacheroit les fibres de l'estomac et produiroit tous les maux qui sont les suites de l'atonie.

l'Agnus

L'Agnus Castus doit sa célèbrité, dans la classe des remèdes propres à dompter l'amour, à un conte de Dioscoride (a): ce médecin prétendoit que les dames d'Athènes en faisoient usage aux fêtes de Cérès : elles dressoient, avec les branches de cet arbrisseau, les lits mystérieux qui devoient servir de sauvegarde à leur virginité : d'après cette autorité, les maîtresses de novices dans nos couvents, avoient soin de faire tresser l'Agnus Castus en ceintures, pour réfréner les sens des jeunes infortunées qui annoncoient qu'elles avoient un cœur ; et elles y joignoient des infusions de sa feuille, qu'elles faisoient plus on moins fortes, qu'elles donnoient avec plus ou moins d'abondance, suivant la force du tempérament qu'elles se proposoient d'éteindre.

L'Agnus Castus, en ceintures, na pas plus de propriété qu'une amulette, ou un talisman ; mais, pris long-temps, et à

(a) Commentaire de Mathiole sur Discoride liv. I. chap. 116.

grande dôse, en infusion, il offre les mêmes dangers que le nitre, pour porter le désordre dans l'économie animale.

Pline l'ancien n'a parlé ni en philosophe, ni en naturaliste, quand il a dit, que, prendre pendant douze jours du Nénuphar, c'est s'ôter des droits à la fécondité; et, qu'en faire usage pendant quarante, c'est se condamner à ne jamais sentir, de sa vie, les aiguillons de l'amour (a): cependant, il est avéré que cette plante, ainsi que l'opium et tous les Narcotiques, quand elle est préparée à l'aide de la Pharmacie, réfroidit les sens, mais de manière à produire des maux plus dangereux que ceux qu'on voudroit éviter en se livrant, avec toute la fougue de la nature, aux excès de l'amour.

Toutes les boissons réfrigérentes, et encore plus les bols composés qui ont le pouvoir d'agir sur la matrice, jettent la langueur et la foiblesse dans les fonc-

---

(a) Histor. Natural. lib. XXV. cap 7.

tions animales, désorganisent l'estomac, amènent la stagnation des fluides dans leurs réservoirs, l'obstruction dans les viscères et, ce qui est infiniment plus déplorable, l'imbécillité dans l'entendement.

Eh! pourquoi éteindre des desirs avec des breuvages, quand la philosophie suffit pour les regler? faut-il qu'une femme devienne stupide, pour être l'ornement de son sexe, et ne sauroit-elle se rendre chère à l'ordonnateur des mondes, sans détruire son corps et mutiler son entendement?

La continence, hors du mariage, est de l'essence de la femme qui se respecte elle-même; mais prolonger, par des remèdes dangereux, cette continence jusqu'à une époque qui la repousse, c'est attenter à ses organes et insulter à la nature.

CHAPITRE VI.

DE LA FEMME,

DANS L'ÉTAT DE MARIAGE.

L'épouse qu'il choisit partage ses travaux:
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux :
Ses enfans sont sa joye, ils seront sa richesse.
Il verra leurs enfants entourer sa vieillesse,
Et, sur son front ridé, rappelant la gaité,
Prêter encore un charme à sa caducité (a).

ENFIN le vœu de la nature va s'accomplir ; le cœur parle, la loi devient son interprête et les deux époux payent la même dette à la patrie et à l'amour.

Le mariage est vraiment le mode primitif d'existence pour la femme, et, voilà pourquoi, quand elle s'écarte de cet état

---

(a) Saisons du Sr. Lambert, chan. II.

de nature, les législateurs, chez tous les peuples qui ont fait quelque progrès dans la civilisation, ont tenté de l'y ramener par des institutions qui mettent le célibat au rang des épidémies sociales. J'aime Lycurgue, quand il ravale au-dessous de la classe des citoyennes, quand il assimile presqu'à des femmes d'Ilotes, les Lacédémoniennes qui n'ont pu inspirer à un homme, des desirs légitimes.

J'aime César qui défend aux femmes Romaines qui, arrivées à l'âge de quarante-cinq ans, n'ont ni enfants, ni époux, de porter des pierreries et d'aller en litière. Il connoissoit bien le cœur humain, ce législateur qui attaquoit le célibat par la vanite : il étoit sur de réussir, tandis que d'autres, en n'employant que des peines physiques, avoient échoué.

J'aime Louis XIV qui donne des encouragements aux familles dont la population excède les calculs ordinaires; et je m'étonne que cette belle institution de l'ancien régime nait pas été adoptée par les créateurs de la France République.

En général, un des premiers élémens de l'ordre social, est la réunion des sexes organisée par la loi; et, à cet égard, il ne faut point oublier le mot admirable du chancelier Bacon, » que la femme unie à l'homme par des nœuds légitimes, est sa maîtresse dans son adolescence, sa compagne dans l'âge véril et sa nourrice dans sa vieillesse.

Le besoin d'encourager les mariages, est tellement impérieux en politique, qu'on a vu quelquefois des hommes sages s'écarter exprès de la décence, pour aller plus sûrement à la population: quand un mariage, à Sparte, n'atteignoit pas le but naturel, celui de la fécondité, la loi de Lycurgue autorisoit l'époux foible, ou mal organisé, à prêter sa femme à un guerrier vigoureux. Une contagion, le siècle dernier, ayant exercé, en Islande, ses ravages, principalement sur les femmes, une ordonnance des Rois de Dannemark autorisa les filles Islandaises à faire jusqu'à six bâtards, sans porter atteinte à leur

honneur (a). Dans ces deux circonstances, on crut que l'intérêt général devoit faire plier les mœurs devant la première des loix sociales.

Pour mettre quelqu'ordre dans ce chapitre important, qui traite de la femme dans l'état naturel du mariage, je vais présenter, en peu de mots, la filiation d'idées qui m'a conduit aux différents articles qui forment sa division.

Quoique la nature et l'ordre social appellent indistinctement tous les individus des deux sexes au mariage, on ne peut se dissimuler qu'il existe des défauts d'organisation, des maladies héréditaires, ou même, de simples incommodités contagieuses, qui doivent en éloigner ; car si le but de la nature n'est pas rempli, l'union conjugale peut-être considérée comme un délit aux yeux de la politique : de là, le

(a) Hist. Natur. de l'Islande et du Groënland, par Anderson, tome premier.—L'expédient réussit, l'Islande se repeupla et, alors, l'ordonnance fut révoquée.

droit des individus des deux sexes, de consulter, outre l'amour et les convenances sociales, d'autres principes encore pour subir les loix du mariage.

A ces causes physiques, se joignent encore des raisons morales qui doivent influer singulièrement sur le bonheur, quand il s'agit d'assortir des époux.

Le mariage terminé, une nouvelle carrière se présente à la tendre sollicitude d'une femme : il faut quelle ait le courage d'adopter, dans l'usage des plaisirs, des loix de modération qui en assure la durée jusqu'au dernier terme assigné par la nature à sa fécondité.

Les peines, ainsi que les plaisirs, entrent dans les éléments du mariage : Il en est un grand nombre de physiques qui ne sont que du ressort de la médecine : telles sont, en particulier, les incommodités qui naissent de ce même flux menstruel, sans lequel une femme ne peut espérer de devenir mère : tantôt les regles manquent, tantôt elles deviennent immodérées, quelquefois elles prennent une

autre route que celle qu'indique la nature : leur suppression dérange toute l'économie animale et les Pertes conduisent au polype de la matrice. Outre ces maux que produit le dérangement du flux périodique, il en est d'autres, comme les fleurs blanches, l'hysthérisme qui peuvent devenir le fléau du bonheur et qui, à ce titre, méritent de trouver place dans cet ouvrage.

Après avoir parlé des incommodités qui peuvent être étrangères à une constitution bien organisée, il faut dire un mot de celles qui sont naturelles au mariage, telles que la grossesse, le danger d'avorter, l'accouchement et ses suites ; mais un mot suffit, car s'il falloit traiter un sujet aussi riche avec quelqu'étendue, je craindrois de ne faire encore que l'effleurer en y conssacrant un volume.

Un des derniers objets de ce chapitre, est le défaut qui contredit le plus le but primordial de la nature, c'est-à-dire la stérilité. De là la nécessité de discuter un moment, s'il est, dans la physique médicinale, des moyens d'embrâser des sens

morts pour l'amour; c'est-à-dire, si la stérilité d'un sexe et l'impuissance de l'autre peuvent être guéris par des aphrodisiaques.

Ces considérations nous conduisent à diviser ce chapitre en cinq articles; le premier traitera des défauts d'organisation, des maladies héréditaires, ou contagieuses et des causes morales qui doivent éloigner le sexe du mariage; le second, de l'usage salutaire des plaisirs dans l'union des sexes; le troisième, des maladies étrangères à une bonne organisation, qui résultent de la jouissance, le suivant, des incommodités essentielles à l'état d'une femme mariée, et le dernier, de la stérilité et des aphrodisiaques.

ARTICLE PREMIER.

DES DÉFAUTS D'ORGANISATION; DES MALADIES HÉRÉDITAIRES OU CONTAGIEUSES; *ET DES CAUSES MORALES* QUI DOIVENT ÉLOIGNER LE SEXE DU MARIAGE.

Une femme doit obéir à la nature et à la loi sociale qui lui enjoignent d'être mère ; mais cette obéissance doit être raisonnée : malheur à elle si, appellée à contracter des nœuds que la décence l'empêchera de rompre, elle va à l'autel en qualité de victime.

Puisque les deux sexes ne doivent s'unir par des liens légitimes, que dans l'intention de perpétuer l'espèce humaine, il est évident que, quelqu'impérieuse que soit la voix des sens, quelque sacrée que soit la voix des pères, quelqu'attraits qu'offrent les convenances sociales, si l'un des deux

individus destinés à l'himen, a des défauts d'organisation, ou des maladies qui s'opposent au but de la nature, l'autre doit avoir le courage de le rejetter.

Le principal défaut d'organisation de la part de la femme, est le peu de capacité du bassin, car, alors, l'enfant ne peut arriver vivant à la lumière, que par l'opération Césarienne : cette sorte de conformation défectueuse ne se fait appercevoir, d'ordinaire, que dans les personnes contrefaites à qui le célibat est ordonné, à-la-fois, par la politique et par la nature.

Les défauts d'organisation dans l'homme, viennent de l'impuissance : quand celle-ci est naturelle, il est difficile, à une fille bien née, de la pressentir et, encore plus, de la déclarer : c'est alors, qu'une femme mariée, sans l'être, doit gémir en secret ; car, ici, la pudeur est encore plus forte que l'attrait du plaisir, et il faut que la politique des sociétés cède à la morale.

Il est une autre impuissance née de l'effroyable fléau des maladies vénériennes, ou des remèdes violents destinés à les

faire disparoître, ainsi que des opérations chirurgicales avec lesquelles on voile sa nullité dans l'art de les guérir: celle-la peut-être pressentie par une fille appellée à l'hymen, quand elle appelle, de tous côtés, la lumière sur la jeunesse de son futur époux: si les soupçons ne sont pas démentis par les faits, ne fut-ce que des soupçons, elle ne doit point s'exposer au danger de mettre en péril sa santé et sa vie, en s'unissant à un homme mutilé ou mal sain.

On doit regarder les maladies héréditaires qui se propageroient par les jouissances légitimes comme un nouvel écueil pour le mariage.

A la tête de ces maladies qui dénaturent l'espèce humaine, il faut mettre la phtysie: mille exemples constatés par les expériences de la médecine, démontrent, que les malades de cette classe, transmettent à leur postérité le vice organique de leurs poumons: dailleurs le phtysique par son tempérament, appelle la jouissance, et meurt par elle: le mariage est

donc, pour lui, un assassinat: s'il a contracté ce mal de ses pères, il doit, pour prolonger quelques années d'une existence douloureuse, rester dans le célibat; s'il l'a acquis depuis son mariage, il ne doit plus être que l'ami de sa moitié (a).

Je serois tenté de mettre au rang des maladies qui doivent éloigner une femme sage de contracter des nœuds particuliers d'hymen, cette goutte qui, d'après les oracles de la médecine, se perpétue au delà de la sixième génération: cette pierre également héréditaire, qu'on ne guérit radicalement que par des opérations qui répugnent à la sensibilité: d'ailleurs, comment une épouse teudre se permettroit-elle d'appeller au plaisir, l'époux qui n'en receuilleroit que le redoublement de ses douleurs? car il est bien démontré que la jouissance accélère le retour pério-

---

(a) Les pelisses qui ont servi aux malheureux morts de phtysie peuvent donner cette cruelle maladie à ceux qui ont l'imprudence de les porter. J'ai lu plusieurs observations qui attestent ce fait.

dique des accès de goutte et qu'en accumulant les humeurs dans la région des Reins, elle accroît la véhémence des atteintes de la pierre.

La maladie, scrophuleuse née des humeurs dégénérées qui obstruent les vaisseaux capillaires des glandes, et que le vulgaire connoît sous le nom d'Écrouelles, se propageant évidemment par la voye de la génération, met encore, jusqu'à la certitude d'une guérison radicale, un obstacle majeur au mariage.

Il fut un temps de superstitions et d'erreurs, où la lèpre, étant très-commune en Europe, le Pape Alexandre III, consulté par des femmes timorées décida que, non-seulement cette maladie hideuse ne rompoit pas les nœuds de l'hymen, mais que même une épouse n'avoit pas le droit de refuser le devoir conjugal à un époux lépreux qui sollicitoit ses faveurs : un Roi de Dannemark, meilleur politique que le souverain pontife, donna, le siècle dernier, une ordonnance qui, dans un cas pareil, cassoit le mariage : la politique

et la religion devroient concourir à redoubler de sévérité, s'il s'agissoit d'une de ces lèpres portées à leur dernier période de violence, telle que celle qui semble indigène sur les bords du Nil, et que nous connoissons sous le nom d'Éléphantiase.

L'Épilèpsie, quand elle est connue, porte avec elle son antidote : il est peu de femmes assez aguerries contre l'instinct de la nature, pour consentir à devenir compagnes d'un infortuné en proye à cette maladie, sur-tout quand elles ont eu le spectacle effrayant de ses paroxismes : ce préjugé si naturel se détruira d'autant moins, qu'elles apprendront des hommes de l'art, que les accès de ce mal cruel se renouvellent quelquefois au sein même de la jouissance ; cependant la proscription absolue du mariage, ne sauroit être prononcée pour l'Épilèpsie : on a observé qu'il y en avoit une accidentelle qui ne venoit que de l'abondance du fluide séminal, de ses stases et de son acrimonie : cette

espèce d'Épilepsie née du célibat, ne se guérit que par le mariage.

Il faut joindre à toutes les causes qui motivent essentiellement la repugnance du sexe pour contracter des nœuds légitimes, le simple Somnambulisme, acause des attentats que le malade peut commettre en songe, et dont la seule idée l'éfrayeroit à son réveil : et encore plus la Démence, quelques foibles et peu répétés qu'en soyent dabord les accès ; car l'ordre social ne veut pas que la femme ait, en tutelle, le chef de famille et que l'asile sacré de l'union conjugale offre le tableau des petites-maisons.

Outre ces causes physiques d'éloignement, il en est quelqu'unes de morales qui doivent influer sur le choix d'un époux, quand une femme a des principes, quand le bonheur de tout ce qui l'entoure lui est cher, quand elle ne se fait pas un jeu d'intervertir la morale, en s'appuyant des institutions politiques qui osent multiplier les raisons de divorce.

En général, une femme sage doit fuir l'union avec un homme qui, parvenu jusqu'à quarante ans, a toujours été valétudinaire ; car, à cette époque, la nature n'a plus assez d'énergie pour remonter la machine animale ; l'hymen même qui rajeunit l'être bien organisé, tue l'individu cacochime qui veut pallier sa foiblesse dans la jouissance.

Je ne conseillerai aussi jamais d'accepter la main d'un individu qui a hérité de ses pères, ou contracté, par son intempérance, une maladie nerveuse portée à un haut dégré de violence ; une expérience fatale démontre que ce mal, quand il est invétéré, dénature le caractère, qu'il le force à être, à-la-fois, petit et impérieux, comme dans l'eunuque, qu'il rend odieux à lui-même et à tout ce qui l'environne : quelques soyent d'ailleurs les bonnes qualités des deux époux, les maladies nerveuses deviennent toujours, à la longue, le poison lent des mariages.

Je désirerois qu'on fit entrer, comme un des élémens des bons ménages, une

sage proportion entre l'âge des époux : malgré les vœux indiscrets des amans qui ne songent qu'aux jouissances du moment, il est bon que celui qui doit être le chef de la famille, acquière, par un plus grand nombre d'années, cette sorte de prépondérance qui doit lui servir à y entretenir l'harmonie : cette différence d'âge me semble dans une juste proportion, quand elle n'est pas moindre de dix ans, ni plus forte que quinze, car la femme cessant d'ordinaire de concevoir à quarante ans, et l'homme d'engendrer à cinquante-cinq, ces quinze ans d'intervalle conduisent à l'équilibre de la nature ; mais si vous intervertissez l'ordre de l'échelle, ou que vous en franchissiez les dégrés, tous les rapports disparoissent : une femme de trente ans qui s'unit à un adolescent de quinze, semble une mère incestueuse qui épouse son fils : une jeune personne de vingt ans qui donne sa main à un sexagénaire, est une femme qui se condamne à être veuve, du vivant de son époux.

S'il étoit permis à une fille qui sent son cœur, ou qui doit céder à l'amour d'un père, de raisonner sa tendresse, il ne seroit point indifférent à son bonheur de chercher à croiser, soit les races, soit les caractères: par exemple, on remarque que l'habitant des villes est plus en harmonie avec une femme de la campagne, que l'imagination des beautés du midi, s'allie, sans peine, avec le flegme des hommes du Nord: toutes ces nuances n'échappent pas au philosophe qui connoît un peu la nature humaine, et il est bon de les faire pressentir dans le cours de cet ouvrage.

Après avoir rendu difficiles les avenues du mariage, voyons, quand une fois une femme bien née les a franchies, s'il est dans la raison et dans la médecine, des moyens d'en prolonger les douces jouissances jusqu'à la fin de sa carrière.

ARTICLE II.

DE L'USAGE SALUTAIRE DES PLAISIRS DANS L'UNION DES SEXES.

L'écueil ordinaire des mariages, est dans l'idée si naturelle aux femmes, que le plaisir est l'essence des nœuds qu'elles contractent, que ce plaisir, malgré l'affoiblissement des organes, doit toujours avoir la même intensité, et, qu'en dépit des ravages du temps, il doit les suivre jusqu'à la fin de leur carrière.

Cette croyance, si funeste, occasionneroit moins de désordre dans les ménages, si, dans les villes sur-tout, où tout est sacrifié aux futiles convenances de fortune, on ne marioit pas les filles à un âge ou, avec la fleur de l'enfance, elles en ont encore tous les préjugés.

On voit, par les écrits qui nous restent du premier disciple de Socrate et de l'ins-

tituteur d'Alexandre, que les Grecques, qui ont été des héroïnes, ne s'étoient guères mariées avant trente ans: Rome République, au temps même de sa décadence, notoit d'infamie les personnes des deux sexes qui connoissoient la jouissance avant l'âge de vingt ans (a); au moyen de ces sages institutions, l'homme n'engendroit et la femme ne concevoit que, lorsque leurs corps vigoureux avoient pris tout leur développement; et ce qui nous intéresse plus ici, on étoit assuré, qu'au sortir des autels, le couple moins livré à l'éffervescence de ses sens, savoit que les plaisirs n'étoient que l'accessoire du mariage, et que le délire de l'amour n'étoit qu'un engagement aux yeux de la patrie pour devenir bon père, bon époux et bon citoyen.

Mais la philosophie ne corrige jamais les États qui ont laissé perdre leur morale et il faut effrayer, par quelques faits, les

(a) César, de bello Gallic. lib. VI. Cap. II.

enfans du sexe qui n'envisagent que le plaisir du moment, dans les douces espérances de la maternité.

Autant l'usage modéré des plaisirs des sens contribue à donner une santé vigoureuse, autant leur abus altère l'organisation dans ses principes et fait arriver à une vieillesse prématurée par la douleur.

Il seroit d'abord d'une haute sagesse pour une fille condamnée, avant vingt ans, à subir le joug du mariage, d'attendre cette époque, pour supporter, sans péril, le poids de la maternité et, si son cœur, ou les desirs d'un époux en accélèrent le moment, il est du moins essentiel d'attendre que l'évacuation périodique soit bien établie et à des époques fixes, afin de ne pas trouver, dans le plaisir, le germe de la douleur et le pressentiment de la stérilité.

La carrière du plaisir, une fois ouverte, une femme, à qui son époux est cher, doit savoir de temps-en-temps la fermer avec courage, mais sans caprice : elle trouve elle-même son intérêt à laisser

toujours quelqu'étincelle de desir plutôt qu'à les éteindre.

Dailleurs la femme qui exige trop, condamne, à la longue, l'époux le plus vigoureux à l'impuissance; la physique animale démontre que la perte immodérée du fluide séminal, détruit la transpiration insensible, le plus puissant véhicule de la santé, appauvrit la masse du sang et devient le germe du marasme et de l'hydropisie.

On a fait, à cet égard, des calculs propres à effrayer la sensibilité conjugale: on a prouvé qu'une once du fluide réproductif, affoiblissoit plus l'homme qui le perd, que quarante onces de sang et que souvent une nuit n'étoit pas réparée par un mois de repos.

Ces pertes de l'amour physique ont bien moins d'influence sur les femmes, parceque le fluide qui, chez elles, concourt à la génération, n'est point repompé dans la masse du sang, et qu'en général, le tempérament du sexe, par la raison qu'il est plus humide, doit être plus froid, sur-tout

quand il n'acquiert pas, dans le vuide d'une vie sédentaire, la disposition aux maladies nerveuses, qu'il n'embrâse pas son imagination par des lectures immorales et qu'il ne s'avise pas de raisonner la volupté.

Mais par la raison que l'usage immodéré du plaisir a une influence moins fatale sur la santé de la femme, elle doit avoir la générosité de se vaincre, par tendresse pour son époux : et cette générosité est d'autant mieux entendue, qu'elle tourne au profit même de l'amour : les plaisirs qu'elle sacrifie dans l'âge où les sens sont dans un perpétuel délire, se retrouveront dans l'âge plus froid de la maturité ; elle se prive au printemps, pour jouir encore à l'entrée de l'hyver.

Je ne parle point ici de ces excès qu'on tolérereoit à peine dans la plus effrénée des courtisannes, de ce jeune ami de Boërhaave qui, épuisé par sa femme au sortir de l'autel, mourut dans le délire de ses premières jouissances : de tels événements sont si rares, ils supposent un égoïsme si

révoltant dans un premier amour, qui n'existe d'ordinaire que quand il se partage, qu'il faudroit à peine les citer dans un code pour épurer les mariages.

Mais je dois ne jamais faire perdre de vue à une jeune épouse que le plus foible excès en amour, quand il est souvent répété, est un poison lent pour son époux: d'ordinaire il conduit à la consomption dorsale dont parle le père de la médecine Grecque: cette maladie, ainsi nommée parceque le foyer du mal semble dans la moëlle de l'épine du dos, est d'autant plus dangereuse, que rarement, sur-tout dans son origine, la fièvre l'accompagne; mais on maigrit lentement, on se consume par dégrés, on contracte un dégoût général pour les alimens les plus sains: dans la suite le mal redouble de violence, le corps se courbe comme dans la vieillesse, et devenu, avant l'âge, inhabile à la génération, on termine une carrière importune par la longue mort de la paralysie.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'abus des

plaisirs des sens ; mais il est des circonstances où même l'usage modéré devient un délit, quand il est provoqué par une femme égoïste: la médecine reconnoit des maladies dont la cure radicale exige la privation absolue de la jouissance : tels sont les maux de poitrine, la naissance des ulcères du poumon, les douleurs habituelles de la pierre, ou de la gravelle : embrâser alors les sens d'un époux, c'est presque l'assassiner.

Le péril est le même, lorsqu'on abuse de la convalescence d'un homme, après une longue maladie qui a épuisé ses forces; l'usage le plus réglé du plaisir amène d'ordinaire la rechute et souvent la mort.

Enfin, quand un époux approche de l'âge des sexagénaires, une femme qui veut conserver le père de ses enfants, doit s'en tenir avec lui à la simple et touchante amitié: à cette époque, on ne peut se dissimuler que le fluide réproducteur ne se forme que pour réparer les forces qui se perdent journellement; si vous ôtez à la conservation des organes

ce que vous destinez au plaisir, il en résulte les agitations involontaires des nerfs, l'engourdissement dans les actions musculaires et l'épuisement total précurseur de la mort.

Je terminerai cet article, si essentiel pour épurer l'union conjugale dans les cœurs faits pour s'estimer, par quelques textes de la *philosophie du bonheur*, ouvrage que les êtres sensibles ont appelé le code du mariage.

» Une femme qui veut, jusqu'à la fin
» de sa carrière, être l'idole de son époux,
» garde, pour elle, l'empire exclusif sur
» le plaisir, se rend jalouse de son estime,
» en craignant de le provoquer; et, au
» milieu même du délire de ses sens,
» fière d'une pudeur qui doit survivre
» à tous les naufrages, s'appartient encore
» assez, pour commander au père de ses
» enfans.

» Afin de tenir un mari sensible et
» fièr à une distance respectueuse, et
» de l'empêcher de porter le despotisme
» jusqu'au sein de la volupté, elle abolit,

» jusqu'à l'approche de l'hyver des ans, » l'usage si absurde, et d'ailleurs si mal » sain, du lit nuptial.

» Il lui importe d'être avare de ses » faveurs, quand on y met un grand » prix, et, sur-tout, quand on paroît les » dédaigner; car, laisser avilir par l'aban- » don, ce qui n'a de charmes que par » une douce résistance, c'est rendre inu- » tiles à la félicité jusqu'aux premiers » éléments qui la constituent.

» Qu'on ne parle point de ce que la » superstition sacerdotale appele le devoir » conjugal: Il n'existe qu'un devoir dans » l'amour comme dans le mariage, c'est » que l'être le plus fort sache attaquer, » et que l'être le plus foible sache se » défendre.

» Le plus grand fléau de la félicité » conjugale seroit peut-être, si cet ordre » essentiel se trouvoit boulversé, si la » femme portoit l'audace jusqu'à attaquer, » et l'homme l'avilissement de l'égoïsme » jusqu'à se défendre.... — Sexe charmant » si sûr de régner par tes graces modestes,

» d'enchaîner la force par ta touchante
» foiblesse, n'intervertis donc point les
» loix prétieuses de la nature, ne te
» dégrade pas jusqu'à provoquer, sans
» fruit, l'être que tes refus agaçans
» attireroient bien mieux, ne quitte pas
» ce beau rôle de femme, par lequel
» l'univers est à tes pieds, pour prendre
» celui d'homme, auquel, malgré le talent
» de Ninon même, tu ne réussiras jamais.

» Cependant, ne perdons pas de vue
» que l'épouse, une fois tranquille sur
» les attentats de l'amour, ne doit pas
» porter, je ne dis pas la réserve, mais
» l'appareil fastueux de la réserve, au
» point d'éteindre, jusques dans son foyer,
» la flamme vertueuse d'un époux : du
» moment qu'elle veut se ménager un
» avenir heureux, elle doit être chaste,
» sans être froide, sur-tout, montrer de
» la décence sans caprice; car l'inégalité
» est un poison lent dans les mariages,
» comme dans les démocraties, elle voile
» l'innocence du cœur et médit de la
» vertu.

„ Enfin le temps vient, avec ses doigts
„ de plomb, amortir tout ce que la
„ nature a mis de feu principe dans les
„ organes de l'homme et dans son intel-
„ ligence. — Vertueux et sages époux,
„ n'attendez pas que l'amour vous quitte,
„ pour le quitter vous-mêmes : n'employez
„ pas sa puissance à couvrir la nullité et
„ ses feux générateurs à vivifier un
„ cadavre.

„ Il m'en coûte de dire des vérités
„ cruelles ; mais mes calculs sévères sont
„ loin de favoriser le prestige qui pro-
„ longe, jusqu'aux portes de la tombe,
„ les amours des époux : quand l'être,
„ qui a en partage les graces, a atteint
„ quarante ans, quand celui dont l'ap-
„ panage est la force, ajoute plus d'un
„ lustre à son demi siècle, la carrière est
„ remplie et les deux athlètes, de concert,
„ doivent fermer la barrière (a) „.

(a) Philosophie du bonheur, tome II. page 173.

ARTICLE III.

DES MALADIES ÉTRANGÈRES A UNE BONNE ORGANISATION, QUI PEUVENT RÉSULTER DU MARIAGE.

La première et la principale de ces maladies est la suite des accidents divers de ce même flux menstruel, sans lequel une personne du sexe ne peut devenir mère, sans lequel elle ne sauroit prétendre au titre de femme. J'ai parlé, dans un des chapîtres précédents, de la difficulté de l'éruption des Regles au commencement de la puberté et des dangers de leur suppression subite au milieu de leur cours. Il est d'autres incommodités de ce genre qui tiennent plus directement au mariage, et dont le traitement doit ici trouver sa place.

L'absence

L'absence des Regles est un des premiers phénomènes du mariage, et un des plus intéressans, parcequ'il annonce la fécondité; mais, quoique, dans les personnes bien organisées, elles cessent, d'ordinaire, dès l'instant de la conception, il n'est pas rare de les voir subsister encore, quoiqu'avec moins d'abondance, trois mois après et quelquefois quatre: il n'y a rien d'alarmant dans un pareil état, et il faut tout laisser faire à la nature.

Cette absence du flux menstruel inquiète souvent, sur-tout quand une femme a des motifs, pour ne pas croire à sa grossesse; mais il est bon de lui observer que si elle est sujette à des évacuations extraordinaires, telles que le flux hémorroïdal, ou l'hémorragie, la nature s'est dédommagée et qu'il n'en résultera aucun désordre dans son tempérament: un médecin célèbre d'Édimbourg a même prouvé que l'habitude d'une transpiration forcée peut remplacer quelquefois le flux périodique, comme l'atteste l'expérience d'un grand nombre de danseuses, qui n'en ressentent

aucune incommodité et qui n'en sont pas moins propres à concevoir (a).

L'absence des Regles dans une femme n'est donc pas toujours un motif de recourir à l'art de la médecine ; il suffit d'ordinaire de vivre d'aliments sains, de faire un exercice léger et, sur-tout, de respirer un air libre, sec et un peu frois pour les faire reparoître.

Si la suppression continue et que l'incertitude de la grossesse soit la même, un homme de l'art, s'il est sage, attendra encore, pour la traiter, le cinquième mois, époque où les signes de cette grossesse sont plus sensibles ; et si ce sont des causes extraordinaires qui ont influé sur cette incommodité, il attendra encore pour la faire disparoître, le temps précis de l'éruption des Regles, comme le moment que la nature indique pour le succès des crises, ce qui lui sera aisé en calculant les périodes depuis qu'elles ont cessé.

(a) Médécine domestique de Buchan, tome IV. Chap. 50.

La suppression une fois reconnue, comme l'effet d'une cause accidentelle, son traitement varie, suivant les symptômes différents que la maladie fait appercevoir.

Des pésanteurs dans la région des Lombes, de la gêne dans la respiration, des gonflemens dans l'estomac, des coliques annoncent que cette suppression vient du relâchement des solides, et, le moyen de les fortifier, est indiqué par l'usage du Quinquina, ou par celui d'une infusion de deux ou trois onces de limaille de fer, dans une pinte de bière douce, dont le mélange est prolongé pendant une quinzaine de jours dans un lieu chaud, et qu'on prend, par dôse d'un verre, deux fois par jour.

Si la suppression vient d'un sang visqueux, suite d'une constitution plèthorique, il faut avoir recours au petit lait, à la saignée blanche et sur-tout aux remèdes évacuants qui divisent et atténuent la masse des humeurs.

En général, les suppressions, dans les cas qui ne sont pas graves, et, lorsque la femme est d'ailleurs très-saine, cèdent quelquefois à la seule vapeur d'eau chaude, sur laquelle on fait asseoir la malade, aux fomentations et aux lavements laxatifs; mais le mal est infiniment plus rebelle, quand il se complique avec d'autres incommodités d'un ordre majeur: dans ce cas, c'est le principe morbifique qu'il faut d'abord s'attacher à combattre, ensuite on fortifie la malade et les Regles reparoissent.

Les Regles ne se suppriment seulement pas dans les femmes valétudinaires; quelquefois aussi, elles se dévoyent, c'est-à-dire que, quittant la route indiquée par la nature, elles s'échappent périodiquement par le nez, par les yeux, ou par les oreilles: dans ces cas-là, il s'élève, sur ces organes, une tumeur inflammatoire douloureuse et rénitente qui s'ouvre et se ferme tous les mois: on rappele les Regles à leur siège ordinaire, par des décoctions émollientes, des saignées de

pied et des sangsues; mais on ne peut attendre du succès de l'art de la médecine, que quand le mal n'est pas invétéré: si les routes insolites du flux menstruel, sont frayées depuis long-temps, il y a du danger à cicatriser les playes, il faut abandonner le tout à la nature.

Les règles dévoyées sont très-rares: il n'en est pas de même des règles immodérées: les femmes aisées des grandes villes, qui se nourrissent de mets succulents, qui font usage de liqueurs spiritueuses, qui entretiennent, par les passions violentes, leur sang dans un état continuel de dissolution, sont très-sujettes aux regles immodérées: les suites de cette incommodité, sont la pâleur du teint et la foiblesse, l'enflure des pieds et quelquefois, lorsqu'on néglige d'y porter remède, la consomption et l'hydropisie.

On remèdie à l'abondance des regles, par une diéte légère et rafraichissante et par l'usage d'une boisson composée avec la racine de grande Consoude, ou de mille-feuilles: si ce régime est inefficace, on

aura recours à des astringents plus actifs : on vante, en pareil cas, et sur-tout quand l'estomac est foible, un mélange d'une once de teinture de rose avec dix gouttes de Laudanum liquide de Sydenham.

Les pertes sont une des incommodités les plus dangereuses et malheureusement les plus communes parmi les femmes : il y en a de deux espèces : ou l'écoulement est abondant, et, alors, il se nomme hémorragie de la matrice ; ou il est médiocre, mais allarmant par sa durée, et il est connu sous le nom de *Stillicidium*, ou de suintement.

Les causes immédiates des pertes sont la trop grande dilatation, ou la dilatation trop long-temps prolongée des appendices veineuses de la matrice, les gerçures qui dérivent de l'acreté des Fleurs-Blanches, l'abus des injections corrosives, les déchirures qu'entraînent les accouchements laborieux et les fausses couches, toutes causes qui sont favorisées par de violents accès de fièvres, des Diarhées, des pas-

sions violentes et sur-tout l'abus des plaisirs du mariage.

Dans toutes les pertes, le sang devenant plus rare, les fibres musculeuses tombant dans l'atonie, il n'est pas étonnant que la malade soit pâle, que son poulx soit lent et foible, que les extrémités du corps deviennent froides : de là aussi les obstructions dans les viscères du bas ventre, une sorte de Marasme et la Cachéxie.

Le traitement de l'hémorragie de matrice demande les plus grandes précautions : le mouvement et la chaleur doivent être absolument interdits : on place la malade sur un lit, la tête très-basse, et de manière que le corps, sans action, repose sur un simple sommier de crin ; car le duvet, ou simplement la laine, mettroit en effervescence le sang qu'on veut rafraichir ; ensuite on saigne au bras et même plusieurs fois, quand le danger est imminent et que les forces ne sont pas épuisées ; d'heure en heure, on fait prendre trois ou quatre cuillerées de suc de plantes astringentes et, dans

les intervalles, un verre d'infusion de mille-feuilles où l'on a jeté un peu de sirop de Grande Consoude et huit ou dix gouttes d'élixir de Vitriol.

Le régime, au commencement du traitement, doit être très-sévère : il consiste dans un bouillon pris à froid, quand on est sur le point d'entrer en foiblesse.

Lorsque le mal est rebelle, on est contraint quelquefois de recourir aux bains de pieds, dans une eau dont la température est au dégré de zéro dans le thermomètre, aux fomentations froides sur la région du bas-ventre, et quelquefois aux injections de liqueurs astringentes, dans la matrice.

Le suintement qui, d'ordinaire, n'est que l'effet de l'atonie, et du relâchement de la matrice, ne demande pas des astringents aussi actifs que l'hémorragie de ce viscère : il cède, d'ordinaire, à des comprêsses, trempées dans du vinaigre froid, qu'on applique sur le Pubis, et à une vapeur du même fluide jetté, peu-à-peu, sur une pelle échauffée, qu'on dirige vers

la matrice par le moyen d'un entonnoir; le régime est le même, mais beaucoup moins sévère que dans l'hémorragie.

Quelquefois les pertes négligées, ou mal guéries, conduisent à des excroissances charnues, ou fongeuses, connues sous le nom de Polypes de la matrice, ou de Polypes du Vagin: ces accidents sont du ressort de la chirurgie et on n'y remèdie que par la ligature et ensuite par l'extirpation.

Il faut observer que ce double Polype, est quelquefois la suite d'une maladie vénérienne: quand ce principe pestilentiel est bien avéré, il est essentiel, pour opérer une guérison radicale, de traiter d'abord la malade pour le virus qu'elle recèle dans son sang: on remarque que, dans cette occasion, il y a peu de succès à attendre du Mercure, du Sublimé et de toutes les préparations du règne minéral; il est infiniment plus sage de recourir au Rob Anti-syphilitique dont il sera parlé à la fin de cet ouvrage.

Quand une fois on a détruit la cause des Polypes, des suintements et des hémorragies de la matrice, il ne faut point s'endormir sur les effets heureux d'une convalescence; le mal se manifeste de nouveau, avec une égale violence, quand on ne travaille pas à en prévenir le retour: il est donc très-important d'interdire, pendant quelques mois, à la malade, tout exercice violent, de lui prescrire l'usage des eaux minérales ferrugineuses et de lui défendre les plaisirs du mariage.

Outre les pertes proprement dites, qui font couler ou suinter le sang de la matrice, les femmes sont sujettes à un écoulement d'une humeur laiteuse, ou purement lymphatique, qu'on connoît sous le nom de Fleurs-Blanches: on l'observe quelquefois dans les filles qui ont eu long-temps à gémir de la Chlorose; mais c'est chez les personnes mariées, qu'on la rencontre plus communément, sur-tout après des couches laborieuses, et quand on a abusé des jouissances du mariage.

Les Fleurs-Blanches n'ont pas toujours la couleur qu'indique leur nom : on en rencontre quelquefois de jaunes, de vertes, d'autres d'un brun noirâtre : il est vrai que, souvent, dans ces derniers cas, c'est un indice de complication avec un reste de maladies vénériennes, qu'on peut bien se déguiser à soi-même, mais non à la médecine et à la nature.

Quelque soit la couleur des Fleurs-Blanches, on les voit, d'ordinaire, précèder, ou suivre l'évacuation des Regles : quelquefois, cependant, leur retour est irrégulier et va jusqu'à troubler les périodes menstruelles.

Les femmes attaquées des Fleurs-Blanches, se plaignent d'inquiétudes aux jambes, de douleurs dans le dos, de coliques d'estomac : leurs urines déposent un sédiment pituiteux, la négligence à les traiter entraîne les obstructions, quelquefois l'ulcère de la matrice et, presque toujours, l'épuisement et la stérilité.

Cette maladie qui a son foyer dans les Capitales de l'Europe, vient, en général

d'une atonie des organes : elle s'entretient par l'habitude de s'asseoir très-bas, ce qui rend les humeurs stagnantes dans les vaisseaux de la matrice, par l'usage immodéré du Thé, ou du Café et par le peu de modération dans les jouissances.

Un estomac délâbré, un vice scorbutique, quelquefois de simples peines d'esprit, quand elles ont un dégré de gravité, amènent cette atonie des viscères, principe des Fleurs-Blanches : quand la maladie n'est pas compliquée, que l'écoulement est foible et qu'il n'est pas accompagné d'une sensation douloureuse, il en résulte peu de danger ; mais lorsque le mal est invétéré, qu'il s'annonce sans intermittence, que le sujet est valétudinaire, ou qu'il a un tempérament embrâsé, toutes les lumières de la médecine échouent d'ordinaire dans le traitement.

Il faut ajouter que, vers l'époque du temps critique, et après, lorsque cette maladie invétérée a résisté à tous les traitemens, elle semble un cautère nécessaire aux femmes, pour les purger de

toutes les matières viciées qui ne pourroient séjourner sans danger dans les viscères; c'est alors, que la médecine doit être très-circonspecte; car des cures, à cet âge, qui ne sont pas radicales, amènent les ulcères de matrice et la mort.

Le traitement proposé, dans la *médecine domestique* du docteur d'Édimbourg, remplit, par son heureuse simplicité, le but qu'on se propose dans cet ouvrage, de se conduire soi-même dans toutes les incommodités ordinaires du sexe, excepté dans les cas de la contagion et de la peste vénérienne.

La vie sédentaire ne servant qu'à entretenir l'écoulement des Fleurs-Blanches, il est d'abord important de faire, tous les jours, autant d'exercice que les forces peuvent le permettre, de ne pas prolonger le séjour au lit plus de six ou sept heures, de faire le sacrifice absolu du thé et du café et de ne prendre que des aliments solides, nourrissants et de facile digestion.

Le lait, pris pour toute nourriture, a quelquefois suffit pour faire cesser entiè-

rement les fleurs-blanches dans de jeunes femmes qui avoient dailleurs toutes les apparences de la vigueur et de la santé.

Dans les sujets plus valétudinaires, on a remarqué d'excellents effets de l'usage d'un vin substantiel, tel que celui de Bordeaux, coupé avec les eaux minérales de Pyrmont, ou simplement avec l'eau de chaux.

Lorsqu'un traitement si simple ne semble pas assez efficace, il faut recourir au Quinquina pris en poudre : il y a, dans les pharmacopées, une composition de sel essentiel de Quinquina et de Rhubarbe, dont une prise tous les jours dans une cuillerée de bouillon, produit d'excellents effets, sur-tout si on y joint des lotions froides et l'usage des eaux de Forges, de Passy, ou de Pyrmont.

Lorsque les fleurs-blanches se compliquent avec le scorbut, c'est le scorbut d'abord qu'il faut traiter ; car, en supprimant la cause, l'effet cesse de lui-même : il en est de même de la maladie vénérienne : le Rob anti-syphilitique a guéri radica-

lement des fleurs-blanches d'une nature corrosive, qui avoient été rebelles à tous les effets de la médecine (a).

ARTICLE IV.

DES INCOMMODITÉS ESSENTIELLES A L'ÉTAT D'UNE FEMME MARIÉE.

J'entends, sous ce nom, la grossesse, l'accouchement et tout ce qui constitue l'état d'une femme appellée à la maternité et qui en remplit les premiers devoirs.

Plusieurs motifs m'engagent ici à la plus grande précision : dabord, les maladies ne sont point essentielles à un pareil état: dès qu'on est bien organisé, il suffit de s'abandonner à la nature, pour arriver, sans danger, à la maternité : sur les trois

(a) Voyez observ. de Carrère dans ses recherches sur les maladies Vénériennes chroniques.

quarts du globe, les femmes enceintes ne connoissent, en ce genre, ni le mal, ni le médecin.

J'ajouterai que, quant aux méthodes imaginées dans le loisir des capitales, pour passer, avec moins d'incommodités, l'intervalle qui s'écoule entre la conception du fœtus et la délivrance de la mère, il en existe un si grand nombre, toutes également bonnes, ou, du moins, également ingénieuses, que, s'il falloit les analyser avec quelque fruit, la discussion seule entraîneroit un volume.

Les femmes, pour lesquelles j'écris, n'ont besoin ici que d'un simple tableau qui leur retraca les peines, mêlées de jouissances, que leur état leur impose, le genre de vie le plus analogue à leur situation, leurs tendres sollicitudes, leurs espérances et leurs devoirs.

Toute femme bien organisée et qui ne s'écarte point des vues de la nature, désire de devenir mère : dans les premiers soupçons de sa grossesse, il lui arrive quelquefois, dans sa coupable ingénuité, d'appeler,

d'appeller, à l'insçu d'un époux, de prétendus hommes de l'art, qui se flattent de vérifier, par le tact, le phénomêne que son cœur appelle : je ne dois pas lui dissimuler, qu'en mettant à part l'indécence de pareilles recherches, il n'y a, dans la prétendue vérification, à espèrer que les plus frivoles conjectures ; on ne peut compter, à cet égard, que sur les signes extérieurs de la conception : tels que la suppression du flux menstruel, le dégoût, les appétits dépravés, les nausées et surtout sur le gonflement du sein et les mouvements du fœtus qui deviennent sensibles, passé le quatrième mois de la grossesse.

Les femmes grosses, sont en général, dans la persuasion, qu'à cause du fruit qu'elles portent, elles doivent doubler la quantité de leurs aliments : c'est une erreur démontrée par une longue expérience; leur dégoût souvent habituel, leurs maux de cœur, leur pléthore qui leur indique, de temps-en-temps, le remède de la saignée, prouve, qu'à cette époque, elles ont une

surabondance d'humeurs qu'il seroit dangereux d'augmenter encore par la quantité des aliments : il sagit de fixer un juste milieu entre l'intempérance et une diète trop sévère: lorsque les mets sont légers et sains, il n'y a aucun inconvénient à suivre l'instinnet de la nature.

Il y a des grossesses, où la mère d'ailleurs bien organisée, désire, avec une sorte de fureur, des aliments bisarres, qu'il est également dangereux de lui accorder et de lui refuser: un inconvénient bien plus grand, c'est quand elle a des appétits dépravés, pareils à ceux d'une fille malade de la Chlorose, qu'elle désire manger de la chair crue, de la craye, etc. Lorsque la résistance a des fantaisies pareilles ne feroit qu'irriter, sans ramener à la raison, il faut se contenter de préparer l'estomac à une digestion difficile par l'extrait de genièvre, la Confection d'Hyacinthe, ou l'élixir de Garus.

Un des garants les plus sûrs de la santé d'une femme, pendant sa grossesse, est

l'exercice journalier et pris avec modération ; les personnes de la campagne et les femmes du peuple, doivent à ce mouvement continuel, et à un travail méchanique prolongé, de ne connoître la douleur qu'au moment de l'accouchement : la nature, à cet égard, n'a pas établi une ligne de démarcation entre la riche habitante des villes et l'obscure plébéïenne : toute personne qui aspire à être mère, doit admettre l'exercice journalier dans son régime : il n'y a que les efforts violents qui doivent être interdits à sa délicatesse, le bien de l'enfant en résulte, ainsi que le sien : on sent que la nourriture qu'elle fournit au fruit qu'elle porte dans son sein, est bien plus saine, quand elle a été épurée par le mouvement, que quand elle dégénère par la stagnation, suite de la vie sédentaire : tous les oracles de la médecine s'accordent sur ce sujet, et ce qu'ils nous disent didactiquement dans leurs écrits, l'auteur d'Emile nous le commande par sa brûlante éloquence.

Il faut peu de remèdes aux femmes, pendant les neuf mois qu'elles portent leur fruit, parceque la grossesse n'est point une maladie et que, s'il s'y rencontre quelques peines, la nature qui les donne, se charge, en-même-temps, de les guérir.

Mais on rencontre, à chaque instant, dans les grandes villes, des femmes frêles et délicates, dont les organes énervés rendent pénibles toutes les fonctions animales, et il y auroit de la dureté à les abandonner à leur funeste destinée.

Si chaque digestion de ces femmes valétudinaires est une courte maladie, il faut bien en prévenir les effets par des stomachiques qui agissent sans violence, et, si ces derniers sont inefficaces, recourir à des vins médicinaux pris à la dôse d'une cuillerée le matin, et où l'on a fait infuser du safran Oriental, du gérofle, ou de la canelle.

Les femmes enceintes, dans les grandes villes, sont souvent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'estomac qu'on connoît sous le nom de Cardialgie: lorsque

le mal vient d'une atonie dans les organes, il cède d'ordinaire à l'usage des eaux minérales froides ; s'il a son origne dans l'amas des humeurs bilieuses, son antidote est dans les boissons acidules et sur-tout dans la limonade ; mais, quand au contraire ce sont les matières acides qui prédominent dans les viscères, il faut recourir aux absorbans, tels qu'un mélange de terre calcaire, de sucre fin et de gomme Arabique, ou, ce qui vaut eucore mieux, à la Magnésie : quelquefois, mais assez rarement, ce sont les vents qui sont le principe de la cardialgie, alors la médecine indique les Carminatifs, comme la graine d'anis, celle de Cardamome, ou les bayes de Géniévre.

Une des incommodités qui inquiète le plus les jeunes femmes, pendant leur grossesse, est le vomissement : Astruc a prouvé que leurs allarmes étoient mal fondées, parceque cette évacuation, qui tend à nettoyer l'estomac, des matières hétérogènes qui s'y amassent, est un bienfait de la nature : seulement est-il

important, à cause de la délicatesse du tempérament de la malade, de prévenir la violence des efforts, ou leur opiniatreté, en préparant l'estomac, après la convulsion, par quelques tasse de thé léger, à recevoir un peu de Thériaque, ou un grain de pillules de Cynoglosse.

Les femmes enceintes se plaignent souvent, dans les trois ou quatre permiers mois de leur grossesse, de maux de tête et de dents: ce sont des effets de la pléthore qui n'a plus son évacuation ordinaire par le flux menstruel: on guérit le mal de tête accidentel, par la saignée blanche et le soin constant de se tenir le ventre libre: le mal de dents est, en général, plus rebelle; mais il n'est allarmant que quand il est périodique: alors, on employe le spécifique des fièvres intermittentes, c'est-à-dire le quinquina: dans les cas ordinaires, quand le siège du mal est aux gencives, le moyen le plus simple est de les faire saigner avec un curedent: le médecin Helvétius, aïeul de l'auteur du

livre de l'Esprit, conserva ainsi les dents et la santé à la femme de Louis XIV.

La toux qui incommode les femmes au dernier période de leur grossesse, s'évite soit, en s'abstenant des aliments venteux, soit en ne portant point des robes serrées qui gênent la circulation des fluides, et quelques purgatifs doux la guérissent.

La dernière incommodité des femmes grosses qui mérite notre attention dans le cours de cet ouvrage, est l'incontinence d'urine, sur-tout quand on a eu précédemment des accouchements laborieux : l'origine en est dans le relachement du Sphincter de la vessie : ce relâchement se guérit d'ordinaire, par l'accouchement, sur-tout quand on y joint, quelques jours après, le petit lait d'alun, quand l'estomac a beaucoup de ton, ou quand il est affoibli, les eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Passy, de Forges et de Bristol.

Quant aux femmes que leur constitution met à l'abri des maux que je viens d'indiquer, je les invite, au nom de l'amour

maternel, de fuir les Empyriques qui leur prescrivent des remèdes, aulieu de régime et de ménagement.

Un exercice modéré, des aliments de facile digestion divisés en trois ou quatre repas, sur-tout l'absence des passions fortes, voilà ce qui assure le terme heureux de la fécondité.

Évitons les purgations, à moins que l'amas des humeurs morbifiques qui pourroient vicier les viscères, ne soit essentiellement indiqué: Hyppocrate défend de purger les femmes grosses pendant les trois ou quatre premiers mois et vers la fin de leur terme: et Hyppocrate est un des hommes qui a le plus fait faire de pas de géant à la médecine.

La nécessité de la saignée est encore un préjugé qu'il est utile de combattre: sur les trois quarts du globe, les femmes accouchent sans se faire saigner; cette opération n'a quelques avantages, que quand le sujet éprouve de l'oppression dans la poitrine, des maux de gorge, de violents maux de tête et des douleurs dans la région

des lombes; le temps, le moins désavantageux, est alors le troisième, le septième et le neuvième mois de la grossesse: dans toute autre circonstance, la saignée affoibli la mère et l'enfant, et, dans le cas où la femme seroit nerveuse, elle la dispose à l'avortement.

Je devrois, d'après la filiation d'idées que j'ai adoptée, arriver tout d'un coup au terme heureux de l'hymen et de l'amour, à la naissance de l'enfant: mais il s'en faut bien, qu'à l'exemple des animaux, l'homme civilisé remplisse toujours, à cet égard, l'attente de la nature: plus d'une cause, soit physique, soit morale, fait périr le germe humain avant qu'il se développe et, alors, il y a avortement.

Les causes physiques qui peuvent anéantir l'espérance d'une mère, sont, d'ordinaire, un spectacle effrayant, un effort dont on a mal calculé la violence et une chûte: le premier fait est le plus commun dans nos Capitales, où le sexe, ayant le tissu fibrillaire plus irritable, oppose moins de résistance aux grandes

commotions qui attaquent, à-la-fois son imagination et ses organes : plus d'une mère, de nos jours, a avorté à la vue de la charrette révolutionaire qui traînoit des vieillards et des enfants à l'échafaud; l'histoire Grecque atteste que lorsqu'Eschyle hazarda, sur le théâtre d'Athènes, ses Euménides, on vit le même malheur ajouter à l'effet terrible du dénouement.

Les causes morales ont non moins d'énergie, suivant le haut dégré de sensibilité : parmi elles, on peut compter l'ambition déchue, une passion forte sans espérance, un long chagrin, qui justifie, à une ame égarée, le remède terrible du suicide.

L'avortement connu dans la langue populaire sous le nom de fausse couche, peut avoir lieu dans tous les tems de la grossesse; mais il est plus ordinaire dans le second et le troisième mois; alors le fœtus sort du sein de sa mère sans vie; si l'accident arrive au septième, l'enfant est foible, mais il peut atteindre, comme

Fontenelle et Cornaro, jusqu'au plus long terme de sa carrière.

Lorsqu'une femme est d'une constitution foible, que ses nerfs la maîtrisent, que son imagination fait la moitié de son existence, elle doit se prémunir de bonne-heure contre la toux, contre les convulsions, contre le vomissement; l'abus du café, des liqueurs, des odeurs fortes, suffit, dans une pareille circonstance, pour conduire à l'avortement.

Les avant coureurs de cet état terrible, sont les douleurs sourdes dans les cuisses et dans la région des Lombes, les défaillances, l'abaissement du sein, la chûte du ventre et une espèce de flux intermittent, de la nature des fleurs-blanches, ou de l'évacuation menstruelle.

Une femme prudente n'attend pas ces signes funestes d'un accident qui, répété pendant plusieurs grossesses, la conduit nécessairement à la stérilité et quelquefois au marasme et à la mort: en général, l'expérience démontre, qu'en mettant à part les causes accidentelles, les deux

grands principes de l'avortement sont l'atonie des fibres, ou cette grande plénitude de vaisseaux que la médecine désigne sous le nom de Pléthore : j'ai indiqué les préservatifs contre l'atonie, dont un exercice modéré est le plus efficace : on prévient la Pléthore par un régime soutenu qui n'ait rien d'échaufant, par l'usage d'une boisson d'eau d'orge légèrement acidulée et, surtout, par la privation absolue des promenades en voiture, des grands soupers, des bals et des spectacles.

Mais lorsque ces précautions ont été omises, ou que l'organisation de la malade les a rendues inutiles, il faut, dès les premiers signes de l'avortement, étendre l'infortunée sur un simple matelas, de manière que sa tête soit très-basse, lui interdire tout mouvement, la nourrir d'aliments légers et froids, l'égayer et l'encourager : il arrive quelquefois que ce simple régime fait disparoître, en quelques jours, les accidents; mais, plus souvent, l'hémorragie continue avec force, le vomissement s'y joint, et alors, l'éminence

du danger doit faire appeller la sage femme, ou l'accoucheur ; si malheureusement, avant que la nature fasse un dernier effort pour délivrer la matrice du fœtus, la malade éprouve des mouvements convulsifs, les secours de l'art deviennent impuissants et rien ne peut la dérober à la mort.

Il est aisé de voir, par cette théorie, que, de tous les maux qui affligent le sexe, lorsqu'il a conçu de justes espérances sur le bonheur de la maternité, le plus terrible, celui qui influe le plus, sinon sur sa vie, dumoins sur toutes ses jouissances, jusqu'à l'âge critique, est l'avortement.

Mais si l'avortement naturel, c'est-à-dire celui qui résulte d'une foiblesse d'organisation, ou de causes secondaires qu'on n'a pû ni prévoir, ni prévenir, à des suites si dangereuses, que penser de l'avortement forcé, ou de celui qui est provoqué par des femmes marâtres pour se soustraire aux incommodités de la grossesse et conserver un sein qui ne tombe pas et un ventre sans rides, aux dépens de l'exis-

tence de l'homme que la nature et la loi ont mis sous sa sauvegarde?

Je sais qu'il est difficile de ramener à la morale, des femmes qui ont l'âme des courtisannes, parcequ'il n'y a plus de devoirs, quand on ne connoît d'autre élément que celui du plaisir; mais je les invite, au nom de leur intérêt individuel, à réfléchir sur les maux dont elles entourent leur propre existence, quand elles ont la bassesse et la barbarie de se décider à l'avortement.

Ces effroyables homicides ne peuvent s'exécuter que par la voye des breuvages, ou par les moyens méchaniques de ces hommes atroces, qui se sont condamnés au métier de bourreaux.

Les breuvages, tous, de leur nature, ou corrosifs, ou vénéneux, ne peuvent influer sur le fœtus, qu'après avoir agi avec violence sur l'estomac qu'ils désorganisent et sur la matrice qu'ils ulcèrent: de là, des incommodités incalculables qui, en se compliquant avec les maladies que fait naître l'abus des jouissances, rendent

l'existence à jamais pénible et douloureuse et appellent, à l'époque du tems critique, la consomption et la caducité.

Les opérations avec lesquelles d'infâmes charlatans prétendent suppléer à la nature, ne remplissent presque jamais le but proposé: le moindre inconvénient qui résulte de leurs odieuses manipulations, est de dilacerer la matrice et d'amener des Pertes que la médecine la plus éclairée se trouve dans l'impuissance de guérir.

Il survient d'ordinaire, après l'avortement, une sorte de fièvre milliaire d'un caractère très-dangereux, à cause de l'oppression de poitrine qui l'accompagne: quelquefois le breuvage ou l'opération entraînent après la sortie du fœtus, une fièvre pourprée avec des tenesmes, qui, après avoir eu des symptômes inflammatoires, se tourne en putridité.

La suite la plus terrible de pareils attentats, est l'inflammation de la matrice, qui s'annonce par une fièvre continue accompagnée de délire et par un flux de matières acres émanées du viscère enflammé: quel-

quefois la maladie dégénère en squire, ou en cancer, plus souvent elle se termine vers le septième jour par la suppuration et la gangréne, avant-coureurs infaillibles de la mort.

C'étoit bien la peine de s'interdire la plus pure des jouissances, celle de la maternité, pour avancer sa vie, ou du moins la rendre à jamais pénible et douloureuse : je ne parle pas ici de l'opprobre dont on se couvre, en choisissant, pour ses complices, des empoisonneuses, ou des hommes dignes de l'échafaud.

Enfin le moment le plus pénible pour mon travail est passé et j'arrive au seul accouchement que l'honneur et la loi avouent, à l'accouchement de la nature.

Lorsque le terme de la délivrance d'une mère approche, il s'opère une révolution sensible dans son état physique; son ventre s'affaisse et présente moins de saillie, elle a des alternatives de travail et d'atonie, de douleur et de repos; pendant cet intervalle, la membrane, où le fœtus est renfermé, s'engage dans l'orifice de la matrice,

matrice, de nouvelles contractions le rompent, le fluide s'échappe et l'enfant l'accompagne.

Il ne faut pas croire que, dans tout ce travail, une sage femme, ou un accoucheur soyent essentiellement nécessaires pour aider à la crise heureuse de la nature: on sait par l'histoire des Samojedes et celle des insulaires d'Amboine, placés, les uns vers le Pôle et les autres sous les Tropiques, que les femmes de ces climats, qui semblent les extrêmes du globe, ne prennent, dans leurs accouchements, aucunes des précautions que la délicatesse des Européennes leur a rendues indispensables: elle se délivrent elles-mêmes de leur fruit, partout où elles se trouvent, le plongent dans l'eau de la mer, ou dans la neige, et, après quelques heures de sommeil, reprennent le cours de leurs travaux (a).

Il faut ajouter aux femmes de nos capitales qui, par leur vie molle et oisive, ont

(a) Hist. des Voyages de l'abbé Prévost, tome 17, page 98, et tome 18, page 51.

fait passer la foiblesse de leurs ames à leurs organes, que, par des calculs moyens entre l'expérience des villes et celle des campagnes, il est prouvé que sur cent accouchements, il y en a quatre-vingt-dix où la nature agit seule, que sur les dix autres, on en compte huit qui ne demandent que le plus foible secours d'une sage femme et qu'à peine deux exigent d'un homme de l'art, l'appui de ses lumières et de son habileté.

Le régime d'une femme, pendant le travail, est de la panade, ou de l'eau de gruau : les liqueurs spiritueuses et les eaux cordiales que vantent les hommes à préjugés, ne servent qu'à enflammer la matrice et à préparer la fièvre milliaire et les hémorragies.

Quand le travail est long et laborieux, une légère saignée qui prévient l'inflammation, quelques remèdes émollients, le bain tiède, la précaution d'asseoir la malade sur un siège à vapeurs accélèrent ordinairement la crise tutélaire de la nature.

Enfin l'enfant vient à la lumière et le travail est suspendu, mais non terminé; car il faut que le placenta et les membranes qui enveloppoient le nouveau né, sortent à leur tour de la matrice, ce qui s'opère de soi-même et sans danger, quand on ne contrarie pas ce viscère dans son énergie.

D'après une antique routine, que la raison rejette, on est quelquefois dans l'usage de serrer, avec des linges préparés, le ventre d'une femme qui vient de devenir mère, sous prétexte d'en prévenir les rides, ce qui, d'après les lois conneus de la physique, opère précisément l'effet contraire: une simple serviette fine et chaude attachée d'une manière lâche sous les reins, plus faite pour entretenir la transpiration et aider à l'évacuation des lochies, doit être substituée à tous ces absurdes bandages.

Ce n'est point ici le lieu de s'appésantir sur une foule de détails méchaniques qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent l'accouchement, parceque nous

ne sommes que les interprêtes de cette simple nature, qui rejette au loin tous les livres et tous les instruments : d'ailleurs, dans les crises laborieuses, on peut consulter les ouvrages profonds des Lamotte, des Levret, des Smelie, des Burton, des Baudelocque et des Mauriceau; qu'on analyse, qu'on rectifie, mais qu'on ne remplace pas.

Le calme et le repos sont infiniment utiles à la femme qui vient d'accoucher : ses aliments doivent être légers, sa boisson délayante ; ce n'est que dans le cas de l'épuisement, qu'on peut lui offrir des mets succulents et du vin généreux, qui réparent ses forces, sans lui faire courir le danger des fièvres inflammatoires.

Une femme qui est appellée à être mère, l'est aussi à nourrir l'enfant qu'elle vient de faire naître : à cet égard, il n'y a plus de nuages sur cette question, et l'auteur d'Émile, en y invitant avec éloquence, en a, de plus démontré la nécessité.

Arrêtons-nous donc un moment sur toutes les suites qu'entraîne, dans le cours

ordinaire des choses, ce fluide précieux le lait, dont la nature a placé le réservoir dans le sein de la mère, pour que l'enfant lui doive doublement son existence.

Vers le troisiéme jour après l'enfantement, on observe quelquefois, sur-tout dans les femmes des hopitaux, un épanchement laiteux qui se porte sur les viscères du bas-ventre, au lieu de prendre son cours ordinaire vers le sein: cet épanchement d'une matière qui ne tarde pas à devenir fétide, produit une maladie connue sous le nom de fièvre puerpérale, et dont on n'a gueres connu le traitement avant 1782.

Dès qu'on s'apperçoit que la malade vomit des matières colorées, qu'elle est fatiguée par un dévoyement laiteux, que ses yeux s'éteignent et que son visage se décolore, il faut se hâter de recourir à la méthode curative du docteur Doulcet; car, quelques heures plus tard, arrivent les convulsions et la mort.

Ce traitement, souverainement efficace, quand il est employé à tems, consiste à

administrer l'ipécacuanha à la dôse de de quinze grains dans deux verres d'eau pris à une heure et demie d'intervalle, et, lorsque la malade a cessé de vomir, à lui donner, d'heure en heure, une cuillerée de potion huileuse, où entre essentiellement le Kermes, jusqu'à ce que les symptômes du mal perdent leur intensité.

Une fièvre plus naturelle que la puerpérale, est celle qui arrive ordinairement soixante, ou soixante-douse heures après l'accouchement et qu'on appelle fièvre de lait : il faut bien observer que les femmes qui nourrissent leur enfant, n'éprouvent jamais cette fièvre de lait, et se garantissent presque toujours de la fièvre puerpérale. Telles sont les suites de notre organisation animale, que, difficilément, on en intervertit les loix sans danger : ici sur-tout, la jouissance est auprès du devoir et la peine à côté de l'infraction.

Lors donc qu'une femme se résout à abdiquer les droits de mère, son sein se gonfle, s'engorge et devient inégal, le poulx s'élève et si la fièvre concourt,

avec la suppression des lochies, elle court quelque danger pour sa vie.

Si la fièvre de lait suit sa marche ordinaire, sa durée se borne entre vingt-quatre et quarante-huit heures et on la guérit avec un régime sévère; le gonflement du sein cesse par l'application des linges chauds et surtout par le soin de se faire tetter.

Il est très-dangereux, quand on ne nourrit pas, de laisser le lait stagnant dans son double réservoir, car alors le sein s'enflamme; et si aulieu d'aider à la suppuration par des cataplasmes émollients, on employe des répercussifs, on a à craindre le cancer, ou la fistule. Ce qui m'a toujours réussi en pareille circonstance, c'est l'application de cataplasmes faits avec quatre onces et demie de pain et un demi septier d'eau simple, dans une pinte de laquelle on aura fait dissoudre une demie once de sel fixe de tartre, ce qui est un résolutif excellent (a).

(a) Voyez l'art des accouchements par Levret.

Il y a plusieurs autres incommodités, beaucoup moins graves, auxquelles les femmes en couche sont exposées, mais qu'elles évitent aisément, quand elles se tiennent dans une température à-peu-près égale, qu'elles ne se livrent à aucun excès, qu'elles se dérobent aux influences funestes de l'humidité et du serein et sur-tout qu'elles ne permettent à aucune passion forte de pénétrer dans l'ame pour en troubler l'harmonie.

ARTICLE V.

DE LA STÉRILITÉ, ET DES APHRODISIAQUES.

La stérilité factice est un des fléaux des grandes villes, où l'on se marie plutôt pour jouir que pour remplir le vœu de le nature ; mais ce délit contre l'ordre social, tient plus à la morale qu'à la médecine.

Il y a, outre cela, une stérilité réelle bien faite pour affliger de sensibles époux,

soit qu'elle vienne d'un défaut d'organisation, soit qu'elle résulte de maladies acquises, ou d'abus des jouissances.

Je ne m'arrêterai point sur le premier genre de stérilité, tel que l'imperfection de l'organe sexuel, la conformation hermaphrodisienne, parceque la cure n'étant pas possible, il est inutile de soulever le voile, derrière lequel se cache la pudeur en présence de la morale.

Quant aux autres classes de stérilité, il n'est point indifférent au repos des bons ménages, de les parcourir : une femme, en lisant cet écrit, sera à portée d'approcher la lumière de son intérieur et de juger entre elle et un époux qu'il lui étoit aisé d'accuser, quand celui-ci, malgré la conscience de ses forces, rougissoit de se défendre.

On connoît l'anecdote de Henry II qui vécut dix ans avec la Reine, sans que celle-ci devînt mère : le fameux Fernel vint ; il engagea le prince à s'approcher de sa femme à une époque où une répugnance naturelle devoit l'en éloigner : l'attente

ne fut pas vaine et la Reine donna plusieurs rejettons à la dynastie.

Une des grandes causes qui rendent une femme stérile, est l'atonie de ses organes: les tempéraments mélancoliques que rien ne tire de leur inertie, prêtant peu d'aliments au feu de l'amour, il n'est pas étonnant que son électricité naturelle soit en défaut : on remèdie à la longue, à ce vice, par une vie active et un peu dissipée, par des aliments qui donnent du ressort au tissu fibrillaire et par l'usage modéré des liqueurs spiritueuses et des aromates.

C'est par un régime contraire, c'est-à-dire par les acides et les calmans, qu'il faut traiter la stérilité dont le principe est la trop grande effervescence : les tempéraments sanguins sont les plus exposés à ce défaut: ce ne sont pas les esprits animaux qui leur manquent, c'est l'activité de leur mouvement qui, en les volatilisant, rend la jouissance inutile: alors tout ce qu'on gagne en plaisirs, est perdu pour la fécondité.

Le trop d'embonpoint de la femme passe encore pour un obstacle à la conception; comme l'atonie des fibres est le principe de cette stérilité, on peut détruire l'effet, en remontant à la cause; des purgations réitérées, l'usage long-tems prolongé des eaux ferrugineuses et sur-tout un exercice porté par dégrés jusqu'à la plus forte transpiration, remplissent à cet égard, les vues de la médecine.

J'ai lu quelquepart que c'est pour cela qu'on fait danser les nouvelles mariée.

Je ne parle point ici des maladies étrangères, telles que les scrophules, le scorbut, les fleurs-blanches invétérées, la peste vénérienne, qui rendent une femme accidentellement stérile, parceque le traitement qui les fait disparoître, rend à une femme, d'ailleurs bien constituée, ses titres à devenir mère.

Mais il est un mal assez commun chez les femmes vaporeuses, mal qu'on croit ne pas exister, parcequ'on se le déguise et qui conduit un grand nombre de sujets à la stérilité: je veux parler de cet hys-

térisme, le fléau des meilleurs ménages dont nous avons vu les influences fatales chez les personnes du sexe non encore mariées, quand la maladie parvenue à son dernier période, produit les paroxismes de la fureur utérine et de l'andromanie.

L'hystérisme a son foyer dans les ovaires, dans les trompes, ou dans la matrice même: il attaque principalement les femmes d'une constitution mélancolique et attrabilaire, chez qui tout est nerf, celles dont les humeurs viciées entretiennent les fleurs-blanches et ce qu'on appelle les femmes à tempérament, dont la matrice, toujours en état de phlogose, maintient le fluide spermatique dans une continuelle activité.

L'hystérisme, comme la fièvre, est sujet à des retours périodiques: d'ordinaire ses accès arrivent à l'approche ou à la fin du flux menstruel.

Le mal s'annonce par des baillements prolongés, des intermittences de rougeur et de pâleur au visage, des nausées et de perpétuels Borborygmes: quelquefois la malade s'abandonne à des éclats de rire

sans raison, plus souvent elle fond en larmes sans sujet : vers la fin du paroxisme, son cœur palpite irrégulièrement, elle éprouve des convulsions instantanées, ensuite elle tombe en foiblesse.

Astruc, un des médecins qui a porté le plus de lumières dans l'hystérisme, prétend que ce mal se guérit sans peine, quand il n'a pour principe que les dérangements du flux menstruel, qu'il se détruit difficilement, quand sa cause est dans les fleurs-blanches invétérées et que jamais on ne l'extirpe radicalement dans les sujets âgés, cacochymes, qui ont quelque vice dans les ovaires, dans une des trompes, ou un genre d'ulcère dans la matrice.

L'expérience démontrant qu'une femme hystérique, quelque bien organisée qu'elle soit d'ailleurs, est rarement féconde, il importe d'arriver par le traitement l'hystérisme à la cure de la stérilité.

Le premier période du mal qui appelle l'attention de l'homme de l'art, est celui du paroxysme.

On place la malade sur un canapé, la tête un peu élevée, on la délace, on lui ôte jusqu'à son collier qui la blesseroit, si son col venoit à s'enfler: ensuite on lui fait respirer des sels volatils d'Angleterre, ou du moins du vinaigre, procédé qui, dans le cas ou l'attaque est légère, lui rend la connoissance.

Lorsque l'accès est de durée, mais que les intestins ne sont pas dans une contraction convulsive, on lui fait prendre d'abord un lavement purgatif qui évacue les premières voyes, ensuite un autre purement hystérique, tel qu'on en trouve le procédé dans toutes les Pharmacopées (a).

J'ai souvant observé que la méthode du docteur Pomme étoit préférable à toute autre; c'est-à-dire les boissons émollientes et rafraichissantes, prises en grande quantité, telle que l'eau de veau et de poulet légère; les applications sur le ventre de

(a) Un de ceux qu'on employe avec le plus de succès, consiste dans un demi septier de vin rouge délayé avec deux ou trois onces d'huile de Rhue.

compresses trempées dans de l'eau bien froide, à laquelle on ajoute un cinquième de vinaigre, pressée bien fort et renouvellée très-souvent, ainsi que des remèdes froids toutes les trois ou quatre heures, et des bains presque froids (a).

L'eau de Mélisse, connue sous le nom d'eau des Carmes, n'est point à négliger dans les vapeurs de l'hystérisme.

On fait cas aussi des électuaires, où entre la thériaque ou la confection d'hyacinthe, et des potions, prises par cuillerées, de demie heure en demie heure, où entrent les sirops de matricaire, ou d'armoise.

Au dernier période de violence des vapeurs hystériques, Astruc conseille la saignée du pied et, si l'état de la poitrine le permet, un léger émétique.

On remarque d'ordinaire que dès qu'il s'établit un léger écoulement de la matière

---

(a) voyez le traité des vapeurs de l'auteur ci-dessus nommé.

lymphatique dont la matrice est abreuvée, on touche à la fin du paroxisme.

Quand l'accès de l'hystérisme est passé, il importe de songer au traitement de la maladie même.

Lorsque le principe en est dans la rétention, ou suppression du flux menstruel, il faut recourir au Emménagogues, quand il n'y a que l'acreté des fleurs-blanches qui le produit, les délayants, les tempérants, les adoucissants, en sont le remède : si c'est à la détérioration de l'espèce de fluide séminal qu'il faut l'attribuer, on doit faire un usage modéré des anti-aphrodisiaques, connue dans la fureur utérine et dans l'andromanie.

C'est sur-tout quand l'hystérisme est le principe de la stérilité, qu'il importe à une femme de s'observer sur le régime que lui commande impérieusement la tempérance et la médecine.

L'usage du café est infiniment pernicieux sous ces deux points de vue : on connoît la fameuse thèse soutenue à la faculté de médecine de Paris, en 1695, où

où il étoit prouvé, que l'habitude de cette boisson rendoit l'homme inhabile à engendrer, et la femme à concevoir : on n'a jamais répondu victorieusement à ces assertions, et il est encore plus difficile de le faire en ce moment où le café est doublement à craindre, soit sous le rapport de l'hystérisme, soit sous celui de la stérilité.

Outre les causes principales dont je viens de rendre compte, il en existe quelques autres sécondaires qui empêchent la femme de pouvoir aspirer à devenir mère; mais qui céderoient sans peine à un régime soutenu et approprié aux circonstances.

Il y a, dans les campagnes, peu de femmes stériles, ce qui vient de leur exercice habituel, de leur vie tempérante et de leur gaîté : c'est en les prenant pour modêles, que les femmes de ville peuvent se flatter de remplir les devoirs de la nature et d'en avoir les jouissances.

Les médecins Anglais ont observé que le régime absolu du lait et des végétaux, soutenu pendant quelques mois, avoit

suffi quelquefois pour détruire, dans une femme d'ailleurs bien constituée, les causes jusqu'alors inconnues de la stérilité.

Le séjour habituel sous un ciel pur, la sérénité de l'âme, des voyages sans faste et sans fatigue, le choix du printems pour recevoir les embrassements d'un époux, sont encore des moyens indiqués par uue philosophie tutélaire, pour préserver une femme pure, de l'opprobre d'entrer dans la tombe sans avoir laissé de postérité.

Enfin, quand tous les moyens légitimes ont été employés pour rendre une femme féconde, la médecine conseille, mais avec des précautions qui tiennent singulièrement de la défiance, l'usage modéré des aphrodisiaques.

J'ai parlé du peu d'efficacité des remèdes propres à dompter l'amour, mon scepticisme s'étendra encore plus sur ceux qu'on juges propres à le faire naître.

Je conçois que quand une femme apprend de la médecine à digérer avec facilité, à mettre en bon état ces glandes, qui doivent séparer du chyle, les humeurs

essentielles à la vie, elle a plus de moyens pour rendre fécondes les caresses d'un époux; mais si elle s'imagine que quand son organisation, ses maladies, ou son régime l'ont rendue stérile, elle trouvera dans des philtres, ou dans des breuvages, un moyen de suppléer à la foiblesse des viscères, elle tombe dans une erreur d'autant plus essentielle qu'elle la rend à-la-fois aveugle et malheureuse.

On a parlé long-tems du Scinque marin, espèce de petit Crocodile terrestre, dont la chair mise en poudre et bue dans du vin doux, faisoit faire aux Égyptiens et aux Arabes, des prodiges en amour: ce reptile, connu au Delta, a souvent été transporté d'Alexandrie à Marseille, pour se disperser ensuite dans toutes les pharmacies de l'Europe; mais, quelle qu'en ait été la préparation, ce fameux élixir n'a jamais répondu aux espérances des Européennes: beaucoup en ont été malades et on n'en connoît aucune dont il ait procuré la fécondité.

Les plantes, telles que le Chervy et la fameuse racine de Théophraste, que nous connoissons sous le nom de Satyrion, sont moins dangereuses comme aphrodisiaques, parceque du moins, elles entrent dans la composition d'électuaires propres à réparer les forces : seules, elles n'opèrent que comme tous les aliments flatueux, qui, pris à une dôse modérée, gonflent les vaisseaux, et, avec excès, dérangent toute l'économie animale.

Les orientaux, au rapport des voyageurs, se servent de l'opium comme un stimulant à la volupté ; mais, en supposant son succès qui n'est rien moins que démontré aux yeux de la médecine, il est évident qu'il dépend absolument de la manipulation et des dôses, deux objets sur lequels on garde, en Orient, le secret le plus absolue : l'opium, en Europe, fait dormir . quand il est pris en petite quantité ; et, quand on en abuse, il fait mourir, ou bien il rend imbécile ou paralitique.

Un autre aphrodisiaque, que la philosophie range dans la classe des poisons,

est la poudre extraite des mouches cantarides : on ne peut se dissimuler que cet espèce de philtre n'agisse sur les vaisseaux de la génération dans les deux sexes ; mais, c'est en y portant le désordre plutôt que la fécondité : l'irritation est telle que la douleur en est le résultat et non la jouissance.

De tous les aphrodisiaques, le seul qu'on puisse peut-être admettre sans danger, est le Safran : Boërhaave dit qu'à cause de de ses qualités aromatiques et stimulantes, on peut le regarder comme un des moteurs les plus puissants des esprits animaux : il est vrai qu'il en conseille l'usage en petite dôse, car si on le prend en trop grande quantité, il devient, comme narcotique, un poison dangereux, contre lequel la médecine doit chercher des antidotes.

Revenons toujours à notre première théorie : a-t-on hérité de ses pères, des organes viciés ? les a-t-on altérés soi-même par le libertinage ? il faut vivre et mourir célibataire, même dans le sein du mariage; mais, le principe du mal est-il dans des

incommodités physiques, qu'on a laissées s'invétérer ? détruisez la cause, et l'effet cessera : sur-tout point de philtre, point de recette vendue chèrement par le charlatanisme à la crédulité ; il n'y a point de véritable aphrodisiaque contre l'impuissance et la stérilité, si ce n'est l'exercice, la sobriété dans les passions, un régime philosophique et l'amour.

CHAPITRE VII.

DE L'INTERVALLE

ENTRE LE COMMENCEMENT DE LA STÉRILITÉ NATURELLE, ET LA FIN DU TEPMS CRITIQUE.

UNE femme arrivée à l'âge où les caresses conjugales cessent de la disposer à la fécondité, ressemble, à quelques égards, à une Divinité secondaire qui n'a plus d'adorateurs: elle a perdu cette fleur de la vie née de la force expansive de l'âge, qui aide à la circulation du sang et des humeurs, son teint se flétrit, se décolore: d'ordinaire un embonpoint incommode succède aux graces d'une taille svelte et élancée; mais tous ces inconvéniens, suites naturelles de la destruction lente

du tems, sont bien compensés par les avantages qui résultent de la maturité de la vie : à cette époque, si son organisation animale s'altère, son organisation intellectuelle se perfectionne ; le long usage qu'elle a fait des passions épure en elle le sentiment, son cœur devient plus sûr, son amitié plus susceptible de grands sacrifices ; elle reprend, avec une nouvelle existence, un nouvel empire sur ce qui l'environne, et cet empire, circonscrit jusqu'alors dans le cercle étroit de quelques hommes, embrasse les femmes mêmes dont elle avoit à craindre la rivalité.

Cet intervalle entre l'âge de la jouissance et celui où le caractère distinctif du sexe semble disparoître, est celui qui demande la plus grande attention de la part des femmes ; car, c'est du régime qu'on observe, du soin de ne pas contrarier le dernier effort de la nature, que dépendent la santé et le bonheur jusqu'à la fin de sa carrière.

Quand un homme de l'art interroge une femme qui éprouve les premières atteintes

de son tems critique, il est rare qu'elle réponde avec franchise : toujours elle dispute du terrein à l'âge qui s'approche, toujours elle déguise le ravage de ses charmes, toujours elle parle avec inquiètude de la fin de son printems, quand sa tête blanchissante lui annonce le commencement de son hyver.

Le symptôme le plus sûr du tems critique, est la cessation du flux menstruel : cet état est la suite naturelle des pores qui se ferment, des vaisseaux qui s'oblitèrent, de la sécheresse qu'acquiert la fibre élémentaire; mais une femme à qui il en coûte toujours tant de descendre, suppose d'ordinaire que la cessation de ses Regles est accidentelle; elle trompe de bonne foi son médecin, parcequ'elle a commencé à se tromper elle-même, et, victime de son amour propre, elle prépare, dans son sein, tous les maux qu'entraîne une lutte opiniâtre contre la nature, tels que les pertes, les fleurs-blanches, les cancers et les ulcères de matrice.

Interrogeons donc les phénomènes de la physique animale, plutôt que la vanité

des femmes et donnons leur les moyens de se prémunir en secret contre les accidents ordinaires du tems critique, puisqu'elles rougissent d'appeller à leur secours l'expérience des médecins.

Le flux périodique pour les femmes qui sont dans l'échelle moyenne de leur sexe, cesse entre quarante et cinquante ans: d'ordinaire la crise se détermine à quarante-cinq. Il y a autant de variété dans la manière dont s'opère ce phénomêne, que dans l'âge où il arrive: quelquefois le flux s'arrête subitement, plus souvent, ce n'est que par dégrés: alors la disparution successive entraîne tantôt l'intervalle d'un mois, tantôt celui de six: on en voit qui ne perdent qu'au bout de deux ans, les attributs de leur sexe: à cet égard, il n'y a pas plus d'époque constante dans les femmes actives de la campagne, que dans les femmes sédentaires et blasées des Capitales.

Lorsque le sujet n'est point vicié par les suites de ses affections morales, ou par les maladies, il est rare que la cessation des

Regles entraîne des accidents graves et dangereux.

Quand une femme a eu le malheur de ne pas raisonner ses jouissances, quand, à la foiblesse d'abuser de son tempérament, elle joint celle de tromper, sur son état, l'homme de l'art qui pourroit la guérir, il est rare que la cessation des Regles n'entraîne les suites les plus graves: trop heureuse, quand la nature ne se venge de ce long oubli d'elle-même, que par des pertes, des fleurs-blanches, ou cet hystérisme qui devient l'opprobre du sexe, lorsqu'on appelle l'amour avec un visage flétri qui le condamne à la nullité.

Une femme sage, dès qu'elle atteint sa quarantième année, doit redoubler de précautions pour n'avoir rien à redouter du passage de son été au tems critique qui présage son hyver.

Les principes généraux du régime, sont dans l'absence des passions fortes, dans l'éloignement de tous les aliments et de toutes les boissons qui peuvent maintenir le sang dans une dangereuse effervescence.

Le lit, à cette époque, est moins nécessaire, parceque la nature, perdant moins de principes de vie par la jouissance, a aussi moins à réparer.

Le plaisir ne doit point être rejetté, quand il se présente, pourvu que ce soit un plaisir actif et ou le corps tout entier ait plus de part que quelques uns des organes.

L'expérience atteste aussi qu'il n'est point indifférent d'entretenir, par quelques boissons, la liberté du ventre, afin de prévenir les embarras et les spasmes des viscères, causes d'une foule de maladies locales, dont la complication est souvent l'écueil de la médecine.

Quelques hommes de l'art ont conseillé, à l'époque du tems critique, l'usage fréquent de la saignée; cette méthode mise en principe, est on ne peut plus dangereuse, parcequ'en privant un corps déjà affaissé de ses derniers principes de vie, elle lui ôte les moyens de lutter avec avantage contre les incommodités qui vont l'assaillir: il est rare que les femmes qui

se créent un besoin factice de la saignée ; ne se donnent pas un germe d'obstructions, de scorbut, ou même d'hydropisie.

Après ces vues sur un régime général, il faut donner quelques idées sur le traitement des maladies que le tems critique exaspère, aggrave ou qu'il fait naître.

Dans la première classe, sont les pertes, l'hystérisme et les fleurs-blanches : j'en ai parlé avec étendue dans les chapitres précédents et je me borne à y renvoyer.

La première des maladies dangereuses (a) qui naissent chez des femmes valétudinaires, à l'époque de la cessation des Regles, est l'engorgement de la matrice causé par la viscosité du sang et la stâse des humeurs épaissies dans ce viscère, ce qui produit des hémorragies rebelles qui cèdent à peine aux applications de vinaigre et même de glace sur la région de l'abdo-

---

(a) En traitant de ces maladies du tems critique, j'ai souvent consulté un ouvrage du docteur Chambon, sur les maladies des femmes, imprimé à Paris, en 178.

men : pour peu que l'obstruction de l'utérus se complique avec d'autres incommodités, telles que les hémorroïdes, le traitement devient aussi long que douloureux, et comme la maladie change de face à chaque instant ; la curation radicale ne peut se décrire, il faut l'abondonner toute entière à un médecin sage qui surveille les crises de la nature.

Un des effets les plus dangereux de la stâse d'un sang coagulé et appauvri dans la matrice, est de porter aux plaisirs de l'amour les femmes que le signal de la retraite donné par la nature, devroit en éloigner davantage : on prescrit, en ce cas, les bains d'une température douce, les eaux minérales gaseuses ; mais les remèdes moraux, ont plus d'activité encore pour éteindre une partie du feu qui consume lentement les viscères, ou du moins, pour en prévenir les fatales explosions.

Les longues hémorragies de la matrice, jointes à l'abus des saignées, amènent souvent une foiblesse universelle et quel-

quefois la cachexie qui en est la suite ; alors, la circulation sans force, n'assimile plus, comme il faut, les molécules du sang, le nouveau chyle qui se mêle avec lui imparfaitement, ne compose pas un fluide assez élaboré, la machine s'affaisse, les membres deviennent pésants, les extrémités se gonflent, et, si on n'y porte un prompt remède, l'acrimonie des fluides donne naissance au scorbut et la stâse de la sérosité à l'hydropisie.

Dès qu'on s'apperçoit des prémiers symptômes de la cachexie, il faut que la malade se nourrisse d'aliments de facile digestion, qui réparent ses forces: la fibre élémentaire n'ayant pas encore perdu toute son activité, on peut espérer, par ce simple régime, une assez prompte convalescence.

On remèdie à l'affoiblissement des solides, par les amers, les toniques, les préparations martiales, un exercice modéré et, sur-tout, en allant, loin des villes, respirer l'air pur et élastique des montagnes.

D'un état de cachexie long-tems prolongé, le passage au scorbut n'est pas difficile : quand le scorbut est simple, il cède dans le principe à l'usage long-tems prolongé des oranges, de la limonade, de l'oseille, du lapathum, du cochléaria et autres végétaux de cette nature : quand le scorbut est acide, ce qui arrive quelquefois, il faut y joindre des bols avec les absorbans, de la rhubarbe, du quinquina et de la limaille de fer. Quand quelque partie du corps devient œdemateuse, on fait quelquefois disparoître ces accidens avec de légères frictions seches.

L'hydropisie demande beaucoup de sagacité dans le traitement, parcequ'elle peut naître de trois causes, de l'hémorragie, des obstructions, ou d'une cachexie négligée.

On reconnoit la première dont le principe est la stâse des liquides et le défaut de circulation, parcequ'elle est précédée d'un gonflement œdemateux dans les extrémités : on la guérit, dans son commencement, par les remèdes toniques mêlés

mêlés à de légers diaphorétiques, tels que les décoctions amères unies aux infusions de plantes odorantes: les frictions seches et l'exercice favorisent encore l'expulsion de l'eau épanchée dans le tissu cellulaire: si on juge à propos de faire, de tems-en-tems, usage des purgatifs, il faut toujours y faire dominer les amers, à cause de la foiblesse de la fibre et de l'inertie générale de la machine.

Si c'est l'obstruction de la matrice, ou d'autres viscères qui arrête la sérosité dans le tissu cellulaire, l'hydropisie qui en résulte, ne peut se guérir qu'en fondant les engorgements et en donnant des apéritifs en infusion: quelquefois les amas d'eaux sont si considérables, qu'il y auroit du danger à tarder à les évacuer; dans ce cas, on fait marcher ensembles les évacuants et les fondants, pour travailler à la guérison des deux maladies.

L'hydropisie née d'une cachexie négligée et où entre quelquefois le scorbut, donne, d'ordinaire, une sérosité sanguinolente; alors une certaine quantité de

vaisseaux se trouvent rongés par la causticité du fluide, le délabrement des solides est tel, que leur action ne sauroit faire rentrer les eaux épanchées dans le torrent de la circulation, l'hydropisie portée à ce période, semble incurable, on la pallie un moment par la ponction, mais rarement la malade survit long-tems à l'opération qui la soulage.

Il ne faut pas oublier ici l'hydropisie de la matrice même, causée par la stagnation des fluides séreux qui s'y amassent et le resserrement de l'orifice qui les empêche de s'écouler : le traitement en est d'autant plus difficile, que les malades sont presque toujours tentées de confondre cette espèce d'hydropisie avec la grossesse : cependant, quand une femme est évidemment dans son tems critique, l'homme de l'art ne sauroit s'y méprendre.

Si l'hydropisie commence et se trouve d'une nature moins mauvaise, il suffit de ne pas la contrarier par des remèdes irritans; alors les eaux, pésant sans cesse, par leur volume, sur l'orifice, le distendent,

le fluide, non encore vicié, s'écoule et le mal disparoît : si la maladie est rebelle, on peut essayer de diminuer l'engorgement par des fumigations constamment répétées et des injections émollientes et, lorsque ce traitement est sans succès, on a recours au dilatatoire.

La qualité des eaux renfermées dans la matrice, indique s'il est nécessaire, ou non, de faire des injections légèrement détersives, pour achever de débarrasser ce viscère.

De toutes les maladies qui affligent les femmes à l'époque de leur tems critique, la plus terrible, est l'ulcère de la matrice, parceque le mal s'annonce par des douleurs qui redoublent graduellement d'intensité, et que, d'ordinaire, il n'a d'autre terme que la mort.

L'ulcère de la matrice occupe quelquefois le corps même de ce viscère ; mais plus souvent son orifice : quel qu'en soit le siége, il est accompagné d'une fièvre lente et d'une chaleur sèche qui se fait

sur-tout sentir à la plante des pieds et à la paume des mains : au commencement de la maladie, elle ne se manifeste dans le viscère ulcéré, que par un engourdissement douloureux, ensuite les élancements viennent et acquièrent, par dégrés, plus de violence : la matière qui sort de l'ulcère ayant beaucoup d'acrimonie, blesse l'odorat par sa fétidité et cette matière est d'autant plus caustique, que la lymphe a été privée plus long tems de la circulation.

Hyppocrate recommandoit l'usage du lait pour la cure des ulcères de la matrice; mais il semble que cette méthode ne seroit que palliative : quelques modernes ont employé, avec plus de succès, les bains et les injections détersives ; cependant il seroit dangereux de faire une théorie générale d'un traitement qui n'a réussi que sur quelques individus moins malheureusement organisés.

Une longue expérience a fourni au docteur Chambon un mode de traitement

qui semble plus approprié aux différentes variétés des ulcères de la matrice (a).

On commence à faire prendre, pendant une semaine, à la malade, des demi bains de deux heures, à une température modérée, qui servent à calmer les douleurs, si l'ulcère est récent et le siége du mal peu étendu.

La huitaine expirée, on prescrit, à l'intérieur, des bols composés d'extraits

(a) Le suc Gastrique du Bœuf bien filtré, injecté seul et gardé le plus longtems possible soulage beaucoup dans ces cas là, diminue la fétidité de l'écoulement et retarde les progrès de cette cruelle maladie : peut-être que pris interrieurement il ne seroit pas inutile. J'ai vu en 83, un malade, rue Dauphine, qui à la suite d'une fièvre putride accompagnée de plaies gangréneuses au siége, et dont feu M. Dessault avoit enlevé inutilement plusieurs escares : le malade sans connoissance malgré tout ce qu'on avoit tenté alloit périr lorsqu'on lui fit faire usage du suc Gastrique : on lui en fit avaller, de force, près d'une chopine dans la nuit, l'effet fut miraculeux, le malade devint fort agité, les plaies, en vingt-quatre heures, devinrent vermeilles, les escares gangréneux tombèrent et le malade fut guéri parfaitement.

de Cigüe, de gomme Ammoniaque, de savon et de limaille de fer incorporés dans un sirop approprié à ces substances.

Ce traitement, ainsi que celui de la première période, est accompagué d'injections faites avec des décoctions de Cigüe, de Solanum, de Morelle et de Jusquiame, auxquelles on ajoute, au bont de la quinzaine, une petite quantité de sel Ammoniac; lorsque ce dernier mélange irrite l'ulcère, on tempère les injections avec une décoction de plantes narcotiques mêlées avec uue dissolution de sel marin, et, de tems-en-tems, on nettoye la playe avec des injections de plantes vulnéraires, ou de l'hydromel.

Quelquefois l'ulcère paroît trop sanieux, alors on le déterge avec l'eau d'orge et le miel Rosat, et, si ce remède est insuffisant, on dissout, dans l'eau d'orge, une petite quantité d'onguent Égyptiaque pour injecter dans la matrice, ou à son orifice.

Le régime, pendant tout le traitement, doit être, à-la-fois, humectant et rafrai-

chissant ; il faut tirer les aliments de la classe des légumes savoneux, autant que l'état de l'estomac peut le permettre.

Enfin au bout de quelqes mois de soins assidus, si l'organisation de la malade n'a pas été viciée dans ses principes, on vient à bout de dompter l'acrimonie de la matière fournie par la plaie de la matrice et la suppuration devenue d'un bon caractère, se termine comme tous les ulcères simples.

CHAPITRE VIII.

DERNIER CONSEIL.

AUX FEMMES SUR LES MALADIES VÉNÉRIENNES.

J'ESPÈRE que les femmes que cette effroyable contagion n'a jamais atteintes, qui reposent tranquillement sur l'innocence de leurs époux, et sous la sauve-garde de leur propre vertu, ne me sauront pas mauvais gré de prononcer, devant elles, un mot qu'elles ignorent et de parler de remèdes dont elles seront assez heureuses, pour n'avoir jamais besoin; mais cet ouvrage est destiné à être lu de toutes les femmes et sur-tout de celles que habitent le foyer contagieux des grandes villes: il seroit incomplet, si je ne consa-

crois pas un dernier chapître à les prémunir contre l'ennemi le plus redoutable de leurs plaisirs et de leur bonheur ; et, dans le cas où elles n'auroient pu s'en garantir, à chasser le poison de leurs veines, sans y laisser des traces non moins fatales d'une dangereuse guérison.

Il ne faut point, à cet égard, qu'un sexe trop crédule, se fasse une funeste illusion : jamais le mal vénérien n'a été plus répandu que depuis un demi siècle : on peut, à ce sujet, consulter les tables publiées en France sous le gouvernement révolutionnaire.

A en croire un *avis au peuple*, qui n'est pas celui de Tissot, et qu'on à imprimé à Paris, en 1793, un million de nos concitoyens sont atteints annuellement de ce fléau ; cent mille soldats périssent dans les armées, soit de la violence du mal, soit de la méthode meurtrière de le guérir : quand aux infortunés qui s'y exposent dans les villes, quinze mille meurent du traitement vulgaire par le mercure, ou le sublimé, et trente mille

traînent leur existence douloureuse, appellant la mort, qui vient toujours trop tard terminer leurs souffrances.

Ce qu'il y a de plus deplorable dans le tableau qu'offrent ces calculs de mortalité, c'est que douze mille enfants nouveaux nés, périssent de cette fatale contagion, léguant à leurs nourrices le virus qu'elles transmettent à leurs propres familles ce qui étend le foyer de cette peste jusqu'au sein des campagnes, jusqu'alors l'azile des mœurs et de l'ignorance la plus salutaire de l'abus des plaisirs.

La maladie vénérienne héréditaire dort souvent les quinze premières années de la vie et ne se manifeste par des signes caractéristiques qu'à l'âge de puberté : il arrive aussi, quelquefois, qu'à cette époque, la jeunesse des deux sexes l'acquiert par des voyes dont elle ignore le danger et dont par conséquent elle n'a pas à rougir : alors les infortunés ignorent leur mal et ne faisant que des remèdes inefficaces, propagent la contagion dans leurs veines, jusqu'à ce qu'ils achèvent de mourir;

Le péril est bien plus grand, quand c'est une fille qui commence à être pubère, que la maladie atteint : à cet âge, ou les plus simples incommodités de la nature semblent un crime, quand c'est à l'organe sexuel qu'elles se montrent, il est rare que la honte et la timidité n'engagent pas à dissimuler les douleurs que l'on souffre ; et comme le mal demande à être attaqué dans son principe, pour ne laisser aucune trace, lorsque l'homme de l'art vient enfin à le reconnoître, il est rare qu'il ne déconcerte pas les efforts du traitement ordinaire et les lumières de l'ancienne médecine.

Une fille qui a hérité, en ce genre, de la constitution viciée de ses pères, si, à l'époque où son sexe se développe, un homme de l'art ne déchire pas le bandeau qui couvre ses yeux, est ordinairement perdue pour elle et pour son mari, quand elle a le malheur de contracter les nœuds du mariage.

Le danger est d'autant plus grand, que ce levain vénéneux, se masquant sous une multitude de formes différentes, engendre

un grand nombre de maladies chroniques que l'on confond avec les crises ordinaires de la nature ; d'ailleurs, le flux menstruel faisant l'effet d'un cautère, on s'apperçoit moins de ces ravages terribles; c'est au temps critique, que le venin qui a long-temps fermenté, fait son explosion; alors, on reconnoît la vérité de la fameuse observation de Baglivi, que le mal vénérien dort quelques fois trente ans, pour se réveiller avec fureur et conduire le malade à la mort (a).

Une fille qui a eu le malheur de se livrer, avant le mariage, à des hommes suspects, pouvant soupçonner son mal, a moins de risques à courir : cependant, obligée, par l'heureuse servitude des mœurs publiques, à cacher à ses parents

---

(a) Post triginta et plures annos, sub specie aliorum morborum reviviscit, et médicos decipit, causam morbi ordinariam putantes, cum reveram, ab excitato noviter venereo fermento, dependeat.

Voyez opera omnia Baglivi Venetis, 1721, lib. I. pag. 61.

son erreur, ou son ignominie, ne pouvant faire des remèdes qu'en se dérobant à leurs regards, il est difficile que son traitement se réduise à autre chose qu'à un palliatif, ce qui, à la longue, équivaut au défaut de traitement.

Sanchez, un des hommes qui a vu, avec le plus de sagacité, la peste vénérienne, donne à la jeunesse et sur-tout à celle du sexe, quelques apperçus heureux, pour reconnoître si elle a été infectée par le vice de ses pères (a) : On remarque, suivant lui, que les personnes qui ont reçu ce funeste héritage, arrivent à la puberté avec un tempérament foible et délicat, leur voix est aigüe, leurs corps sans muscles et leur poitrine étroite et mal conformée : lorsqu'une fois le sexe se décèle, si l'art ne vient pas aider les crises de la nature, il survient des glândes, des ophtalmies et quelquefois des crachements de sang dont la phtysie est le terme.

(a) Observations sur les maladies vénériennes, édition donnée par le savant Andry, pag. 22.

Les enfants, nés de parents sains, acquierent, à la puberté, des corps musculeux et fort, et lorsque cette vigueur s'altère, il est vraisemblable que c'est la suite d'une maladie vénérienne acquise depuis cette époque; mais, comme la nature combat toujours le virus, tout déguisé qu'il est, avec quelque succès, à cause de la force des principes constituants, celui-ci ne se manifeste vraiment d'une manière allarmante, dans le sexe le plus foible, qu'à la cessation du flux périodique, et dans l'autre, au commencement de ce qu'on appelle la verte vieillesse : les principaux symptômes qui attirent alors l'attention de l'observateur, sont des pleurésies, des rhumatismes, des dartres, une goutte vague, des inflammations à la gorge etc.; toutes maladies qui finissent d'ordinaire par dégénérer en foiblesse, d'esprit en hydropisie de poitrine, ou en apoplexie.

Les premiers maux dont une fille viciée se plaint, sont l'irrégularité de son flux menstruel, les coliques et les fleurs-

blanches : les spasmes, bientôt, rendent douloureux l'estomac et le canal intestinal ; de là, les affections nerveuses et l'hystérisme ; la plupart de ces infortunées, lorsqu'elles se marient, deviennent stériles ; si, par hazard, elles deviennent grosses, elles font des fausses couches, ou, quand par extraordinaire, elles accouchent à terme, elles restent, jusqu'au temps critique, dans un état de langueur qui désespère les gens de l'art : c'est dans cette dernière classe qu'on rencontre si fréquemment les glandes du sein, les fièvres pourprées et cette désorganisation animale connue sous le nom de lait répandu, qui afflige bien moins les femmes, par l'influence qu'elle a sur les principes de la vie, que par celle qu'elle a sur la beauté.

J'ai assés de philantropie pour désirer que jamais personne n'ait besoin de ma longue expérience et du spécifique dont celle-ci m'a toujours assuré les succès : et, c'est d'après ces principes, que je vais donner aux femmes quelques conseils

qu'elles méditeront en silence avant de recourir aux lumières de la médecine.

La malpropreté, sur-tout dans l'organe sexuel, y concentre le mal vénérien et, quelquefois, quand on n'est pas infecté, en donne les apparences ; il est plus important qu'on ne pense de se baigner de temps-en-temps, dans une eau à la température de l'air qu'on respire : tel est l'effet de ces ablutions, que les courtisannes de Rome qui les répètent plusieurs fois par jour, offrent infiniment moins de danger, que celles des autres contrées de l'Europe, quand on a le malheur de se livrer à leurs embrassements.

Plus un climat est chaud, plus ces précautions de propreté sont nécessaires, parceque les pores du corps se trouvant plus ouverts, les excrétions cutanées tendent plus à l'alcalescence : aussi, en Orient, où le simple contact d'un cadavre entraîne quelquefois des suites dangereuses, la religion s'unit-elle à la politique, pour multiplier, sur-tout dans les femmes, les purifications de tout genre : c'est un

des

des meilleurs moyens imaginés par les législateurs, pour affoiblir le virus de la lèpre et pour prévenir les fièvres putrides et les maladies pestilentielles.

Dans nos climats tempérés, les ablutions sont moins d'une nécessité première : cependant le sexe même quand il n'a pas subi l'atteinte des maladies vénériennes, a besoin de purifications locales à l'organe sexuel, à cause de ses évacuations menstruelles et de l'exercice des plaisirs du mariage.

On a imaginé, à cet effet, depuis un siècle, en Europe, des cuvettes de propreté, les éponges qui remplissent le but que j'indique, débarrassent l'organe sexuel d'excrétions fétides, dont le moindre danger, pour une femme qui aime son époux, seroit de le dégoûter de la jouissance.

Mais le mode de ces ablutions n'est point indifférent, sur-tout pour les personnes qui sont viciées, ou qui craignent de le devenir par la contact vénérien ; il est infiniment important, comme je l'ai

déjà fait entendre, de ne se servir que d'eau tiède, ou du moins, maintenue au dégré de température de l'atmosphère : l'eau froide repercute une humeur déjà viciée et le danger est encore plus grand, quand on y mêle des liqueurs spiritueuses et astringentes : leur effet, quand on est sain, est de contrarier les éruptions bénignes de la nature et, quand on souffre du mal vénérien, d'arrêter le cours des remèdes et de faire repomper, dans le sang, le virus auquel l'art de la médecine procuroit une évasion.

Une précaution de la nécêssité la plus absolue, que je recommande aux personnes du sexe, c'est de ne jamais employer, pour leurs ablutions, l'eau, le linge, et sur-tout les éponges des personnes suspectes ; tous ces objets peuvent recèler des miasmes dangereux : il existe, dans ce genre, un fait terrible rapporté dans les recherches du docteur Carrere : il s'agit d'une demoiselle de dix-huit ans qui, ayant eu l'imprudence de faire usage de l'éponge d'une femme atteinte du mal

vénérien, laissée par hazard sur une cuvette de propreté, éprouva des accidents singuliers à l'organe sexuel : quelques lotions, avec l'eau de Lavande et le vinaigre, firent disparoître les symptômes les plus allarmants ; mais, neuf mois après, la maladie cachée fit une nouvelle explosion ; on la traita avec mon Rob Anti-syphilitique et elle fut guérie : le sçavant Carrere ne doute pas que le mal vénérien n'eut été gagné dabord par l'usage de l'éponge et porté à son dernier période par les lotions astringentes (a).

Cette manière de s'infecter, hors de la jouissance, m'engage à prévenir les personnes du sexe qui ont des mœurs, qu'on peut se trouver atteint du mal vénérien par plusieurs moyens que la vertu est loin de soupçonner. Toucher les plaies d'une personne malade, à l'époque où une coupure de doigt peut faciliter l'introduction du virus, quelquefois boire seulement

(a) Recherches sur les maladies vénériennes, chroniques, page 190.

dans le même verre, au moment où elle vient de s'en servir, suffisent pour manifester dans la femme imprudente les premiers symptômes de la contagion vénérienne.

Le mal fait encore plus de progrès, quand on se permet des baisers lascifs, ou qu'on couche avec une personne de son sexe infectée, sur-tout, quand il s'exhale, de son corps, des émanations fétides et abondantes : dans ce dernier cas, le virus s'introduit par les veines absorbantes de la peau, ce qui, à la longue, vicie la masse entière des humeurs.

Quelque soit le mode dont on est infecté, il est de la plus haute importance à la malade, d'attaquer la peste vénérienne dans son principe ; car si on attend quelle ait fait des progrès, tout en répondant des ravages qu'elle a pu faire dans la constitution organique, je ne saurois répondre de ceux qu'elle a faits à la beauté.

Enfin il faut en venir au traitement, et si on a lu, avec quelqu'attention, mes premières recherches, dont cet ouvrage

n'est proprement que le développement, par rapport aux personnes du sexe, on ne pourra se dispenser de convenir que la remède que j'ai fait connoître, il y a vingt ans, sous le nom de Rob anti-syphilitique, ne soit le spécifique le plus efficace, pour guérir un jour la grande plaie que la contagion vénérienne a faite à l'humanité.

On s'assurera, dans ce premier ouvrage, que le remède, étant uniquement composé de végétaux, ne sauroit porter atteinte en rien à l'organisation animale, que son usage n'entraîne aucune espèce de danger, que, par la douceur et la bénignité de ses effets, il convient particulièrement aux vieillards, aux enfants et aux femmes.

Une autre observation ajoutera à la confiance publique: mon secret à été confié aux commissaires de la société de médecine (a): on avoit choisi, à cet effet les hommes les plus difficiles, mais

---

(a) MM. De Lassone, Macquer, Geoffroy, Lorry, Bucquet; et MM. le Duc de la Rochefoucault, Poultier, de la Salle et Montigny.

aussi les plus éclairés de l'Europe ; leur rapport est, à cet égard, un monument de sagacité, ainsi qu'un gage éclatant de la justice qui m'a été rendue : les actes originaux sont imprimés en entier dans le livre de mes recherches (a).

Enfin, ce qui doit mettre le comble à la confiance générale, c'est qu'une expérience de trente ans ayant réuni, à mes yeux, toutes les preuves possibles sur l'efficacité du Rob anti-syphilitique, je me charge de tous les malades que, d'après les remèdes ordinaires, les gens de l'art jugent incurables ; j'ai, à cet égard, les preuves les plus authentiques de la bienveillance raisonnée du gouvernement.

Et, dans le cas ou la lecture de ces deux ouvrages, la connoissance des malades abandonnés que j'ai rendus à la vie, porteroient, des infortunés d'un sexe qui a tant de droits à nos égards, à se confier à mon spécifique, je leur recom-

(a) La dernière édition a pour titre : Recherches sur la méthode la plus propre à guérir les maladies vénériennes.

mande avec les plus vives instances, de suivre, avec le scrupule le plus religieux, le régime que je leur prescris : ce régime, tout austère qu'il paroît, est d'une nécessité indispensable ; il ne faut pas se flater qu'une femme puisse atteindre à une guérison radicale, quand elle se relâche sur sa diète et sur sa boisson sudorifique, quand elle se permet de veiller, de parcourir les rues dans un temps humide, quoique couverte de fourures, de respirer l'air méphitique des églises et des salles de spectacle.

Je parois sévère, sans doute, à un sexe qui a tant de droits à notre indulgence ; mais si, par ce foible écrit, je l'empêche de s'égarer sur les causes physiques et morales de ses maladies, si, une fois égaré, je le ramène doucement à l'ordre social et à la nature, j'aurai, sinon par mes lumières, du moins par ma philantropie, quelque titre à sa reconnoissance.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN

de la table des chapitres.

ERRATA.

PAG. 6 LIGN. 18 Par les jouissances, LISEZ sur ses jouissances.

10	12	sur celle, LISEZ le contract.
24	7	ELEPHANTIS, LISEZ Eléphantis.
26	15	et de, LISEZ et du Comte de.
31	2	démontrée, LISEZ rencontrée.
34	22	pailler, LISEZ pallier.
37	14	écrivains universels, LISEZ écrivains les plus universels.
42	15	toutes productions, LISEZ toutes ses productions.
43	5	remplie, LISEZ rempli.
60	7	les Romains guérissent, LISEZ les Romaines guérissoient.
77	11	cent treize, LISEZ cent soixante-treize.
89	15	Jornaudés, LISEZ Jornandés.
90	26	on a sauté la note suivante: Voy. anatom. th Parr. ad finem. Lib. Betti de ortn et natur. sang. adjunctum.
94	12	ôtés le mot CAR.
102	15	de Peloponése, LISEZ du Peloponese.
104	9	de faim, LISEZ physiquement de faim.
117	13	Nacortiques, LISEZ Narcotiques.
121	23	déjûenent, LISEZ déjeûnent.
122	7 et 8	la vélocité, LISEZ le velouté.
146	4	intiment, LISEZ intimement.
168	9	seconde, LISEZ première.
175	2	lui, LISEZ lui dit.
183	2	(note) 337, LISEZ 339.
209	17	quelqu'unes, LISEZ quelques unes.
261	1	le, LISEZ du.
276	20	absolue, LISEZ absolu.
285	4	(note) 178, LISEZ 1784.
300	3	(note) reveram, LISEZ re verâ.



